

1958 2008

Lycée Frédéric Chopin



50^{ème} anniversaire



Esplanade J. Baudot
39, rue du Sergent Blandan
54000 Nancy

03 83 40 20 42
Site : www.lycee-chopin.net



SOMMAIRE

| | |
|---|-------------|
| La construction du lycée Chopin | p 3 |
| <i>Chronologie – Les changements ultérieurs</i> | |
| Évolutions du cursus scolaire | p 9 |
| <i>Le collège dans les années 50 – Le baccalauréat à la fin des années 50 – Les réformes des années 60</i> | |
| Vie de l'établissement | p 13 |
| <i>Les personnels de direction – Petite chronologie des ouvertures de sections Les enseignements de spécialité – Les Conseillers Principaux d'Éducation – L'aumônerie</i> | |
| Le Collège Chopin | p 21 |
| La bibliothèque – centre de documentation | p 23 |
| Le sport au lycée Chopin | p 25 |
| Les formations au secrétariat | p 27 |
| 1970-2008 : l'histoire de l'informatique au lycée Chopin | p 31 |
| L'amicale | p 35 |
| Témoignages | p 37 |



Les professeurs du collège moderne et technique de la rue St Léon

| | | 1 | 2 | 3 | 4 | | | | | | | | |
|--|----|------------------|------|-----------------|------|---------------------------|------|-----------------|------|---------------------|------|-------|----|
| | | 5 | 6 | 7 | 8 | | | | | | | | |
| | | 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 | 16 | 17 | 18 | | |
| | | 19 | 20 | 21 | 22 | 23 | 24 | 25 | 26 | 27 | 28 | 29 | 30 |
| | | 31 | 32 | 33 | 34 | 35 | 36 | 37 | 38 | 39 | 40 | | |
| Les professeurs Année 1953/1954 | | | | | | | | | | | | | |
| De haut en bas : | | | | | | | | | | | | | |
| 1 ^{er} rang : | 1 | Mme CHAVEL | - 2 | Mlle WARNET | - 3 | | - 4 | Mme BERNANOS | | | | | |
| 2 ^{ème} rang : | 5 | | - 6 | | - 7 | | - 8 | | | | | | |
| 3 ^{ème} rang : | 9 | Mlle MARIONNET ? | - 10 | Mme WEILL | - 11 | | - 12 | | - 13 | Mme GILBERT d'ARRAS | | | |
| | 14 | | - 15 | Mlle MONNAIS | - 16 | | - 17 | Mme LEVASSEUR ? | - 18 | | | | |
| 4 ^{ème} rang : | 19 | Mlle DUMOULIN | - 20 | | - 21 | | - 22 | Mme SALVEY | - 23 | | - 24 | | |
| | 25 | | - 26 | Mlle JEANPIERRE | - 27 | Mme SAVARIAT (Directrice) | - 28 | | - 29 | | - 30 | | |
| 5 ^{ème} rang : | 31 | | - 32 | | - 33 | | - 34 | | - 35 | Mlle BEIX | - 36 | | |
| | 37 | | - 38 | Mme CHASSARD | - 39 | Mlle KEBACH | - 40 | | | | | | |



LA CONSTRUCTION DU LYCÉE CHOPIN

Le Lycée Frédéric Chopin est issu du *Collège Moderne et Technique pour jeunes filles* de la rue Saint-Léon, (situé à l'emplacement de l'actuelle nouvelle gare).

Dès les années 1930, l'établissement se révèle trop petit pour accueillir un nombre grandissant d'élèves. En 1936, le Conseil municipal de Nancy décide de la construction d'un nouvel établissement et d'un grand internat sur un terrain situé à côté du Parc Sainte-Marie : la guerre en reportera la réalisation au milieu des années 1950, date à laquelle le manque d'établissements d'enseignement secondaire, aggravé par l'essor démographique de l'après-guerre, est particulièrement sensible à Nancy.

Le terrain qui va accueillir le futur lycée Chopin appartient à la ville de Nancy et devait originellement accueillir un Hôtel thermal ; c'est un grand terrain, où se tient chaque année la foire d'automne, et sur lequel est bâti un petit immeuble d'habitation.

La piscine découverte n'existe pas encore, à la place il y a un ancien vélodrome, des jardins et des terrains de tennis. Le Conseil Général est alors un hôpital militaire, l'hôpital Sédillot. A la place du parking actuel se trouvaient des cours de tennis.

Les nouveaux bâtiments ont été conçus par les architectes nancéiens Jean Bourgon et Jacques Duvaux, et construits par l'entreprise de travaux Pierson.

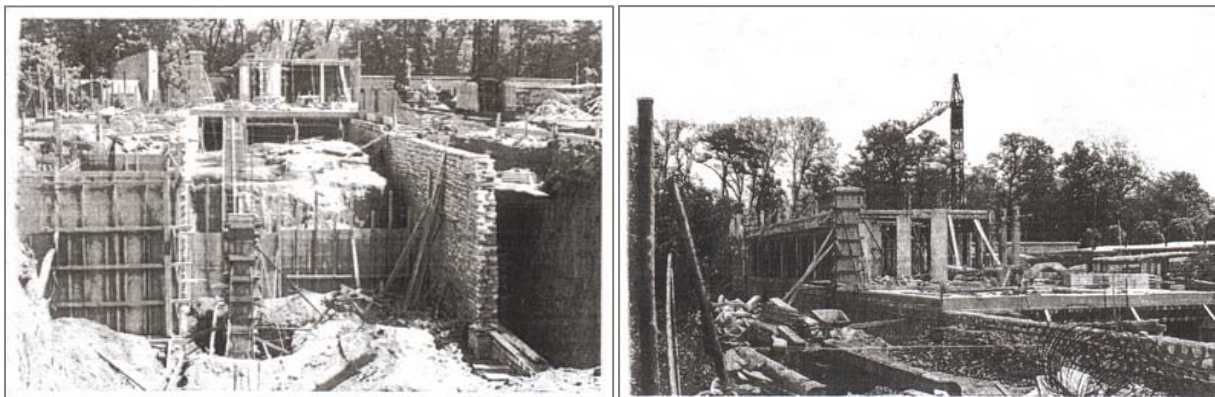


Octobre 1955 - Avril 1958. Sept constructions préfabriquées, installées le long de la rue Maringer, accueillent provisoirement 14 classes du nouveau Collège nouvellement baptisé « Frédéric Chopin ».



*Avant que « Chopin »
ne devienne Chopin »...*

Avant que le nouveau lycée de Nancy Thermal ne prenne le nom du célèbre compositeur et pianiste polonais Frédéric Chopin (1810-1849) [dont le père était lorrain de naissance], d'autres noms de baptême avaient été envisagés. Les élèves de première et de terminale, consultées, avaient notamment proposé les noms de deux lorrains célèbres, le graveur Jacques Callot (1592-1635) et le ferronnier d'art Jean Lamour (1698-1771). Alors que ce dernier nom était sérieusement plébiscité (« pour la sonorité et le sens bien agréable à nos oreilles adolescentes », dit une élève de l'époque), la direction du collège moderne et technique de jeunes filles de la rue Saint-Léon objecta prudemment que choisir « Lamour » pour un établissement réservé à des jeunes filles, cela pouvait donner lieu à des appellations douteuses : les filles de Lamour... C'est donc sagement que le choix se porta sur « Chopin », patronyme attribué officiellement le 6 mai 1956 par le bureau d'administration.



Le chantier vers 1957

Avril 1958. Pour la rentrée du 3^{ème} trimestre, le premier bâtiment achevé (le D) est ouvert aux élèves. (Première classe : la sixième 5, choisie pour ses résultats). La cour n'est encore qu'un vaste chantier.

1^{er} Octobre 1958. La rentrée des classes se fait dans les trois premiers bâtiments ouverts (B, C, D). La cour sera terminée pendant les vacances de Noël. Le lycée, qui accueille des élèves de la Sixième à la Terminale (la séparation lycée/collège s'opèrera plus tard), compte alors 1600 élèves et environ 90 professeurs.

Octobre 1959. Ouverture du bâtiment A et du gymnase (situé à l'emplacement de l'actuel collège).



La cour de l'externat (début des années 60)

Octobre 1960. Ouverture des bâtiments de l'Internat et de la demi-pension. L'Internat, qui comportait alors 11 dortoirs, accueillera en moyenne 400 pensionnaires durant les années 60, de la Sixième à la Terminale ; puis ne seront progressivement plus acceptées que les élèves de lycée (dernières 6^{ème} en 1970).

1965. Construction de la passerelle métallique (« la passerelle bleue ») qui enjambe la rue du sergent Blandan et permet de passer d'un site à l'autre en toute sécurité.

Avril 1958 : première rentrée à Chopin

600 élèves et 30 professeurs du Collège Frédéric-Chopin ont pris possession des nouveaux bâtiments de Nancy-Thermal

Le futur lycée sera complètement terminé pour la rentrée d'octobre

Les élèves, mécontents

Les indices de l'activité économique dans le département

Subventions à l'habitat pour les artisans nancéiens

Après le congrès des Combattants Républicains

SI VOTRE DENTIER...

NPAIL cache



Salle des professeurs

« ...Les peintures fines et claires qui recouvrent les murs, la lumière procurée par de larges baies à double vitre, la fantaisie de couleurs apportée dans le revêtement du sol et dans les installations électriques, la présence d'un mobilier sobre et moderne harmonieusement mettre en valeur l'ensemble architectural de Nancy-Thermal. »

Octobre 1958 : ouverture officielle de l'établissement

L'ouverture du lycée Frédéric-Chopin contribue de façon sensible à résoudre les problèmes des locaux

UNE INITIATIVE DES PARENTS

ON NOUS

SALLES DE TRAVAIL ET SALLES DE DETENTE

Toutes les salles sont prêtes

Les changements ultérieurs

Les bâtiments de la cité scolaire Chopin ont relativement peu changé depuis leur achèvement au début des années 60, extérieurement du moins, car les espaces intérieurs ont dû s'adapter à l'évolution des besoins (transformation de dortoirs en salles de classes, création d'un CDI, extension du pôle administratif, etc.).

On retiendra surtout :

- en **1979**, la construction d'un Centre de Documentation moderne dans les deux premiers niveaux du bâtiment B de l'externat nécessite la réalisation d'un **escalier extérieur en colimaçon** pour passer d'un niveau à l'autre.



- en **1993**, d'importants travaux de transformation ont lieu dans le bâtiment de la **demi-pension** : nouvelle cuisine, mise en place d'un self-service, extension du réfectoire des élèves avec adjonction d'une petite passerelle et d'un auvent.

- à partir de **1997-98** est construit un nouveau bâtiment pour le **Collège Chopin**, à l'emplacement de l'ancien gymnase ; ce bâtiment permet notamment d'accueillir un CDI dédié aux collégiens, et de faire face au manque chronique de salles de cours.



- en **2002** est inauguré le nouveau **Gymnase Chopin**, rue Émile Bertin (auparavant était utilisée une grande salle de sport (appelée également gymnase « Chopin » située derrière la piscine Nancy Thermal, détruite depuis).

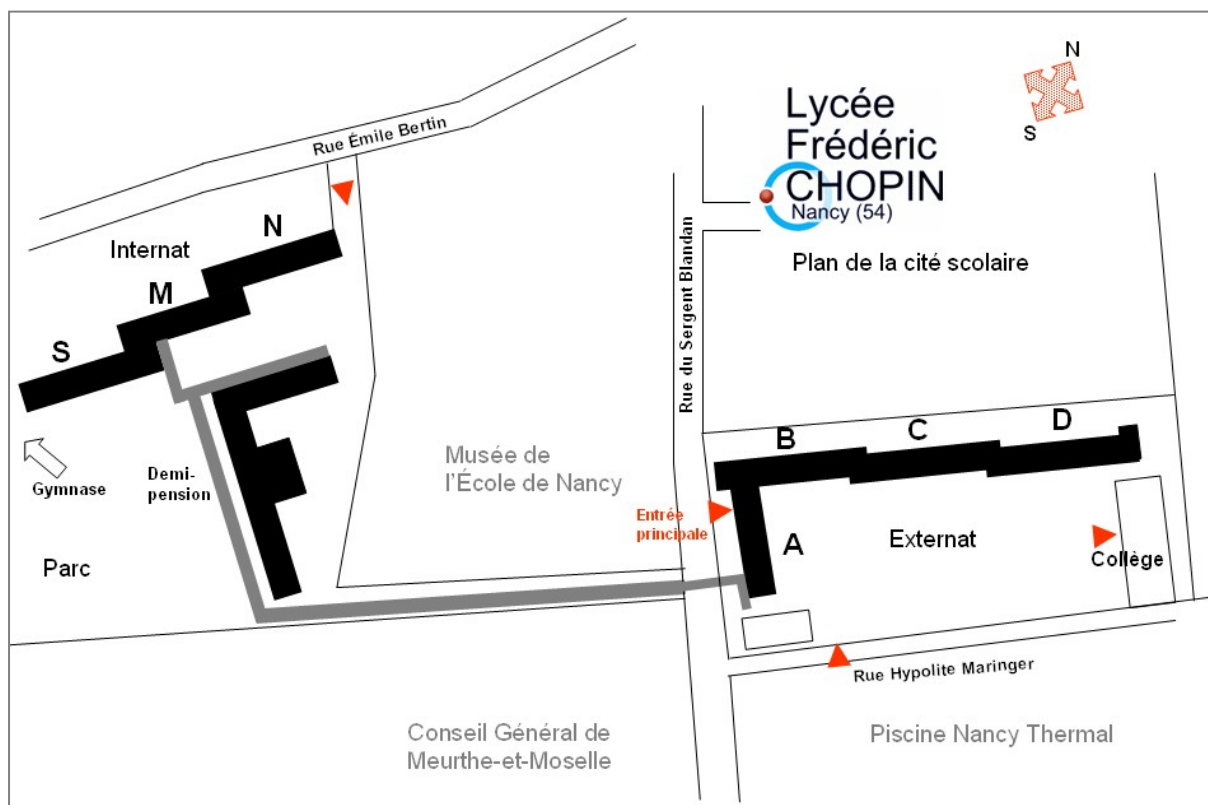
Lycée Frédéric Chopin : vue aérienne (vers 1970)



L'externat (rue du sergent Blandan)



L'internat (rue Émile Bertin)

Lycée Frédéric Chopin : vue aérienne (2007)***Externat***

Bâtiment A : Rez-de-chaussée : Administration ; 1er étage : Intendance

Bâtiment B : Rez-de-chaussée : Salle des professeurs, B05 : Bureau de la Vie Scolaire

Bâtiment C : Rez-de-chaussée : Infirmerie / Administration du collège ; 1er étage : salle E-Lorraine

Internat

Bâtiment M : Rez-de-chaussée : Secrétariat post-bac, accès Salle Polyvalente ; 3ème étage M34 : Bureau du chef de travaux

Bâtiment N : accès Salle Molière (théâtre)

ÉVOLUTIONS DU CURSUS SCOLAIRE

Le collège dans les années 50

On passait le **certificat d'étude** (le *certif*) à 14 ans ; pour le préparer, on restait à l'école primaire après la classe de CM2, en cours supérieur. Pour entrer au collège, il n'y avait pas besoin du certificat d'étude, en revanche il fallait passer l'**examen d'entrée en 6^{ème}**. Cet examen avait alors lieu, pour tout Nancy et ses environs, aux lycées Jeanne d'Arc et Poincaré, et comportait des épreuves de français et de mathématiques. Ce premier examen, réunissant des centaines de candidats, était très impressionnant pour des enfants de 10-11 ans.



ANNEE SCOLAIRE 1957 - 1958

inscriptions (1957)

nom de : **N A N C Y**

type scolaire : **E.N. de Lourdes**

le **MARSEILLE - FILLES - SECTEUR**
(pour les communes limitrophes)

en date : **C.N. 2^e année**

Admission en Classe de 6^e
des Lycées, Collèges et Cours Complémentaires

CHARGÉ A REMPLIR PAR L'ÉTABLISSEMENT

NOM : **P. J. U T A** Prénoms : **Marie-Joséph**

né le : **23 Juillet 1948** à : **N A N C Y**

Établissement où le candidat était entré au 1^{er} Octobre 1958 : **Collège Frédéric Chopin**
(établissement dans lequel il est entré)

Section : **CLASSIQUE - Moderne - SCIENTIFIQUE**

Adresse de la famille : **152, rue Maréchal Goinet - N A N C Y**

CHARGÉ A REMPLIR A L'ADMINISTRATION

Décision de la Commission de l'Établissement
(libellé en 1^{er} ligne)

La Commission d'Établissement constate conformément aux dispositions de la législation en vigueur :

a admis l'inscription en classe de 6^e d.e. du candidat, et : Section : **SCIENTIFIQUE**

a'a pu inscrire en classe de 6^e L. candidat

MOTIFS :

Par le Directeur de l'Établissement le 27-08-58

Pendant les années de collège, on pouvait passer le certificat d'étude, mais l'examen final, et le plus important, était le **BEPC**, Brevet d'Étude du Premier Cycle, passé à la fin de la 3^{ème}. Les élèves de collège dont les résultats étaient insuffisants étaient renvoyés à l'école primaire pour passer le certif.

Après le BEPC, beaucoup d'élèves quittaient l'enseignement général pour suivre une orientation professionnelle. Seul 1/4 à 1/3 des élèves quittant le collège entraient en Seconde.

Il existait alors trois sections au collège : **Moderne**, **Classique** et **Technique** ; à Chopin on ne trouvait que les sections Classique (Latin/Grec) et Moderne (orientation scientifique).

A l'époque existaient également des classes expérimentales appelées « **classes nouvelles** » ; dans ces classes, créées après la guerre par Gustave Monod, ministre de l'Education Nationale, et qui réunissaient de très bons élèves, s'appliquait une pédagogie moderne, plus libre, qui mettait l'accent sur l'ouverture au monde et s'efforçait de développer l'esprit critique et l'esprit de responsabilité des élèves.

Le Baccalauréat à la fin des années 50

Les épreuves du baccalauréat se déroulaient en deux temps : le 1^{er} bac se passait en fin de 1^{ère}, le 2^{ème} bac en fin de Terminale. Elles comprenaient des épreuves écrites et orales obligatoires, les oraux ne pouvant être passés que si l'on avait obtenu la moyenne à l'écrit. Les coefficients des différentes matières étaient assez proches, il fallait donc être suffisamment bon dans tous les domaines pour obtenir le baccalauréat...

Il existait une session de rattrapage en septembre, à laquelle il fallait être autorisé à s'inscrire ; il existait alors en vue de ce rattrapage une session d'un mois de cours d'été (payants) au lycée Poincaré, à laquelle participaient des élèves de toute la France.

On pouvait préparer 3 baccalauréats à Chopin :

- **Philosophie**
- **Mathématiques Élémentaires** (Math Élem)
- et **Sciences expérimentales** (Sciences Ex).

A chaque baccalauréat correspondaient des filières spécifiques, suivies dès le collège : filière classique pour le Bac Philo (classes A, A', B, C), filière moderne pour les Bacs Math Élem (classes M) et Sciences Ex (classes M'). Par exemple pour préparer le Bac Sciences Ex, on intégrait une classe M', avec 1 seule langue étrangère étudiée et des cours de Sciences Naturelles, Botanique et Zoologie.



Les pourcentages de succès aux examens à Chopin en 1962 :

BEPC : 84 %

*Baccalauréat 1^{ère} partie : 70% avec un beau succès en C [Philo]
(80%) - 21 mentions « Assez bien » et « Bien »*

*Baccalauréat 2^{ème} partie : 80% avec un beau succès en Philosophie
(87%).*

FRANCAIS

SUJET I

Il est des oeuvres du passé qui par leur thème, leurs intentions, leur esthétique, leur langage, nous intéressent autant, sinon plus, que les oeuvres de notre époque.

Vous choisirez parmi les textes du 19^e siècle que vous avez étudiés, le roman ou l'oeuvre poétique qui vous paraît le mieux justifier cette remarque

SUJET II

En proie à un jeu d'associations d'idées, en apparence gratuites, Baudelaire évoque tour à tour la veuve d'Hector, le vieux Paris défunt depuis Haussmann, un cygne égaré sur le pavé de la ville. De cette expérience "d'association involontaire" il tire la leçon suivante :

- 1 Paris change, mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé ! palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.
- 5 Aussi devant ce Louvre une image m'opprime :
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,
Comme les exilés, ridicule et sublime,
Et rongé d'un désir sans trêve ! et puis a vous,
- 9 Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée ;
Veuve d'Hector, hélas ! et femme d'Hélénus !

Le candidat doit traiter l'un des trois sujets suivants, au choix.

SUJET I

Quelles réflexions vous suggère ce texte de Descartes ?

« Il n'y a que la seule volonté, que j'expérimente en moi être si grande, que je ne conçois point l'idée d'aucune autre plus ample et plus étendue : en sorte que c'est elle principalement qui me fait connaître que je porte l'image et la ressemblance de Dieu. Car, encore qu'elle soit incomparablement plus grande dans Dieu, que dans moi, soit à raison de la connaissance et de la puissance, qui s'y trouvent jointes la rendent plus ferme et plus efficace, soit à raison de l'objet, d'autant qu'elle se porte et s'étend infiniment à plus de choses ; elle ne me semble pas toutefois plus grande, si je la considère formellement et précisément en elle-même. Car elle consiste seulement en ce que nous pouvons faire une chose, ou ne la faire pas (c'est-à-dire affirmer ou nier, poursuivre ou fuir), ou plutôt seulement en ce que, pour affirmer ou nier, poursuivre ou fuir les choses que l'entendement nous propose, nous agissons en telle sorte que nous ne sentons point qu'aucune force extérieure nous y contraigne. Car, afin que je sois libre, il n'est pas nécessaire que je sois indifférent à choisir l'un ou l'autre des deux contraires ; mais plutôt, d'autant plus que je penche vers l'un, soit que je connaisse évidemment que le bien et le vrai s'y rencontrent, soit que Dieu dispose ainsi l'intérieur de ma pensée, d'autant plus librement j'en fais choix et je l'embrasse. Et certes la grâce divine et la connaissance naturelle, bien loin de diminuer ma liberté, l'augmentent plutôt, et la fortifient. De façon que cette indifférence que je sens, lorsque je ne suis point emporté vers un côté plutôt que vers un autre par le poids d'aucune raison, est le plus bas degré de la liberté, et fait plutôt paraître un défaut dans la connaissance, qu'une perfection dans la volonté. »

- 13 Je pense à la négresse amaigrie et phthisique,
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'oeil hagard,
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard ;
- 17 A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais ! jamais ! à ceux qui s'abreuvent de pleurs
Et tentent la Douleur comme une bonne louve !
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs !
- 21 Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor !
Je pense aux matelots oubliés dans une île,
Aux captifs, aux vaincus ! ... à bien d'autres encor !

Vous commenterez ce texte en analysant avec précision son inspiration, sa composition, sa forme, et en essayant d'en dégager le thème fondamental des *Fleurs du mal*.

SUJET III

Commentez et appréciez cette déclaration de Théophile Gautier :

"En général, dès qu'une chose devient utile, elle cesse d'être belle. Elle rentre dans la vie positive, de poésie elle devient prose, de libre, esclave. Tout l'art est là. L'art, c'est la liberté, le luxe, l'efflorescence (1), c'est l'épanouissement de l'âme dans l'oisiveté".

- (1) : « Terme de botanique. L'acte par lequel la floraison commence ; le premier moment où elle a lieu » (Littré). « Floraison épanouie » (Robert).

SUJET II

Que pensez-vous de ces affirmations d'un philosophe sur les exigences morales en matière de droit pénal :

" La victime d'un crime a le droit d'être protégée , autant que possible indemnisée ; la société a le droit de vivre en sécurité ; le criminel a le droit d'être corrigé et réformé. La résistance contre les crimes doit, pour être en harmonie avec le principe moral, réaliser ou, en tout cas, tendre à réaliser également ces trois droits. "

- (W. SOLOVIEV - "La Justification du bien" - chez Aubier - Ch : VI ; p. 324)

SUJET III

Y a-t-il une part inévitable de souffrance dans la condition de tout être vivant, et particulièrement dans la condition de l'homme ?

Sujets de baccalauréat, 1959
Français et Philosophie

Les réformes des années 60

1965 est une année de changements, qui voit la mise en place d'une importante réforme du baccalauréat (réforme Fouchet) : le 1^{er} bac est supprimé ; l'examen comporte moins de matières à passer, avec des coefficients plus forts pour les matières de spécialité.

La classe de seconde est dans un premier temps divisée en trois sections :

- la seconde A, littéraire,
- la seconde C, scientifique,
- la seconde T, technologique.

Et les baccalauréats précédents sont reconduits avec de nouveaux intitulés :

- **série A** : Philosophie
- **série B** : Sciences économiques et sociales,
- **série C** : Mathématiques et sciences physiques,
- **série D** : Mathématiques et sciences naturelles,
- **série E** : Mathématiques et techniques.

Principales mesures de politique éducative depuis 1946 (Source : INSEE Première n°488 – septembre 1996)

1952 : création des brevets de technicien (BT) qui sanctionnent l'enseignement technique long.

1959 : Prolongation de la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans pour les enfants nés à partir de 1953 (l'école était obligatoire jusqu'à 14 ans depuis 1936). Réorganisation du second degré avec instauration d'un cycle d'observation de deux ans en 6^{ème} et 5^{ème} (réforme Berthoin).

1965 : création du baccalauréat technologique comprenant de nombreuses options (premiers diplômés en 1969) et création de nouvelles séries de baccalauréat général (A. B. C. D. E) accentuant la spécialisation des études du second cycle long.

1966 : création des instituts universitaires de technologie (IUT) pour former des techniciens supérieurs en deux ans après le bac et réorganisation des études supérieures de lettres et sciences en trois cycles.

1967 : création des brevets d'études professionnelles (BEP) préparés en deux ans à l'issue de la 3^{ème}.

1971 : loi sur l'apprentissage réglementant le contrat d'apprentissage, fixant la rémunération minimale, imposant une formation et réduisant la durée normale d'apprentissage à deux ans.

1975 : création du collège unique qui unifie les CES et les CEG : les filières et les classes de transition sont supprimées en classe de 6^{ème} et de 5^{ème} (loi Haby).

1985 : Annonce de l'objectif de 80 % de l'accès au niveau du baccalauréat pour une classe d'âge et rénovation de la filière professionnelle avec création des baccalauréats professionnels (Bac pro, premiers diplômés en 1987).

1986 : création des 4^{ème} et 5^{ème} technologiques.

1987 : réforme de l'apprentissage : BEP, Bac pro, BTS et même diplômés d'ingénieurs peuvent être préparés par cette voie alors qu'il n'y avait que le CAP auparavant.

1993 : loi quinquennale relative au travail, à l'emploi et à la formation professionnelle : décentralisation et réorganisation de la formation professionnelle des jeunes, rénovation de l'apprentissage.

1994 : nouvelles séries de baccalauréat général et technologique.

Cette architecture du baccalauréat de l'enseignement général durera jusqu'en **1995** (création des séries L, ES et S).

En 1968 est créé le baccalauréat technologique, avec les séries F, G et H (remplacées en 1995 par les séries STI, STL, SMS et STT – *Sciences et Technologies Industrielles*, de Laboratoire, Médico-Sociales ou Tertiaires).

VIE DE L'ÉTABLISSEMENT

Les personnels de direction

Les proviseurs de Chopin, de 1958 à nos jours :



Mme Odile CHEVALLEY, Directrice de 1958 à 1965.
Mme Anna GUILLE, Directrice de 1965 à 1973.
Mme Monique GEREIGAT, Provisseure de 1973 à 1987.
Mme Françoise DUVAL, Provisseure de 1987 à 1992.
M. Bernard SCHEITHAUER, Provisseur de 1992 à 1993.
Mme Éliane BERTON, Provisseure de 1993 à 2000.
M. Jean-Marie CHRISTOPHE, Provisseur de 2000 à 2004.
M. Luc KIEFER, Provisseur depuis 2004.

Les proviseurs-adjoints :



Mme J. LAFON-SOULLAC, Censeur de 1958 à 1967.
Mme Simone FRANCOIS, Censeur de 1967 à 1973.
Mme Pierrette MEYNIER, Censeur de 1973 à 1975.
M. Alain VALENÇOT, Censeur de 1975 à 1980?
M. Jean-Marie CHRISTOPHE, Censeur de 1980 ou 81 à 1983.
M. PERRIN, Censeur de 1983 à 1986.
Mme Christiane CHASTEL, Censeur de 1986 à 1990.
M. Bernard SCHEITHAUER, Provisseur-Adjoint de 1990 à 1992.
Mme Monique DOMISE, Provisseure-Adjointe de 1992 à 1993.
Mme Michèle CANINI, Provisseure-Ajointe de 1993 à 2002.
Mme Bernadette ZOUITA, Provisseure-Adjointe (Externat) de 2002 à 2005.
M. Jean-Louis HOFFSTETTER, Provisseur-Adjoint (Internat) de 2002 à 2006.
M. Mathieu SIEYE, Provisseur-Adjoint (Externat) de 2005 à 2008.
M. Philippe DUCHESNE, Provisseur-Adjoint (Internat) depuis 2006.
Mme Lucienne HUMBERT, Provisseure-Adjointe (Externat) depuis 2008.

Les intendants :

Mme O. LERMUSIAUX, Intendante de 1958 à 1960?
Mme Simone SALEZ, Intendante de 1960? à 1987.
M. Jean-Michel PROT, Intendant de 1987 à 2002.
Mme Monique MARIZIEN, Intendante de 2002 à 2007.
Mme Annick BERNOT, Intendante depuis 2007.

Petite chronologie des ouvertures de sections

- 1961.** Ouverture de la classe de propédeutique musicale.
1973. Ouverture des sections tertiaires dans le lycée : secrétariat, comptabilité, commerce, et de la section informatique (section H).
1974. Arrivée des BTS secrétariat et Économie Sociale et Familiale en provenance du lycée Cyflé.
1984. Ouverture du BTS Informatique.
1988. Ouverture du BTS Action Commerciale.
1995. Début d'un partenariat régulier entre le lycée Chopin et le GRETA pour la formation en alternance des adultes : les BTS en alternance du domaine commercial et administratif.
1996. Ouverture de la Section Européenne Italien.
2001. Ouverture de la Classe Préparatoire Économique et Commerciale option Technologique.
2004. Le BTS Management des Unités Commerciales se substitue au BTS Action Commerciale.
Rentrée 2007. Arrivée du BTS Négociation Relation Client qui était au lycée Callot et départ du BTS Economie Sociale et Familiale au lycée Varoquaux (avec la troisième année de Conseiller CESF).
Rentrée 2008. Ouverture du BTS Commerce International (en remplacement du BTS Assistant Secrétaire Trilingue). Le BTS *Assistant de Direction* devient *Assistant de Manager*.

Quelques formations éphémères :

- BTS Informatique en cours du soir (autour des années 87-89)
- TCI : technico-commercial en informatique (formation à bac + trois ayant recruté la première année des BTS Informatique, puis par la suite et durant quelques années, des BTS Action Commerciale ou Technico-commercial (de 1993 à 2000 sous réserves).
- AGASS : Assistant de Gestion en Association Sportive et Socioculturelle : dans le cadre du plan « sport emploi » (a fonctionné pendant deux ans : 1995-1997).
- Préparations aux concours de l'éducation nationale : CAPET et agrégation, formations de reclassement de professeurs PEGC de « travail manuel ».

Les enseignements de spécialité

Le RUSSE

L'enseignement du russe au lycée Chopin s'est mis en place au début des années 60, en 1961 ou 1962. C'était un enseignement nouveau et rare en France, d'autant plus attractif qu'à cette époque la curiosité pour l'URSS était grande et que l'on souhaitait nouer des liens et développer les échanges. En septembre 1964 a d'ailleurs eu lieu un échange scolaire "historique" (voir l'article de presse) entre le lycée Chopin et l'école n°2 de Moscou.

Petit témoignage d'une élève (A.Gudefin), années 1968-1975 :

Je suivais les cours de russe où l'ambiance était très bonne. Les profs de russe étaient jeunes et dynamiques. Surtout M. VON ROSPACH. Avec lui nous avons fait un journal, réalisés des recettes de cuisine, fabriqué de fausses icônes, appris des chants, des danses folkloriques.

C'était très vivant. Nous avions aussi un lecteur ou une lectrice Russe qui venait chaque année pour faire 1h de conversation par semaine avec les volontaires. En terminale la plupart d'entre nous étaient capables de tenir une conversation sans problème.

Quelques noms d'enseignants :

Mme PAVAGEAU, M. VON ROSPACH, Mme FEURER, Mme MARCHAND, M. ROUSSEL, Mme BIRDEN...

Cet enseignement a existé plus de 40 ans à Chopin, jusque 2005/2007, puis lui a succédé (à la rentrée 2005) un nouvel enseignement, tout aussi attractif et rare aujourd'hui que l'avait été en son temps le russe : l'enseignement du CHINOIS.

La MUSIQUE

De 1961 à 1970 a existé à Chopin une classe de propédeutique musicale, qui réunissait des élèves ayant obtenu le baccalauréat et souhaitant intégrer le lycée La Fontaine à Paris pour préparer le CAEM (certificat d'aptitude à l'enseignement musical) ; cette classe a disparu à la création du CAPES de Musique en 1970.

L'option musique pour le baccalauréat A3 (lettres+musique) a, elle, été ouverte à la rentrée de septembre 1969, avec pour professeur de section Melle PERNEY. Elle est aujourd'hui assurée par Mme DESHAYES, arrivée en 1986.

Un certain nombre d'anciens élèves ayant suivi une formation musicale à Chopin sont devenus professionnels, comme par exemple le compositeur Pierre THILLOY.

Quelques noms d'enseignants : Mme DAUTREMER, Mme FRANCAIS, Mme GODBILLON, Mme HALBEDEL, Melle PERNEY, Mme DESHAYES

27 LYCÉENNES de Nancy découvrent l'ÉCOLE DE MOSCOU (Septembre 1964)



Deux lycéennes de Chopin sur la Place Rouge

NOUS revenons d'U.R.S.S. Il n'y avait pas eu jusqu'à présent d'échange scolaire (1) entre l'Union Soviétique et la France, mais la correspondance se multiplie. Chez nous l'intérêt croît pour la langue russe, à Moscou on a ouvert en 15 ans, sept écoles bilingues franco-russes.

Mes élèves étaient invitées par l'École n° 2 à partager la vie quotidienne des écoliers et à visiter la ville en leur compagnie. Notre voyage était préparé de longue date, puisque nous correspondions avec l'école depuis près de deux ans. Une correspondance collective resserrait les liens des correspondants individuels : nous échangeons des travaux scolaires, des enquêtes, des traductions, des poèmes, des concours, des jeux et des fêtes. Les parents ont offert ce voyage à leurs filles... nous sommes parties en touristes et à l'aventure, de Metz le 29 août dernier, à 3 heures du matin. Le train s'est arrêté en gare de « Bielorousskaïa » le 31 août, à 10 heures. Je n'oublierai jamais cette première image : une véritable vague d'enfants, les bras chargés de fleurs défilant sur nous avec des rires et des cris de joie, des mains tendues par les fenêtres — mes élèves n'ayant pas eu le temps de descendre toutes du train — les voisines échangeant en moins de deux minutes contre des bouquets de reines-marguerites, de glaïeuls, de dahlias...

La fête était commencée. Elle a duré quinze jours.

..

J'AIME Moscou. J'aime le Kremlin, les musées, les maisons littéraires, les parcs, les vieux quartiers. Mais je l'ai déjà dit et nombre de touristes l'ont dit avant moi. Aujourd'hui, j'ai quelque chose à ajouter, qui me semble encore plus important car j'ai vu deux écoles, deux groupes de jeunesse scolaire (presque des enfants — 14 à 16 ans) intimement mêlés à Moscou, sur les bancs d'une école, et nulle barrière ne s'élevait entre ces groupes, pas même celle de la langue puisque mes élèves apprennent le russe et que ceux de l'École n° 2 parlent couramment le français qui leur est enseigné dès l'âge de 8 ans.

Or, l'École n° 2 nous a ouvert les bras ! Sur la porte d'entrée où j'avais lu l'an dernier « Dobro pojaloivat », une grande banderole nous accueillait en ces termes : « Soyez les bienvenus ! » Dans les rangs des élèves prêts pour la rentrée solennelle, il y avait une place réservée au Lycée Frédéric-Chopin de Nancy. Le premier jour de classe est une grande fête en U.R.S.S. Les parents, les amis, les personnalités félicitent les jeunes recrues de 7 ans de cette grande chance qu'ils ont d'accéder enfin à la culture, à la science, aux humanités ; cette année les petits élèves de l'École n° 2 ont reçu aussi, pour notre plus grande joie, les félicitations de leurs amis français.

Après la cérémonie, nous sommes entrés dans l'école avec les Russes. Ma collègue, professeur de français de la classe de nos correspondants, avait été déchargée de cours pour les deux semaines de notre séjour. C'est à elle que revenait la responsabilité d'organiser le stage scolaire, les visites et les fêtes. Nous commençons par visiter toute l'école. Puis il fut convenu que mes élèves, réparties en trois groupes selon leur niveau de connaissance en langue russe, suivraient, trois heures par jour, les cours de leurs camarades russes.

Les cours les plus variés furent ainsi offerts à toutes : littérature (j'ai assisté pour ma part à un cours sur Tourguenev, à d'autres sur le « Dit de la Campagne d'Igor », à un autre encore sur les lectures non scolaires dans une classe de 4^e), histoire, géographie, sciences naturelles, physique et chimie, mathématiques — et pour nous reposer : cours de langue russe chez les petits, cours de français dans toutes les classes, principes de traduction, diction, musique... et même gymnastique, avec match de volley-ball U.R.S.S.-France entre les élèves russes et les nôtres !

NOUS avons donc vécu la vie quotidienne de l'école ; pour nous faire passer d'une classe à l'autre, les garçons (l'école est mixte) transportaient les chaises supplémentaires pendant les récréations ; nous discutions avec les professeurs de méthodes et problèmes divers après les classes ; nous bavardions avec les enfants pendant les inter-

classes, nous admirions leurs travaux, leurs expositions. Nous nous sommes initiés pendant deux semaines, dans une totale liberté, aux méthodes de la pédagogie soviétique. Pour ma part, je dirai que si j'ai trouvé chez les professeurs l'intelligence, la justesse, la mesure, la profonde culture qui m'ont rappelé mes souvenirs de lycéenne parisienne, j'ai été frappée aujourd'hui, comme mes collègues françaises, par la différence profonde qui sépare un auditoire d'enfants soviétiques d'un auditoire d'élèves françaises.

Les enfants soviétiques ne prennent pas de notes ; ils sont constamment prêts à répondre, à engager la discussion, à défendre leurs positions personnelles ; ils exercent leur mémoire (parfois du jour au lendemain) à un rythme impensable chez nous ; ils écrivent des poèmes, ils les récitent avec une aisance et une simplicité qui nous laissent cois.

Mea culpa ! Pour nos enfants français (pas tous mais un si grand nombre d'entre eux) si souvent silencieux, figés, intimidés, pour tous ceux qui considèrent l'école comme une corvée et la scolarité comme une épreuve, je demande à montrer cette expérience soviétique de la joie de vivre en pleine classe, en plein travail — sans surmenage et sans échec (2).

Nous prenions le repas de midi à la cantine. Mais la cantine n'est pas une demi-pension comme celle de nos lycées. C'est plutôt un bar qui rend des services variés — et quant à nous, si j'ai bien compris, un restaurant nous envoyait les repas complets qu'on nous servait à la cantine de l'école. J'ai appris bientôt que le « comité de parents d'élèves » a la responsabilité de la cantine comme de l'ensemble des services économiques de l'école. Il s'agit d'un travail social, évidemment bénévole, et aussi naturel que les travaux ménagers accomplis en famille. Les mères et les grands-mères qui travaillent ici exercent par ailleurs leur profession personnelle. Une mère d'élève lavait un jour le sol à grande eau : j'ai appris plus tard qu'elle était professeuse à l'Institut.

MON lecteur français sera-t-il surpris de cette façon de faire ? Il faut comprendre que l'éducation en U.R.S.S. est affaire de collaboration entre les professeurs et les parents. Les professeurs ont toute une partie de leur service consacrée à « l'éducation extra-scolaire » ; ils visitent les familles parfois comme nos assistantes sociales, toujours comme des amis et des conseillers ; ils vivent avec leurs élèves, ils voyagent, ils jouent, ils se promènent avec eux ; réciproquement les familles ne se déchargent pas entièrement de l'instruction sur les professeurs ; chacun apporte son aide à l'école, fournit la documentation, la bibliothèque, assure les services de rangement ou de nettoyage, participe aux fêtes comme celles qui furent données en notre honneur.

Nous avons tous été très frappés par la sollicitude qui entoure la jeunesse, laquelle semble puiser dans cette sollicitude une spontanéité, un enthousiasme et un esprit d'initiative que je n'ai vu, à ce degré, dans aucun autre pays.

À l'École n° 2, nous avons eu les cours et les fêtes. Un lundi, les élèves de l'école donnèrent une soirée de musique et de poésie — en français et en russe, au cours de laquelle il nous fut offert une série complète des manuels de l'école (avec fleurs, jouets, bibelots, albums, disques divers de la part de chaque classe) afin que nous soyons désormais associées au travail quotidien de nos amis. Le lendemain, nous donnâmes à notre tour une soirée franco-russe, chansons, poésies, et « la proposition », de Tchekhov, jouée par une de mes élèves avec deux garçons de l'école. Nous étions heureuses d'offrir ce soir-là à l'École n° 2, de la part de notre Institut Pédagogique National les « cent chefs-d'œuvre de l'art français ».

Cependant les liens noués sur les bancs de l'école se resserrèrent... L'après-midi, mes élèves visitaient la ville avec leurs camarades. Le programme était fort chargé, à notre demande, surchargé même pour des enfants (le Kremlin et le jardin botanique, les musées d'histoire et des armures, les maisons de Tolstoï, Tchekhov, Dostoïevsky, le Musée Pouchkine et le Musée Lénine, les Monastères d'Andronikov, de Kolomenskoïe, de Novodievitchi, l'exposition permanente, la galerie Trétiakov et le Palais d'Ostankino, etc.). Malgré

quelques incitations au repos, mes élèves n'ont jamais voulu renoncer à rien tant ces visites (guidées en russe) leur semblaient passionnantes. Pourtant les deux derniers jours, elles étaient à ce point surmenées intellectuellement que nul n'arrivait plus à fixer leur attention — je présente ici mes excuses aux guides dont l'érudition, le goût et le talent ne méritaient pas les défaillances de l'auditoire.

QUELLE que fut par ailleurs leur fatigue, les filles n'auraient point renoncé non plus aux dernières heures de la journée dans Moscou (de 6 à 8 par exemple). C'est alors que par petits groupes de 4 à 5, dont 1 ou 2 Russes, ils partaient en autobus ou en métro, flâner dans les rues, prospecter les magasins ou bavarder sur les bancs des jardins. Mes filles venaient radieuses et débordant d'anecdotes, car elles parlaient non seulement avec leurs correspondants, mais avec des gens de rencontre : il fallait demander son chemin, parler avec les vendeuses, répondre aux questions toujours pleines de sympathie que provoquait l'écusson « France » porté sur la manche.

Cependant notre séjour touchait à sa fin. On commençait à s'attrister, à éviter les mots d'adieu et de départ. Le dernier samedi, des familles regardent nos groupes en soirée. L'hospitalité russe est légendaire : la chaleur, la bonté, rayonnante de nos hôtes, l'extraordinaire cordialité qui unit d'emblée les plus jeunes aux plus âgés, nous a profondément émus. On s'assoit à dix ou vingt autour des grandes tables chargées de gâteaux, de bonbons, de glaces et de fruits. On passe des chants aux jeux, des jeux aux danses... on ne veut plus, on ne peut plus se séparer.

Le dimanche une soirée d'adieu nous attendait à l'école. C'étaient encore les parents et les professeurs qui avaient collaboré à garnir les tables de façon véritablement grandiose !... Les toasts et les discours s'accompagnaient de chants en chœur où l'on ne distinguait plus les voix françaises des voix russes. Le directeur de l'école, les professeurs et les enfants nous accompagnèrent une dernière fois jusqu'au trolleybus qui nous emmena vers minuit, les bras de nouveau chargés de cadeaux, vers l'hôtel, pour la dernière nuit.

Le lundi soir, après plusieurs rencontres encore, les enfants, les professeurs, les parents vinrent nous conduire avec des fleurs à la gare. Bientôt on n'y tint plus : les élèves russes serrèrent les françaises sur leur cœur, les Françaises s'accrochèrent aux Russes et tout le monde se mit à pleurer (des adultes aussi). C'était comme si brusquement on avait compris que les plaisirs, les fêtes du voyage avaient poussé racines, il ne s'agissait plus de tourisme mais d'affection, plus de voyage mais de séparation véritable — et toute cette distance que les faits géographiques et historiques nous imposent parut soudain affreuse.

LE train démarra. Les enfants russes couraient le long de la voie pour nous accompagner. Les enfants français criaient par les fenêtres : « Venez, venez ! à bientôt ! venez, on vous attend ! »

Quand j'allai voir mes élèves, qui s'étaient toutes enfilées dans leurs compartiments en claquant les portières, je les trouvai recroquevillées sur les banquettes et pleuraient à chaudes larmes. Le « provodnik » (3) du train hochait la tête d'un air consterné, en répétant quelque chose comme « eh bien les petites filles ! allons les petites filles ! » Il m'apporta un énorme seau d'eau dans lequel on put faire tenir à peu près la moitié des fleurs...

J'ai écrit cet article dans le train du retour. Nous avons trouvé à Moscou ce que nous allions y chercher : la culture d'un grand peuple et l'amitié des écoliers. Et ce voyage nous a donné tant de joie que je serai heureuse si, parmi les lecteurs de cet article, il se trouve des professeurs et des lycéens désireux de suivre notre exemple.

Quant à nous, notre entrée est faite, et nous voilà de nouveau au travail : car nous avons à préparer la deuxième partie de cette merveilleuse rencontre : l'arrivée de nos amis soviétiques qui bientôt viendront nous rendre notre visite.

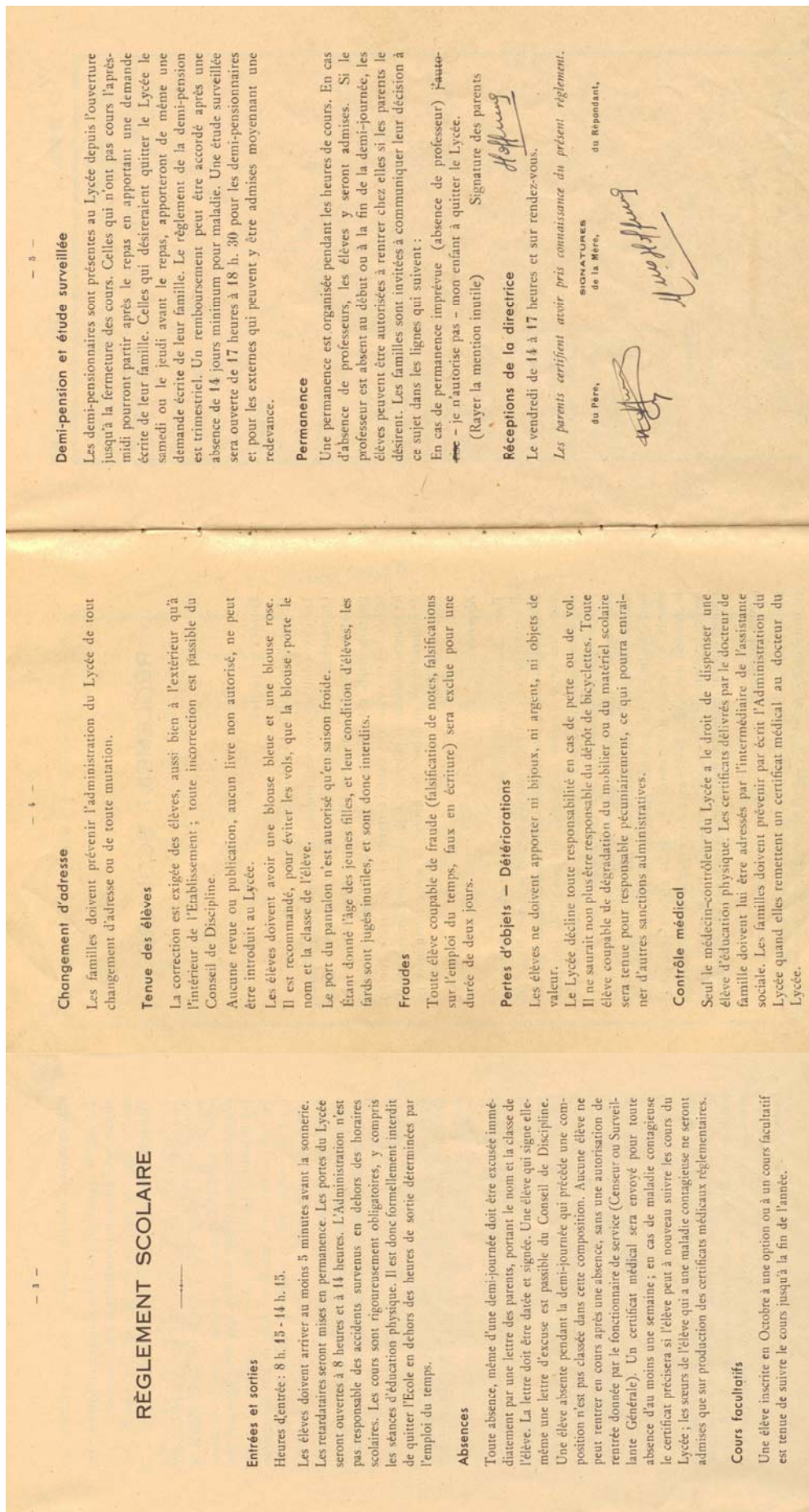
Dina Pavageau

(1) Il y a eu un échange officiel d'écoliers en 1957, mais en période de vacances et non au titre des écoles.

(2) On ne redouble pas une classe en U.R.S.S., à moins d'une raison exceptionnelle, une grave maladie par exemple.

(3) Provodnik : employé chargé d'assurer la propreté et l'ordre du wagon.

Règlement intérieur de 1958 - 1959



Le THÉÂTRE



Bien avant l'ouverture d'un enseignement de spécialité en 1974, le théâtre jouissait déjà d'une longue tradition au lycée Chopin, en raison notamment de la présence d'un grand internat : en ces temps sans télévision ni ordinateurs, les élèves internes, pour occuper leur temps libre, montaient de nombreux spectacles, créant décors et costumes.

C'est en 1983 qu'a été aménagée la salle de théâtre, baptisée Molière, et en 1988 que s'est ouverte l'option Théâtre Art dramatique.

◀ 1963/64, élèves de 4^{ème}.

Quelques noms d'enseignants :

Mme VALANCE, Mme CONDÉ, Mme PUCCIO, M. DUVAL, et aujourd'hui Mme ELIE et M. CHARBONNEL

L'option ARTS PLASTIQUES

Les cours de dessin et d'arts plastiques se sont pendant très longtemps déroulés dans les salles du 1^{er} étage du bâtiment A, salles progressivement investies par les services de l'Intendance. C'est en 1996 que la section Arts Plastiques s'est installée côté internat, en salle S20.

1999, Réalisation du banc mosaïqué de l'internat ▶

Quelques noms d'enseignants :

Mme LELOUTRE, Mme SYDA, Melle MATHIS, M. BECKER, et aujourd'hui Mme PRESSAGER.



Les Conseillers Principaux d'Éducation

La gestion de la vie scolaire est un élément essentiel dans la vie de tout établissement, et les personnels qui en ont la charge, CPE, Surveillants, Maîtresses d'Internat, par leur rôle d'encadrement et leur proximité avec les élèves, assurent les conditions propices au bon fonctionnement de l'ensemble de la cité scolaire.

Dans les années 1960, le nombre de surveillantes était très important (il y avait plus de 2500 élèves et l'internat accueillait 400 pensionnaires), chargées de faire respecter une discipline très stricte (tenue, sens de circulation, entrées et sorties...). Les Surveillantes générales (les "Surgées") étaient très craintes, comme le montre de nombreux témoignages.

Après mai 68, le système a commencé à s'assouplir, et les années 1970 voient de grands changements s'opérer, à différents niveaux : la mixité est instaurée à Chopin en 1971 ; le nombre d'internes diminue considérablement du fait de la construction de nombreux établissements scolaires sur tout le territoire (les élèves viennent de

moins loin) et de la suppression de l'internat au collège, ce qui stabilise les effectifs de l'internat à 180 places ; l'augmentation du nombre d'élèves accueillis dans le secondaire et la diversification du public "élève" entraînent la redéfinition du statut de Surveillant Général et la création des postes de Conseillers Principaux d'Éducation.

Quelques noms :

Mme CAMO, Mme HARTEMANN, Melle CERCEAU, Mme BLANCHET, Mme DALLAVALLE, Melle THYRION, M. FERRY, M. POPOVITSCH, et aujourd'hui M. CLAUSE, Mme BIAUELLE et Mme ZUMBIEHL

L'aumônerie et les cours d'instruction religieuse



L'aumônerie en 1960/61 : en haut, l'Abbé SEITZ, en bas, le Père ANDRÉ.

Dans les années 60, des cours d'instruction religieuse (non obligatoires) étaient proposés aux jeunes filles du lycée le soir après les cours, pour toutes les classes, dans une salle réservée. L'aumônerie comprenait alors trois prêtres catholiques (dont les abbés SEITZ et ANDRÉ), un pasteur et un rabbin.

Outre le catéchisme et la préparation aux communions solennelles, l'aumônerie jouait alors un rôle important dans ce que l'on pourrait appeler les *œuvres de jeunesse* : organisation de groupes de discussion, animation de clubs, séjours d'été en France et à l'étranger (Italie, Tyrol..).

Quelques noms :

M. SEITZ (abbé), M. ANDRÉ, M.HERVÉ (pasteur), M.KUNEGEL (abbé), M. REDON (abbé), M. MORALI (rabbin)

Voici un exemple des célèbres discours de Mme Ponchet (professeur de lettres), prononcés en diverses occasions, notamment pour les départs en retraite des collègues, et au titre de présidente de l'Amicale du lycée Chopin.

On reconnaîtra la verve de Suzanne Ponchet dans ce discours de fin d'année écrit pour le départ d'un proviseur-adjoint, M. Christophe, en juin 1983.



«Ah ! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin ! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande !... Un amour de petite chèvre...»

Le Censeur du Lycée Chopin. Une nouvelle inédite, à la manière d'Alphonse Daudet

Le Lycée Chopin n'avait jamais eu de bonheur avec ses censeurs. Il les perdait tous de la même façon : un beau matin, trouvant que dans un lycée le Censeur ce n'est pas le ... Principal, ils s'en allaient dans un collège, là-bas, tout là-bas, et là-bas le loup les mangeait. (On peut le supposer, puisqu'on ne les voyait jamais réapparaître.)

Le pauvre Lycée Chopin était consterné. "Les censeurs s'ennuient chez moi, se disait-il ; je n'en garderai pas un !" C'étaient, paraît-il, des censeurs indépendants, épris de grand air, avides de liberté. Cependant il ne se décourageait pas, le Lycée Chopin. Une fois, on en avait fait venir un d'Afrique, annoncé à grands coups de tam-tam ; pour garder cet amateur de ... grand air, on lui avait pris un abonnement à l'Opéra ; mais il se lassa, et fonda sa propre compagnie, au théâtre de Guérange.

Après avoir perdu quatre censeurs, cependant qu'on n'avait usé que deux directrices, et à peine à peine entamé, grignoté un (une?) Proviseur, le Lycée Chopin crut pendant deux ans qu'il allait garder le cinquième, indéfiniment... On le lui avait choisi avec soin : son humour s'était façonné dans de britanniques études ; il avait ... potassé le métier de censeur en ... Alsace, et il avait développé son sens de la justice et de l'équité sous le patronage du bon saint Louis.

Ah ! qu'il était joli, le Censeur du Lycée Chopin, avec ses yeux doux et rieurs, sa barbiche de sous-... pardon ! sa barbe en collier, ses souliers bien cirés, d'un beau noir luisant ! Et puis gentil avec cela, se laissant extraire et

soustraire emplois du temps et autres gentillesse sans ruer, ni renverser son pot de crayons. Un amour de Censeur !

On lui avait trouvé un beau petit bureau tout clair, avec vue sur la cour, et, comme secrétaire, une sémillante brunette. Les petits cartons multicolores du planning, évoquant toute l'année les massifs du Parc Sainte Marie, ou de la Pépinière, semblaient satisfaire son sens de l'esthétique, tempérer son ambition, et mettre une sourdine à l'appel du large. Sachant combien un tel Censeur est rare, et précieux, on ne lui demandait rien d'extravagant, du genre : "Monsieur le Censeur, vous vous souvenez que le mardi à 15 heures j'ai mon bridge avec madame la Préfète ?" ... "Je ne peux voir ma p'tite amie que le jeudi, quand ma femme est chez sa mère." Non ! Rien que des trucs raisonnables : "Le grec pas plus tard que 19 heures 30", et ... "Faire attention, s'il vous plaît, à ne pas mettre le hottentot grands débutants en même temps que le russe troisième langue". Pour entretenir son moral, on lui envoyait parfois quelques élèves en retenue, pas trop souvent, pour ne pas éveiller d'instincts sadiques qui se seraient ensuite exercés sur tous. Bref ! le Lycée Chopin se disait : "En voilà un qui n'ira pas à Paname, ville de perdition, véritable Babylone moderne, ni dans la sombre Moselle aux teutoniques forêts, ni dans un plus clair...lieu, bien français celui-là. Nous le garderons, je crois, jusqu'en l'an 2000."

Las ! Le Lycée Chopin se trompait. Le Censeur s'ennuya, et se dit, en songeant aux collègues alsaciens et mosellans entourés de verdure : "Comme on doit être bien là-bas !"

Un jour, entre deux conseils de classe, devant le planning multicolore qui semblait un massif

de la Pépinière, ou une tapisserie au petit point, on entendit ce consternant dialogue : --

-- Ecoutez, Lycée Chopin. je me languis chez vous. Laissez-moi aller en Alsace !

-- Ah ! mon Dieu ! lui aussi ! gémit le Lycée Chopin stupéfait, devant le grand planning devenu tout gris, et ... le pot de crayons s'était renversé d'émotion.

-- Comment, Censeur, tu veux nous quitter ?

Et Censeur répondit :

-- Oui, Lycée Chopin.

-- Est-ce que le travail te manque ici ?

-- Oh ! non, Lycée Chopin.

-- Alors, qu'est-ce qu'il te faut ? Qu'est-ce que tu veux ? Tu veux peut-être un plus vaste bureau ? (Madame le Proviseur envisageait sérieusement un échange pour garder ce censeur irremplaçable.)

-- Ce n'est pas la peine, Lycée Chopin.

-- Préférerais-tu une secrétaire blonde ? Nancy ne manque pas de bons coiffeurs.

-- Ce n'est pas la peine, Lycée Chopin.

-- Davantage de petits cartons multicolores ?

Il faisait non, de la tête, et c'était pitié de le voir ainsi mélancolique.

-- Tu ne voudrais quand même pas qu'en rognant sur le chauffage et en nous privant de chiffons de tableaux une semaine sur deux Madame l'Intendante te fasse venir une VRAIE tapisserie d'Aubusson ?

Avec un petit sourire triste, et, dans la voix, un soupçon d'indignation :

-- Oh ! non ! Lycée Chopin.

-- Bonté divine. ! dit le Lycée Chopin. Mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes censeurs ?

Des moyens extrêmes furent envisagés, en pure perte. Il ne se laissa pas inviter au méchoui, ni intimider par les gros bras des professeurs d'éducation physique, ni séduire par le charme insidieux des sirènes... On songea un moment à l'enfermer dans la salle des cartes, toute noire, et à fermer la porte à double tour...

Le Lycée Chopin dut se résigner.

Il fit encore un bel effort pendant l'été: il joua encore une fois avec les petits cartons

multicolores qui semblaient en toutes saisons massifs de la Pépinière et tapisseries d'Aubusson il contempla encore une fois le petit bureau clair qui donnait sur la cour et le Parc Sainte Marie il sourit encore une fois à la brune secrétaire... Puis, sans attendre que le Lycée tout entier fût rentré. pour-ne-pas-affronter-nos-regards-pleins-de-muets-reproches, il quitta la ville de Stanislas et le Lycée aux échos musicaux. Il partit sans se retourner, invinciblement attiré par les clochettes de muguet de la forêt de Haguenau.
ÉPILOGUE : Qu'advint-il de notre Censeur ?
20 ans après ! Un peu d'imagination s'il vous plaît.

Nous sommes en l'an 2004, à supposer que le Lycée Chopin ait survécu à toutes les réformes. On peut rêver... Qui est donc ce monsieur distingué, portant allègrement sa soixantaine et son collier tout blanc ? On se presse autour de lui, des mains se serrent une chorale, des cadeaux, qu'est-ce ? Mais vous le voyez comme moi : c'est le départ en retraite de Monsieur Christophe, ex-professeur d'anglais au Lycée de Commercy, ex-professeur d'anglais à Vaucouleurs, ex-Censeur à Saint-Louis (en Alsace), ex-Censeur à Chopin (Nancy.), ex-Principal à Sultz, et autres clairières de la sombre forêt (à moins que, à moins que, entre temps, il ne fût revenu en de plus clairs lieux, dans la Meuse endormeuse, st douce à sa naissance) , ex-Censeur à Henri IV ou à ... Louis-le-Grand (un avancement "normal", n'est-ce pas, pour qui a commencé sous le patronage du bon saint Louis ?), et terminant cette brillante carrière en tant que ... énième Proviseur du Lycée Chopin !

En attendant, nous vous souhaitons un bon séjour à Sultz, Monsieur Christophe, et ...donnez- nous de temps en temps de vos nouvelles, sinon nous croirons que, comme vos prédécesseurs, le loup vous aura mangé.

Cet épilogue était prémonitoire (!), car M. Jean-Marie CHRISTOPHE revint effectivement au lycée Chopin comme proviseur en 2000. Et c'est dans cette fonction qu'il prit sa retraite en 2004...

LE COLLÈGE CHOPIN



Pendant 16 ans, de 1958 à 1974, collège et lycée n'ont formé qu'un seul et même établissement, avec une gestion et une administration commune. Les professeurs étaient susceptibles d'enseigner de la 6^{ème} à la Terminale.

Étant donné le manque d'établissements scolaires, mais aussi la forte sélection qui s'opérait alors, et le grand nombre d'élèves qui quittaient l'établissement à l'issue de la 3^{ème}, les collégiens représentaient plus de la moitié des effectifs du lycée Chopin :

Effectifs du collège en 1962/63 :

Classes d'Observation (6^{ème}-5^{ème}) : 900 élèves

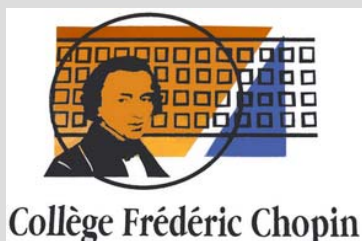
Classes d'Orientation (4^{ème}-3^{ème}) : 854 élèves

Soit 1754 collégiens sur un total de 2600 élèves.

Effectifs du collège en 1974/75 : 735 élèves

Effectifs du collège en 2008/09 : 570 élèves

En 1974 est créé par arrêté ministériel le Collège d'Enseignement Secondaire (C.E.S.) Frédéric Chopin, dont le premier principal, à la rentrée 1973/74, sera M. BECKER, professeur de Lettres. Auparavant, M. Michel HOCQUET, ancien instituteur arrivé à Chopin en 1967, avait assumé, sans en avoir officiellement le titre, le rôle de directeur du collège ; proche des enfants et estimé de ses collègues, ce monsieur barbu et au crâne dégarni était affectueusement surnommé le "Père Hocquet" par les collégiens. De 1973 à 1977, il sera sous-directeur (c'est-à-dire Principal Adjoint), avant de quitter le collège pour un autre établissement.



Les principaux du collège Chopin :

M. Pierre BECKER, Principal de 1973 à 1982

M. Camille WAGNER, Principal de 1982 à 1990

M. Pol PIERRE, Principal de 1990 à 1996

M. Jean-Pierre THIRION *Principal de 1996 à 2005*

M. Jean-François GENEST *Principal de 2005 à 2007*

M. Gilbert PERETTI *Principal depuis 2007.*

Lors de la partition entre le lycée et le collège, le choix a été donné aux professeurs d'enseigner dans l'un ou l'autre établissement, ou dans les deux à la fois. Un certain nombre d'entre eux ont d'ailleurs commencé leur carrière au collège avant d'enseigner au lycée.



1973/74. La 5^{ème} 6 (professeur : Mme Mangin)



Si la séparation administrative est prononcée dès 1974, il faudra attendre 1997 et la construction d'un bâtiment propre au collège pour que soit matérialisée l'existence de deux établissements ; établi à l'emplacement de l'ancien petit gymnase, le collège, œuvre de l'architecte Christian Zomeno, abrite notamment un CDI dédié aux collégiens, des salles de cours et le bureau de la vie scolaire.

◀ *Le CDI du collège*

LA BIBLIOTHÈQUE - CENTRE DE DOCUMENTATION

La bibliothèque des élèves et la salle de documentation des professeurs ont depuis 1958 toujours trouvé place dans le bâtiment B de l'externat, occupant plusieurs salles du rez-de-chaussée avant de gagner le 1^{er} étage.

Jusque 1978, la bibliothèque occupe les salles B01 (salle de documentation à côté de la salle des professeurs B02), B03 et B04 (salle de lecture et bibliothèque des élèves), ce qui représente un espace bien trop limité et nettement insuffisant pour répondre aux besoins de plus de 2500 utilisateurs potentiels : 140m² seulement, avec une capacité d'accueil n'excédant pas 40 élèves. Cela explique la fréquentation assez faible des lieux, principalement réservés aux élèves des classes littéraires.

La recherche se fait alors en consultant de petites fiches cartonnées rangées dans des meubles-tiroirs.

Il n'y a évidemment pas encore de photocopieurs au lycée, ni d'ordinateurs : pour saisir et reproduire les documents à distribuer, on dispose d'une machine à écrire et d'un duplicateur à alcool.



Février 1979. Salles B01 et B02.

En 1978 est décidée la construction d'un Centre de Documentation moderne de 530m², sur deux niveaux. La bibliothèque et la salle de documentation du Rez-de-chaussée, redéployées en B01 et B02, sont conservées et modernisées, tandis qu'au 1^{er} étage sont créés une grande salle de lecture (B11), une salle d'audiovisuel (B17), plusieurs mini classes servant aux activités de groupe des élèves, et un local d'archivage. Un escalier extérieur en colimaçon est construit pour passer d'un niveau à l'autre.

Malgré l'amélioration des équipements et l'accroissement des espaces, la bibliothèque demeure trop petite pour accueillir convenablement son public.

La salle d'audio-visuel est au début dotée d'un projecteur de diapositives et d'un appareil « Super 8 » pour la projection des films, puis leur succèdent une télévision et un lecteur vidéo.

La fin des années 90 voient de grands changements s'opérer : à partir de 1997 est construit un nouveau Centre de Documentation et d'Information (CDI) sur tout le 1^{er} étage du bâtiment B, les salles du rez-de-chaussée étant libérées pour les professeurs.



Au 1^{er} étage, le mur du couloir a été abattu, ce qui permet de disposer d'un grand plateau pour la salle principale, qui est divisée en différents espaces : coin lecture, box de travail pouvant accueillir chacun une dizaine d'élèves, bibliothèques, vitrines et présentoirs, espace Onisep pour l'orientation. Un espace vitré accueille d'abord quelques ordinateurs, puis rapidement une dizaine, connectés à Internet en haut débit grâce au partenariat avec la région Lorraine.



Le fonds des livres et documents de la bibliothèque est informatisé depuis la fin des années 80, et interrogeable grâce à « Atoutdoc » puis BCDI, logiciels qui gèrent la base de données et la banque de prêts.

En 1997/98, un CDI dédié aux collégiens est construit dans le nouveau bâtiment du collège (auparavant il existait un tout petit CDI pour le collège, situé au Rez-de-chaussée du bâtiment C).

L'absence d'archives ne permet pas de donner la liste exhaustive des documentalistes qui se sont succédés à Chopin depuis 1958. Quelques noms, cependant, recueillis au fil des témoignages :

- Mme MARCHAL
- Mme ROOS
- Mme CONTAL
- Mme REYMOND
- M. SCHWERTZ
- Mme BRUNEAU
- Mme PERRIN (collège)

Et aujourd'hui, Mmes SCHMIT et DECKER.



Mme Montagne, Mme Contal, Mme Bruneau

Mme Schmit et Mme Decker

LE SPORT AU LYCÉE CHOPIN



Si le Lycée Chopin bénéficie depuis 2002 des installations superbes du gymnase Chopin de la rue Émile Bertin, avec quatre lieux d'évolution et un mur d'escalade, cela n'a pas été toujours aussi simple pour les professeurs de sport du lycée et du collège qui ont souvent dû composer avec les moyens du bord. Au moment de l'ouverture du lycée, des séances ont eu lieu dans la galerie de Nancy Thermal ou dans le terrain vague à l'emplacement duquel la piscine a été construite.

Puis, les professeurs ont pu faire évoluer leurs classes dans le petit gymnase qui se trouvait à l'emplacement du collège actuel, dans les sous-sols du lycée (dont on se demande s'ils ne correspondent pas à l'abri anti-aérien prévu dans le cahier des charges de 1937...), notamment pour des séances de tennis de table, dans la cour du lycée, dans les allées du parc Sainte-Marie et même dans des installations sportives plus lointaines : le « Punch » (rue de Phalsbourg), le stade de Villers lès Nancy ... A une certaine époque, de nombreuses sorties ski étaient également organisées dans les Vosges.

Avant la construction du gymnase actuel, le lycée bénéficiait également de créneaux dans le gymnase « Chopin », récemment détruit, qui, jouxtant le parc St-Marie, se trouvait à l'arrière de la piscine thermique.

La proximité du lycée Chopin avec la piscine olympique a permis à des générations d'élèves de bénéficier de cours réguliers de natation.

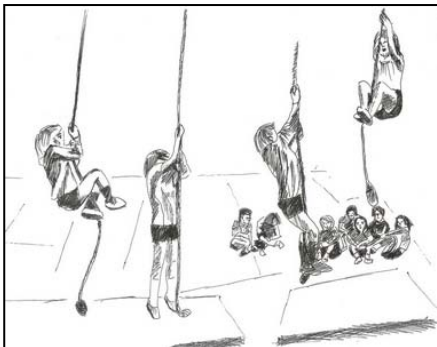


*Danse folklorique dans l'ancien gymnase
(le garçon est Pierre .Depaix)*



On trouvera dans les témoignages d'anciens élèves, des évocations savoureuses du sport au lycée Chopin.

◀ *Saut de haie dans la cours de l'externat
(années 70)*



◀ *L'épreuve de montée à la corde
(dessin de M.C. Charton)*



Match de basket dans la cour de l'externat (1995) ▶
- au fond, l'ancien petit gymnase (détruit lors de la
construction du bâtiment du Collège)

QUELQUES ENSEIGNANTS :



En Haut :
Mme Sohier
Melle Dumoulin (surnommée « Tambourin »)
Mme Simon

Assises :
Mme Couillebois
Mme Thiébaud
Melle Cablé
Noëlle Jarry (ancienne élève et prof)
Mme Guervin

(Photo prise au milieu des années 70)

De gauche à droite :
Mme Kikulski
M. Depaix
Mme Garrigues
M. Auger
Mme Colombo
M. André

(Photo prise en 2005)



D'autres enseignants du collège :

M. Benatier
M. Contenot

LES FORMATIONS au « SECRÉTARIAT »

Le BTS Secrétariat de Direction a été créé en 1958 et ouvert la même année au Lycée Cyfflé à Nancy. Son transfert administratif vers le lycée Chopin a été décrété en 1973 mais ce n'est qu'à la **rentrée 1974**, les travaux indispensables et enfin terminés (transformation de dortoirs en locaux d'enseignement) que professeurs et étudiants ont pu intégrer leurs nouveaux locaux : les salles de l'étage «Nord 2» et celles de l'étage «Nord 1» qui les abritent encore aujourd'hui.



Cours de dactylographie à l'école Saint-Léon, milieu des années 30 (machines Underwood).

Cette transformation s'est faite sans plan architectural bien établi et certainement sans les moyens qu'il aurait fallu mettre. A l'étage N2, on a eu la mauvaise idée de placer trois salles sans faire de couloir, si bien qu'il faut encore – en 2009 – traverser une salle de TP pour accéder à la salle du milieu de l'étage ! La salle N11 a alors gardé la distribution en 6 box ouverts de l'ancien dortoir, avec des murs à $\frac{3}{4}$ de plafond. Elle a été transformée lors de la rénovation du BTS en « Assistant de Direction » et « Assistant Secrétaire Trilingue ». Elle figure aujourd'hui parmi les salles les plus agréables du lycée. La salle N12 a accueilli un véritable « pool de dactylo » avec près de 40 bureaux dotés de machines à écrire.

Deux sections distinctes accueillaient alors les heureux élus (nous devrions dire les heureuses élues car ces formations étaient alors exclusivement féminines), après une sélection redoutable qui se déroulait sous forme d'entretiens individuels : les professeurs en place testant une motivation, alors à toute épreuve, et une culture générale qui présentait déjà des lacunes...

La concurrence était rude entre les deux sections, les bacheliers généraux allaient en "option C", les bacheliers technologiques en "option A".

Le lycée Cyfflé était un lycée professionnel, en conséquence, il n'offrait pas la préparation au Bac "G" mais une formation en deux ans, le BEC (Brevet d'Etudes Commerciales) suivie du BSEC (Brevet Supérieur d'Etudes commerciales). Ces formations ont disparu en 1973, année qui a vu l'installation d'une section "G" à Chopin. Après une parenthèse de 15 ans, le lycée Chopin retrouvait les formations « commerciales » qu'il avait perdues lors du transfert de la rue St-Léon à la rue Blandan.

1974 : les professeurs de Cyfflé: Mme André (ancienne élève du lycée Chopin, qui a enseigné en G1), Mme Barudio, Melle Schir, Melle Audry, Melle Charpentier... sont

"transférés" à Chopin en même temps que quelques machines et les étudiantes. Mme Chambrion avait obtenu son BTS à Cyflé en 1971, puis, après avoir travaillé dans le privé, puis comme MA, a également intégré le BTS Secrétariat en 1976. Mme Demange est arrivée une première fois en 1973 pour intervenir, en tant que MA dans les toutes nouvelles sections G. Après différents autres lycées, elle est revenue à Chopin en 1981.

La section était équipée d'une « Gestetner », une machine à reproduire qui utilisait des stencils à encre rangés dans des armoires spécifiques. Aux murs de la salle N11 était accrochée une belle collection de planning muraux : plannings à fils, planning à fiches «en «T» ... La salle était dotée de très nombreuses armoires métalliques grises.



◀ 1973, élèves de 1^{ère}12G (salle d'externat).

A l'externat, les sections G1 cassaient leurs ongles sur des machines à écrire mécaniques... A l'internat, les étudiantes en BTS également... sauf celles qui réussissaient à s'approprier les machines électriques, dont quelques modèles IBM « à boule ».

Petit à petit, les machines à écrire ont évolué, après les rubans correcteurs (par recouvrement ou par arrachage) elles ont été dotées d'un écran de quelques caractères (display) qui permettait la correction avant l'impression. Ces équipements étaient essentiellement de la marque Olivetti et la venue régulière du représentant (un bel italien) réjouissait la gente féminine de l'époque.



Machine IBM électrique à « boule »



Machine électronique Olivetti à mémoire

L'automatisation suivait son chemin. Trois machines à traitement de textes « dédiées », (des Olivetti ETV 400) furent installées. Elles se composaient d'un ordinateur assez « sommaire » pour la saisie et la mise en forme de textes et d'une machine à écrire électrique connectée pour l'impression. Leur utilisation était complexe et la mémoire des utilisatrices mise à rude épreuve car tous les automatismes de mise en page fonctionnaient avec des codes qu'il valait mieux mémoriser si on voulait faire preuve d'un minimum d'efficacité.



Ces matériels spécifiques et chers ont ensuite laissé la place aux ordinateurs fins des années 80, début des années 90. Des ordinateurs déconnectés dans un premier temps, puis connectés en réseau par la suite. Les BTS Secrétariat ont été progressivement équipés de Macintosh et de PC.



◀ Fin des années 70 : les élèves du BTS Secrétariat en salle N21
(Professeur : Mme Barudio)

Le BTS « Secrétariat » a eu différentes appellations au cours des années : « *Secrétariat de Direction* » (option C pour les baccalauréats généraux et option A pour les baccalauréats technologiques), puis « *Secrétariat commercial bilingue* », « *Secrétariat Trilingue* », « *Assistant de Direction* », « *Assistant Secrétaire Trilingue* » certains d'entre eux cohabitant en fonction de l'origine scolaire des étudiants. Enfin, en 2008 une nouvelle réforme a créé le BTS « *Assistant de Manager* ».

Les sections G1 ont été nommées par la suite STT ACA (*Action et Communication Administrative*) puis STG CGRH (*Communication et Gestion des Ressources Humaines*).

2009 ➤
les élèves de la dernière
promo du BTS Assistant de
Direction en salle N12
(Professeur : Mme Demange)



2000 - Lycée Frédéric CHOPIN - 2001



ECONOMIE ET GESTION A

Mme CHAMBRION Régine, Mme METTAVANT Nicole, M. THOMMES François,
Mme JAKUBOWICZ Ghislaine, Mme DEMANGE Danielle, Mme DERICBOURG Françoise

2000 - Lycée Frédéric CHOPIN - 2001



INFORMATIQUE DE GESTION

Mme LEBEAU Catherine, M. FERRY Pierre, Mme PARISOT Frédérique, Mme GALLOT Eve-Marie,
M. CARDONA Alain, Mme BRAYER Martine, Melle CHARMOT Martine, M. GALLOT Denis

1970 - 2008 : L'HISTOIRE DE L'INFORMATIQUE AU LYCÉE CHOPIN

Les débuts de l'enseignement de l'informatique

En **1970**, le lycée Chopin a été choisi pour faire partie des 58 lycées français ouvrant à titre expérimental la nouvelle *option informatique*. Deux professeurs (Mme LANHER, professeur d'Anglais et Mme GARLAND, professeur de Lettres) ont été sollicitées pour suivre un stage d'une année à temps plein, à l'IUT Charlemagne, sous la conduite de Claude Pair et de Jean-Pierre Finance (l'actuel président de l'université Henri Poincaré). Cette opération a été faite suite dans le cadre du plan « calcul » visant à consolider l'industrie informatique française.

Après l'ouverture de l'option, ces deux professeurs étaient réunis tous les lundis pour faire le point sur ce nouvel enseignement.

Le lycée a compté jusqu'à 4 classes entières à option informatique. Par la suite, les élèves ont été répartis dans des classes et mélangés avec d'autres élèves suivant d'autres options.



Pour cette expérience, le lycée a été doté d'une machine impressionnante fabriquée par la société Télémécanique de Grenoble : la « **T1600** » qu'on voit ci-contre avec son clavier destiné à lire et imprimer les rubans avec lesquels la machine était programmée. Le langage utilisé était le LSE (Langage Symbolique d'Enseignement) spécifiquement créé par Supelec pour l'enseignement de l'informatique sur une commande de l'éducation nationale.

Les élèves écrivaient leurs programmes LSE sur 8 écrans reliés à l'ordinateur central.



Lorsque les sections technologiques ont été transférées du Lycée Cyfflé au Lycée Chopin à la rentrée **1973** (sections commerciales devenues « G », section H, BTS ESF puis BTS Secrétariat), la **section H - informatique** - disposait d'une machine **Olivetti P101**. Les professeurs d'informatique arrivés de Cyfflé étaient Mme GRAND et Mme DELPUECH. Toutes deux étaient initialement professeurs de maths et avaient repris des études universitaires pour enseigner l'informatique.



Les élèves de H tapaient leurs instructions en langage machine sur le clavier et le résultat était imprimé sur le ruban. Le seul langage disponible sur cette machine était un langage d'assemblage (manipulation de registres, calculs...).

Au début de l'apprentissage du langage COBOL, certains TP de la section H ont eu lieu à l'IUT Charlemagne. Les élèves écrivaient leurs programmes sur des feuilles de saisie qui étaient remises à des secrétaires spécialisées (les « perfos ») dans le codage des lignes de programme sur carte perforées sur des machines semblables à celle ci-dessous.

Perforatrice à cartes

(La section H a été également équipée d'une perforatrice par la suite)



Les paquets de cartes étaient placés ensuite dans le lecteur de carte de l'ordinateur de l'IUT puis les résultats étaient imprimés : au mieux un listing des résultats de l'exécution du programme ou - au pire - une liste d'erreurs de programmation (erreurs de syntaxe ou de logique). A ce rythme, on ne pouvait réaliser qu'un ou deux passages par séance et il valait mieux relire et vérifier son programme avant l'étape de perforation !

Par la suite, une modification technique dans le T1600 a permis d'installer en salle C16 un « télétype » sur lequel les résultats de la vérification ou de l'exécution des programmes COBOL pouvaient être directement imprimés depuis le centre de calcul de Nancy, l'IUCAL. Par contre, il fallait « monter » les feuilles de saisie à l'IUCAL et Mme Delpuech ou Mme Grand se chargeaient de cette tâche de « taxi programmes ».

Après cette époque « d'ordinaures », le lycée a vu arriver à la fin de la décennie ses premiers ordinateurs personnels à écran : les **Logabax LX520**, avec lesquels on programmait également en LSE. Ceux-ci étaient dotés des premiers lecteurs de disquettes.



Les filières technologiques H - puis BTS - et l'option informatique ont continué par la suite à recevoir des dotations spécifiques : équipement professionnel en H puis en BTS, et des équipements orientés « informatique grand public » pour l'option.



Avant l'ouverture du BTS Informatique, la filière technologique informatique H avait reçu en 1978, un mini-ordinateur de la société **BULL : le mini-6** (ou DPS-6).

Cette machine, installée en C15 offrait la possibilité de programmer en Fortran, en Basic, en COBOL et en assembleur. 8 terminaux y étaient connectés en salle C15 et 8 de plus en salle C14 lorsque le BTS a été ouvert.

Les années 80 et le grand essor de l'informatique en France

Le BTS informatique est créé au lycée Chopin à la rentrée de 1984, avec deux enseignants : Mme GRAND, puis Mme BRAYER l'année suivante.

Toutes les salles d'informatique du lycée Chopin se trouvaient alors au 1^{er} étage du bâtiment C de l'externat (C11, C12, C13, C14, C15 et C16).



Au milieu des années 80, l'option informatique a été équipée ses premiers ordinateurs **Thomson TO-7** ainsi qu'à la rentrée 1985, dans le cadre du « plan informatique pour tous » initié par le gouvernement Fabius, d'un « nanoréseau » constitué d'une dizaine de petits ordinateurs **Thomson MO5** reliés entre eux et à un poste principal serveur : la « tête de réseau ». Ces machines étaient

reliées à des téléviseurs sans « Tuner » leur servant d'écran.

Avec ces postes, les élèves pouvaient programmer en langage BASIC ou en LOGO (un langage graphique avec lequel il fallait donner des ordres à une souris dessinant des figures sur l'écran).



Le MO5, avec ses touches en caoutchouc, ses extensions à enficher et ses fils à connecter n'était pas très opérationnel et le taux d'utilisation de la salle n'est jamais monté très haut.

Avant la fin des années 80, le lycée a vu arriver ses premiers PC : des « Victor », acquis par le BTS Informatique et des « Léannord », constituant une première dotation de 12 PC attribuée par le rectorat pour les sections G et accompagnés de logiciels comptables et commerciaux (« Didac » et « Horizon »).

Ordinateur Victor PC



Ordinateur Léannord PC



En même temps donc, le Macintosh faisait sa première apparition au lycée, en tant que serveur télématique en salle C16.



Par la suite, après le transfert du BTS Informatique à l'internat, des Macintosh ont été installés dans la salle de TP du nouveau BTS Action Commerciale, dans une salle de TP « GRETA » et dans une autre salle du BTS Secrétariat. Ces postes présentaient l'avantage, outre leur facilité d'usage sans pareil, de proposer d'emblée un réseau de partage d'imprimante.

La **rénovation du BTS Informatique** en BTS « Services Informatiques » **en 1986** a été l'occasion du **transfert de la section à l'internat** et du renouvellement de son matériel. Avec une enveloppe conséquente de 700.000 F, le lycée a acquis un ordinateur **Bull DPX 2000**, sous Unix.



Cette machine était reliée à 16 terminaux dans les salles M21 et M22 et proposait les langages, C, Cobol, Fortran, ainsi que la base de données Oracle.

Mémoire : 4 Mo

Cet équipement a été également l'occasion du premier contact avec le nouveau réseau Internet, avec notamment, un échange de mails avec une classe Québécoise (connexion par modem sur une ligne téléphonique classique).

L'ère « réseau informatique universel » : les années 90 et 2000



Le premier réseau de PC (« **OS/2 Lan Manager** ») date de l'année **1990**, avec une première vague de 12 PC reliés à un serveur IBM, en salle N21.

Ce réseau n'a cessé de s'étendre par la suite, sur les salles de l'internat, puis au milieu des années 90, sur l'externat et les dortoirs, grâce à la pose d'une fibre optique entre les bâtiments. Les serveurs se sont multipliés et on été réunis en salle M35. Ils sont aujourd'hui au nombre d'une vingtaine.

L'**accès Internet** a été effectif à partir de

1993 - d'abord avec une ligne Numéris, puis sur une connexion ADSL - et n'a cessé de prendre de l'importance depuis. En 2003, le lycée passait en accès à l'Internet en haut débit, avec le projet e-Lorraine.

Le nombre de PC connectés approche aujourd'hui les 500 dont plus de 90% pour la pédagogie et le reste pour l'administration du lycée.

Quelques enseignants (titulaires et stagiaires) de l'option info, des sections H et BTS : Mme Delpuech, Mme Grand, Mme Lanher, Mme Lambert, Mme Brayer, Mme Gallot, M. Gallot, M Jeandel, M. Cardona, Mme Charriot, Mme Parisot, M Zaegel, M. Bellalem, Mme Cruz-Lara, Mme Picard, Mme Duhamel, M. Diskus, M. Zejli.

L'AMICALE

L'amicale des personnels des Lycée et Collège Chopin est une association type « loi de 1901 » regroupant les personnels en activité et retraités. Elle a été présidée par des professeurs comme Mme Éléonore Weil, Mme Paule Sohier, Mme Suzanne Ponchet (de 1979 à 1993) et par M. Claude Dietmann depuis 1993. L'amicale organise en général une réunion par trimestre. La dernière est l'occasion de fêter le départ en retraite des collègues. Elle propose régulièrement des achats groupés de vins ou de champagne. Elle propose traditionnellement, le jour de préparation du bac, une randonnée qui se termine souvent dans la convivialité d'une ferme auberge vosgienne. Elle est une excellente occasion d'échanges intergénérationnels.

Ce discours de Suzanne Ponchet fait allusion à une soirée antérieure (septembre peut-être) animée par une tombola. Le gros lot était un parapluie dont le pommeau représentait une tête de canard. Tout le monde reconnaît Claude Dietmann (qui a succédé à Suzanne Ponchet à la présidence de l'amicale Chopin) dans le personnage du maître queux. Il a été effectivement dicté lors de la réunion. (Note de Mme Pla).

MERRY-METS

Le cauchemar d'un maître queux.



À peine les magrets et les passe-crassane eurent-ils été digérés,¹ déjà le maître queux, rêvant d'agapes sans cesse renouvelées, projetait un autre banquet. Mais des mois s'étaient écoulés avant qu'on eût pu accéder à cet empyrée: trop de contretemps entre temps s'étaient succédé... Enfin il se décida: il irait à la chasse au chevreuil. Taïaut! Taïaut!²

Il envisageait la soirée sous les meilleurs auspices. A condition que le gibier se laissât piéger et que des acolytes zélés se fussent obligeamment relayés devant coquemars et poêlons, les services se fussent savamment échelonnés.

Il s'y voyait déjà. Dans d'énormes chaudrons où eût dû mijoter telle herbe merveilleuse, des gésiers lie de vin gisaient parmi les scorsonères rissolées et les groseilles qu'aurait épépinées mainte barisienne pucelle³; sur des tournebroches bien huilés s'alanguissaient en rôtiissant de succulents cuissots (j'ai bien dit cuissots, et non pas cuisseaux: ça, c'était pour l'osso buco); "de tous leurs siphons enrhumés", comme l'eût dit Apollinaire, des samovars sifflaient. De grandes solennités se préparaient.

Quant aux amicalistes⁴, -des hordes d'affamés!- quelque inconditionnels et fanatisés qu'ils fussent, ils s'étaient méfiés et informés; et, munis de cure-dents, ils étaient censés, les insensés, sans s'en être séparés, s'être aiguisé l'appétit; papilles gustatives en émoi, nez renifleur, tous étaient fin prêts.

Or le maître queux hâlé allait en sifflotant sur le chemin de halage de la Moselle en crue.⁵ Un étrange tintamarre soudain l'effraya. Était-ce les effraies de la forêt de Haye? A ses oreilles tintinnabulaient des mots de plus en plus distincts: « Espèce d'escogriffe! Faut-il pour tous ces goinfres nous dépecer, ne peux-tu les nourrir de scaroles, de passe-pierre et de grenouilles? de coquelets et de coquecigrues? de ballottines, de gibelottes, de pleurotes charnus? de dindonneaux du père Dodu et autres camelotes? Sache-le bien, et sans ambiguïté: Si tu t'enorgueilliss de nos dépouilles, Astérix et périls! »

Il se retourna et n'en crut pas ses yeux. Qui donc l'eût cru? Un grand chevreuil aux puissants andouillers le menaçait; toute la harde effrontément le narguait. Et la crue montait, montait...Son angoisse avait crû...Soudain, il s'éveilla, l'oreiller trempé de sueur froide⁶: quel cru⁷ l'avait donc mis en cet état?

Au petit jour, les fantômes de la nuit s'étant évanouis, il se rendit, d'un bon pas, au marché.

[Nancy, le 23 novembre 1985]

¹ Allusion très claire à la fameuse soirée dite "des canards"

² Ou bien « Tayaut » (deux orthographes sont admises)

³ On admettra le pluriel: " auraient maintes barisiennes pucelles"

⁴ Est-ce un néologisme? En tout cas, c'est de nous qu'il s'agit...

⁵ Notre cuisinier, domicilié à Liverdun, fréquente régulièrement ces berges, à pied ou à vélo.

⁶ ou bien "sueurs froides"

⁷ ou bien: "quels crus l'avaient"...



Témoignages

SOMMAIRE

Années 50-60

- Témoignage de Danielle METZLER (née JUIF), Élève de 1956 à 1959.
- Témoignage de Madeleine HOCHRIESER, Élève de 1957 à ?
- Témoignage de Annick LE COURTOIS, Élève de 1957 à ?
- Témoignage de Françoise BOULANGER (née DAVILLERD), Élève de 1957 à 1963.
- Témoignage de Agnès HATTON (née MESSE), Élève de 1957 à 1964.
- Témoignage de Liliane MAGNIEN, Élève de 1957 à 1964, puis professeur.
- Témoignage de Monique BILE, Élève de 1957 à 1964.
- Témoignage de Marie-Claire PETIT (née LIGIER), Élève de 1957 à 1964.
- Témoignage anonyme, Élève de 1958 à 1959.
- Témoignage de Nicole EMOND, Élève de 1958 à 1961.
- Témoignage de Yvette MORO Élève de 1958 à 1961.
- Témoignage de Christine PROT (née BALIN), Élève de 1958 à 1961, puis professeur.
- Témoignage de Évelyne HERBEUVAL (née LAVIGNE), Élève de 1958 à 1965.
- Témoignage de Marie-Josée GUILLAUME (née BONIN), Élève de 1959 à 1964.
- Témoignage de Bernadette HUART Élève de 1959 à 1966.
- Témoignage de Élisabeth GRISVARD (née KELLNER), Élève de 1959 à 1966.
- Témoignage de Marie-Claire DUBINGER, Élève de 1959 à 1969, puis professeur.

Années 60-70

- Témoignage de Françoise PÉNIGAUD (née CHATELAIN), Élève de 1963 à 1970.
- Témoignage de Odile IZRAR (née BLIN), Élève de 1965 à 1972.
- Témoignage de Simone FRANCOIS-GARRIC, Personnel de direction de 1965 à 1973.
- Témoignage anonyme, Élève de 1966 à 1969.
- Témoignage de Anne-Marie WALDSCHMIDT (née MERCKX), Élève de 1966 à 1969.
- Témoignage de Ghislaine DAUSCH, Élève de 1966 à 1973.
- Témoignage de Anne GUDEFIN, Élève de 1968 à 1975.
- Témoignage de Gisèle PIZZO (née CONUS), Élève de 1968 à 1973, puis secrétaire.

Années 70-80

- Témoignage de Monique de SALVESTRI, Élève de 1970 à ?.
- Témoignage de Annie HIERNAUX, Personnel de l'Intendance depuis 1970.
- Témoignage de Valérie POLINA, Élève de 1973 à 1977.
- Témoignage de Anne-Marie PLA, Professeur de 1973 à 1998.
- Témoignage de Geneviève GEOFFROY, Professeur de 1974 à 1984.
- Témoignage de Danièle CONTAL, Documentaliste de 1974 à 2008.
- Témoignage de Francis BRAYER, Élève de 1974 à 1976.

Années 80-90

- Témoignage de Eve-Marie GALLOT, Professeur depuis 1984.
- Témoignage de Denis GALLOT, Professeur depuis 1986.

 *Témoignage de Danielle METZLER (née JUIF)*

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1956 à 1959.

Élève de Seconde EN (préparation au concours d'entrée à l'École Normale d'Institutrices de Maxéville), j'ai fait partie des classes d'élèves qui ont inauguré le lycée Frédéric Chopin, deuxième lycée de Nancy, enfin terminé en 1958 après plusieurs années de travaux.



Photo prise sous un auvent de l'externat, en 1959 :
à gauche, Annette Savignard, à droite, Danielle Juif.

Ancienne élève de 6^{ème} du Collège Moderne, rue Saint-Léon, j'avais été obligée de partir à « Nancy Thermal » pour la 5^{ème}, les classes du Collège Moderne étant transférées dans les bâtiments préfabriqués situés sur l'emplacement du futur lycée Chopin de 56 à 57.

1956 fut l'hiver le plus rude depuis longtemps : -30° du 1^{er} au 28 février !!! Les bus circulaient à grand'peine, les poêles à mazout avaient bien du mal à chauffer ces modestes préfabriqués situés sur le terrain boueux du futur lycée, et nous gardions nos manteaux pendant les cours !

Melle HENNEQUIN, professeur de français, nous avait transformées en reporters pour faire le journal de l'avancement des travaux du futur lycée. Deux ans plus tard, il ouvrait ses portes.

Classe studieuse que cette Seconde EN.

Je garde un excellent souvenir de Melle WARNET, professeur de français exigeante, jamais vraiment satisfaite de notre travail et qui nous montrait toujours le but à atteindre en soulignant la difficulté d'un concours... Bons souvenirs des cours sur Rabelais, l'abbaye de Thélème, sur Ronsard et Du Bellay, sur les romans médiévaux...

Bons souvenirs aussi du professeur de physique, Mme BERNANOSE, qui nous faisait faire -c'était original- des exposés sur les grands physiciens ou mathématiciens. Souvenirs amusés des cours sur le ludion, des TP de chimie où l'acide chlorhydrique trouait nos blouses...

Cours d'allemand 1^{ère} langue avec Mme POUPAULT, cours de gym avec Mme SOHIER, avec un travail soutenu pour arriver à coordonner les mouvements pour la présentation de l'enchaînement des divers exercices en vue du concours.

Je me souviens encore des cours d'histoire de Melle PAULUS et de l'originale composition du 2^{ème} trimestre (en ce temps-là, il y avait une composition faite en temps

limité dans chaque matière, à chaque trimestre) : un Parisien de 1610 racontait ce qu'il vivait...

Étant chef de classe cette année-là, je me suis fait un plaisir de remercier chacun de nos professeurs (c'était un lycée de jeunes filles, tous les professeurs étaient des femmes) au nom de mes camarades, d'un énorme bouquet de roses rouges.



Témoignage de Madeleine HOCHRIESER

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1957 à ?.

Ma rentrée au lycée Chopin : 1957-1958

Après l'école primaire, pour les petites 6^{ème}, l'entrée au lycée était un événement.

Je faisais partie de la 6^{ème} 4 moderne.

Chopin était en construction, nous étions dans des « baraquements », assez froids en cet hiver 1957. Je me souviens aussi d'avoir assisté au cours en manteau car le chauffage était en panne. Le nom d'un professeur d'anglais m'est resté en mémoire, Mme MERCKLING.

Cette rentrée coïncidait aussi avec un événement historique : le lancement du 1^{er} Spoutnik russe dans l'espace, le 4 octobre 1957.

A la rentrée suivante, en 1958, le nouveau lycée nous dépaysa encore plus.

J'ai le souvenir d'une course perpétuelle dans les interminables couloirs, pour rejoindre nos salles de cours.

Par exemple, les cours de sciences se faisaient du côté parc Sainte-Marie, alors que nous sortions d'un cours de dessin côté rue Blandan. Toujours le stress d'arriver en retard, surtout les premiers mois. Mais quel bonheur d'être dans cet établissement neuf.

Le port des blouses bleues ou roses, suivant la semaine, est ancré dans ma mémoire. Notre nom était brodé au point de croix sur le côté gauche.

Je passerai sur la discipline : pas de sortie sans avoir montré « patte blanche ».



Témoignage de Annick LE COURTOIS

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1957 à ?.

Rentrée des classes 1957.

La rentrée a eu lieu le 1^{er} octobre 1957, les bâtiments du Lycée, alors en construction, ne sont pas terminés, et la classe de 6^{ème}2 est installée dans un des bâtiments préfabriqués.

Nous n'avons pas de salle de sport à disposition et nous nous rendons chaque semaine avec notre professeur dans les locaux de la piscine ronde de Nancy Thermal pour y pratiquer les activités sportives. Nous avons une petite salle qui nous sert de vestiaire, où nous déposons nos vêtements sur des tables. Nous profitons de ce moment pour nous détendre un peu

Un jour, à la demande de mes « copines », je monte sur l'une de ces tables et commence à chanter « Le jour où la pluie viendra » de Gilbert Bécaud ... Ce n'est pas la pluie qui est venue mais notre professeur qui n'a sans doute pas apprécié mes talents de chanteuse, puisque je me suis vue infligée 3 heures de colle à effectuer le jeudi matin.

A cette époque, mai 1968 était loin et la discipline était stricte, nous devons porter une blouse : une semaine, la blouse rose, la semaine suivante la blouse bleue. Gare à celles qui se trompaient de couleur car Madame Le Censeur veillait et donnait des heures de colle à celles qui ne portaient pas la bonne blouse.

Nous avons intégré les nouveaux locaux après les vacances de Pâques 1958.



Témoignage de Mme Françoise BOULANGER (née DAVILLERD)

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1957 à 1963.

[Pour avoir des témoignages sur le lycée,] il faut faire appel aux anciennes du Lycée Frédéric Chopin, car au tout début, c'était un lycée de filles.

Mes parents m'ont inscrite en 1957 au Collège Moderne de Jeunes Filles, rue Saint Léon à Nancy.

J'avais 14 ans ; les directrices d'écoles, à cette époque, gardaient le plus d'élèves possible, capables de passer le certificat d'études.

J'ai passé le concours d'entrée en 5^{ème} « courte ». J'ai été reçue.

A la rentrée 1957, on nous a dirigées vers le lycée Chopin.

Tout le long de la rue qui borde le lycée, s'alignaient une série de bâtiments préfabriqués. C'est là que la classe de 5^{ème} « courte » et quelques classes de 6^{ème} ont commencé leurs études.

J'étais demi-pensionnaire : tous les jours, avec mes camarades, nous descendions, à pied, en rang 2 par 2 vers l'École rue Saint Léon où nous prenions le repas de midi. Et nous repartions, dans l'autre sens pour reprendre les cours à 14 heures.

Après les vacances de Pâques 58, nous avons emménagé dans le bâtiment D (bâtiment scientifique).

Nouveaux bâtiments, nouvelles tables, tableaux tout neufs : nous étions émerveillées et attentives.

C'était l'époque où nous avons l'obligation de porter une semaine une blouse rose, une semaine une blouse bleue, et nous avons intérêt à faire attention.

La Surveillante générale était Madame CAMO (femme de monsieur l'Inspecteur d'Académie) et nous n'avions envie ni de plaisanter, ni de discuter les décisions prises.

A la rentrée de 1958, le lycée était prêt à accueillir tout le monde.

Nous avons découvert le gymnase, alors que l'année précédente nous allions au Parc Sainte Marie ou descendions rue Saint Léon.

La demi-pension était maintenant à deux pas : il suffisait de traverser la rue du Sergent Blandan. Les pensionnaires avaient emménagé sous le regard amusé (?) des militaires hospitalisés à l'hôpital Sédillot [actuel Conseil général].

Jusqu'en 1963, l'année du Bac, je suis restée dans ce lycée : l'obligation des blouses s'est relâchée au fil des ans, mais la discipline ne s'est pas relâchée, elle !

Pas question de venir en jeans ! Le pantalon a été toléré vers 1961-62 pour les lycéennes qui venaient en bicyclette. Encore fallait-il prévoir une jupe pour se changer pour les cours...

Ah, j'oubliais, en 1957, le tramway circulait encore, et parfois, je le prenais place Saint Jean. (Je préférais garder mon argent de poche pour m'acheter des livres et pendant 6 ans, j'ai fait le trajet place Carnot - lycée à pied... avec mon gros sac et, 2 fois par semaine, mon sac de sport – il était interdit de les laisser...).



Témoignage de Agnès HATTON (née MESSE)

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1957 à 1964.

Ma classe de 6^{ème} 5, la seule 6^{ème} classique, a effectué sa rentrée en octobre 1957 dans un préfabriqué installé à Nancy Thermal, de l'autre côté des palissades qui entouraient le chantier durant la construction du lycée actuel. Les autres classes étaient encore scolarisées dans des locaux en face de l'église Saint Léon.

A la rentrée de Pâques 1958 a eu lieu l'ouverture d'un bâtiment neuf ; je crois que c'était celui qui jouxte le Parc Sainte Marie. Notre 6^{ème} a été désignée pour y entrer en premier. Les couloirs clairs, propres, et les salles spacieuses sentant le neuf nous plaisaient

bien. Ce n'est qu'à la rentrée 1958-1959 que l'ensemble de la construction a été livré et que toutes les élèves du Collège saint Léon ont été transférées dans les nouveaux locaux.

Cet établissement ne recevait que des filles.

Nous devions porter blouse rose une quinzaine, bleue la quinzaine suivante, et notre prénom, nom et classe devaient être brodés en haut à gauche. Le port du pantalon n'était toléré qu'exceptionnellement lors des rigueurs de l'hiver. Évidemment le maquillage était interdit.

Tout le personnel enseignant, administratif et de surveillance était féminin. Seul élément masculin : le ou les garçons de laboratoire.

Mon premier professeur d'anglais était Mme DROUET ; Mme ZIPPER était professeur de couture et Mme CAMO surveillante générale. Pour le reste j'ai oublié les noms. [...]

En mai 59 s'est déroulée pour la première fois à l'église Saint Epvre la communion solennelle de 195 filles de Chopin qui suivaient les cours d'instruction religieuse de l'Abbé Seitz et de l'Abbé André.

On se pliait à la discipline du lycée, les surveillantes étaient craintes et l'ordre régnait tant dans les couloirs que dans les classes.



Témoignage de Liliane MAGNIEN

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1957 à 1964.



Juin 1958. Dénouant et renouant fébrilement les lacets de coton de nos espadrilles, rajustant nos immenses chapeaux de paille, un peu insolites sous le ciel lorrain souvent gris et surtout à l'ombre de ce préau coiffé par l'épais feuillage du parc Sainte-Marie, nous attendons le signal de Madame Colombé. Elle nous a appris la danse des Cordelles et la farandole provençale pendant les cours de gymnastique, et nous allons bientôt monter sur scène. Mais ce n'est pas encore notre tour. Pour l'instant, les élèves de 5^{ème} Pilote s'apprentent à exécuter une danse basque. Avec l'aide du Malade imaginaire engoncé dans sa robe de chambre, on cherche un béret rouge égaré dans la mêlée.

« La classe de 6^{ème} 5 ! ... »

C'est à nous !

Le cœur battant, les filles prennent la main des filles déguisées en garçons. Je cherche les yeux de ma mère. Elle est assise au premier rang et me fait de petits signes complices. Rassurée, je monte bravement l'escalier de bois en compagnie de mon cavalier, tandis que retentit la Marche de Rois, dont les échos se heurtent aux grands murs tout blancs de notre futur lycée.

Car, coupant cours à nos farandoles, le lycée Chopin, infatigable conquérant, allait déployer au cœur de la ville son bataillon de bâtiments de béton armé. Dominant de ses quatre étages l'antique coupole des galeries de Nancy-Thermal, condamnant à la destruction les « préfabriqués », dans lesquels, les jours d'hiver, ronronnait un gros poêle, il accrochait de ses formes géométriques le regard des passants qui ne pouvaient s'empêcher, au retour de leur promenade dominicale, de lever les yeux vers des immenses rangées de fenêtres alignées.

Madame la directrice nous avait expliqué que nous devions nous sentir fières d'être entrées les premières dans l'établissement (notre classe avait en effet eu le privilège de cette inauguration) ? Puis, peut-être mal accoutumée elle-même à cette irruption du modernisme dans l'Éducation Nationale, elle avait, par mesure de prudence, ajouté au règlement intérieur un article ordonnant aux élèves de tenir leur droite lorsqu'elles circulaient dans les couloirs.

Mais un mini scandale a éclaté bientôt dans la cour, causé par l'absence de clôtures. Absence que déploraient, à l'heure du sport, les professeurs obligés d'enseigner de saut en ciseaux et le grimper de corde sous l'œil goguenard de bandes de « blousons noirs », comme on disait dans le langage des années 60. Le problème fut posé en haut lieu, et décision fut prise de planter des arbustes pour préserver les jambes des jeunes filles des regards indiscrets. Seulement le temps qu'ils poussent, nous étions arrivées en terminale.

Car nous avions grandi, abandonnant aux caprices des orages et des pluies les « palettes », ces éphémères mosaïques que nous tracions à la craie sur le bitume pour y sauter à cloche-pied, et délaissant la fabrication de scoubidoues dont la mode, d'ailleurs, donnait des signes d'essoufflement. Mais parce que nous étions encore des enfants, c'est la peur au ventre que nous affrontions certains événements de notre vie scolaire. Les compositions par exemple (nous étions « classées » et notre sort se jouait sur une seule note, qui comptait double au dernier trimestre) ou la lecture solennelle, par Madame la Directrice et Madame le Censeur, du nom des élèves encouragées ou félicitées, mais aussi, sanction heureusement plus rare, averties ou blâmées (l'expression « élève en difficulté » n'existait pas à l'époque).

Cette peur, soigneusement entretenue par le système éducatif, contribuait-elle à nous donner le goût des études ? Il m'est arrivé, dans mes moments de révolte, de trouver passablement maussade le visage de l'énorme Statue de la Culture surplombant le hall d'entrée...

Mais déjà s'installait en moi une anxiété d'un autre ordre : celle qu'engendrait l'approche du Baccalauréat, dont les premières épreuves allaient marquer l'année de mes quinze ans. Notre classe fut confiée à Madame Chevalier. La courtoisie avec laquelle elle s'adressait à nous en ouvrant son Lagarde et Michard, nous invitant à rencontrer Montaigne dans sa librairie ou Voltaire au café Procope, m'inspira une sorte de sérénité qui m'aida à sauter l'obstacle. Restait toutefois à affronter le bac de Terminale...

Au fil des ans, une partie de notre groupe s'était dispersée, et des « nouvelles » étaient arrivées. En dépit des camaraderies qui se nouaient, je me sentais de plus en plus étrangère à la classe, désormais chargée (nous étions presque quarante) et qui avait comme perdu son âme. Mais grâce au grec qui nous réunissait dans la même section, je retrouvai Monique Bile, entrée en 6^{ème} 5 la même année que moi. Compagne de mes premières aventures, elle fut complice de celle qui allait déterminer ma carrière : l'aventure philosophique.

Je suis devenue prof de philo. Quant à devenir philosophe ... Je ne crois pas que ce soit mon cas. La preuve, c'est qu'en apprenant la célébration par le lycée Chopin de son 50^{ème} anniversaire, j'ai immédiatement oublié toute sagesse pour m'écrier « déjà ? » et mettre sens dessus dessous mes tiroirs, à la conquête de mes anciennes photos de classe...

Vais-je les revoir, les camarades quittées au soir de la dernière épreuve du bac, dans la tiédeur d'un été encore incertain ? Et mes professeurs ? Il en est à qui j'aimerais dire que le temps, si rusé soit-il, n'a rien effacé.



Témoignage de Monique BILE

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1957 à 1964.

Quelques éléments du parcours d'une ancienne élève de "Chopin"

Octobre 1957, mon arrivée à "Chopin" : j'ai dix ans, je viens de l'école primaire Alfred Mézières, située près de chez moi (près du Faubourg des Trois Maisons) et, pour la première fois de ma vie, je prends le bus chaque jour. Mes camarades et moi vivons nos premiers mois de collégiennes dans des baraquements, avant de franchir, les premières, le seuil du nouvel établissement au printemps 1958 : en effet c'est à la 6[°] 5, jugée la meilleure par ses résultats, qu'a été échu le redoutable honneur d'inaugurer "Chopin", comme nous l'appelons. A vrai dire, l'importance même de l'ouverture de "Chopin" ne m'apparaît pas. Outre que je dois me lever de bonne heure chaque matin, il y a d'autres bouleversements dans ma vie : j'ai plusieurs professeurs et un emploi du temps différent chaque jour. Je fais aussi connaissance avec des matières nouvelles, comme le latin, enseigné avec une grande douceur par Madame MAGNIEN, qui me fait apprécier les déclinaisons, particularité linguistique que j'ignorais (je fais de l'anglais. pas d'allemand). Avec Madame Magnien (qui est aussi mon professeur de français), le latin est une langue bien ordonnée et je me familiarise avec le verbe "être" et autres particularités grammaticales. On travaille beaucoup, mais tout a l'air simple, c'est bien sympathique : dans mon esprit, le latin est une langue "douce". Quelques figures mythologiques ou historiques complètent ce tableau, qui ne cadre assurément pas avec l'image des conquérants romains. Qu'importe : je suis dans un monde, qui ressemble au mien. Des copines, des disputes, de bons moments : voici ma vie pendant ma 6[°] et ma 5[°]. Puisque le latin a bien "marché", je ferai du grec en 4[°]. Cette décision (est-ce moi qui la prends" je ne crois pas) me laisse assez indifférente : je deviendrai, m'a-t-on assuré, une "helléniste distinguée", expression dont je ne saisis pas bien le sens. "Helléniste". Oui, j'ai compris que c'est quelqu'un qui fait du grec, mais "distinguée" : en quoi" et par rapport à quoi ou à qui? On verra bien, pour l'instant, je suis en vacances. La création d'une section de grec à "Chopin" constitue un enjeu qui m'échappe.

Octobre 1959, mon entrée en 4[°]. Il y a des changements : une partie de la classe (minoritaire, dont je suis) fait du grec, pas l'autre, donc je suis parfois séparée de mes bonnes copines. Je n'ai plus Madame Magnien comme professeur, mais Madame PONCHET, qui est donc mon professeur de "français-latin-grec". Alors, qu'est-ce que c'est, le grec? D'abord, un alphabet différent, c'est plaisant. puis aussi des déclinaisons, donc il faut recommencer ce qu'on a déjà fait en latin, ce qui est nettement moins agréable. Madame Ponchet, avec beaucoup d'ardeur, nous initie à cette nouvelle langue, qui doit faire de moi un être particulier. Pourtant, à regarder mon cahier de notes de 4[°], si je suis à part, c'est par mes mauvais scores, j'ai rarement le tableau d'honneur et surtout je suis loin de pouvoir prétendre être une "helléniste distinguée" Décidément, serais-je rebelle au grec? Je me souviens qu'un jour Madame Ponchet, sans doute préoccupée de mes résultats, m'a demandé si j'avais de bonnes lunettes. Oui, je vois très bien, mais sans doute pas encore l'intérêt du grec, il est trop tôt. Je suis adolescente, je cherche ma voie et je suis dans le brouillard. Ma classe de 3[°] m'apportera-t-elle une réponse? Je le crois, car j'apprécie beaucoup les cours de Mademoiselle MAUJEAN,

qui nous enseigne l'histoire. Je serai historienne, c'est décidé, d'ailleurs, j'ai toujours aimé l'histoire (ou les histoires, comme celles racontées par A. Dumas, mais à ce moment je n'étais pas de distinction). Je lis avec passion des revues, des livres d'histoire, que ma famille m'offre abondamment.

Octobre 1961. la 2^e est une nouvelle étape, que j'aborde avec un autre professeur de "français-latin-grec", Madame CHEVALIER, qui a d'autres méthodes, que je qualifierais de plaisantes. Les élèves font des exposés, suivis de discussions. En grec, nous sommes encore moins nombreuses, nous faisons des révisions, donc il y a moins à investir (c'est tout au moins mon impression). Ce sera ainsi jusqu'en Terminale : nous garderons Madame Chevalier comme professeur et notre rythme.

Je ne suis pas devenue professeur d'histoire, même si j'ai toujours un net penchant pour le domaine historique. J'enseigne le grec à la Faculté des Lettres de Metz. Que s'est-il passé? Je suis sans doute mal placée pour le dire. Assurément, le déclic s'est produit à la Faculté des Lettres de Nancy, où, sans enthousiasme, je m'étais inscrite comme étudiante de Lettres Classiques. Mais rien ne naît de rien. Paradoxalement, si le grec ne m'avait pas semblé d'abord un peu rébarbatif, je n'aurais pas décidé de continuer à l'étudier. J'aime la difficulté et il va sans dire que je ne regrette pas ma voie. Par un processus assez mystérieux, le grec s'est imposé à moi, pour ainsi dire malgré moi. Je ne sais toujours pas si je suis une "helléniste distinguée", mais à coup sûr je suis une helléniste, qui a longtemps enseigné le latin, et, tout cela, je le dois en grande partie à mes trois enseignantes de lettres classiques, Mesdames Magnien, Ponchet et Chevalier.



Témoignage de Marie-Claire PETIT (née LIGIER)

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1957 à 1964.

Que de bons souvenirs...

Je suis rentrée dans les "préfabriqués" à la rentrée 1957. Certaines allaient encore à Saint Léon, mais comme mes parents habitaient rue Pasteur, j'ai été de suite affectée à Chopin. Je dis de suite car celles de Saint Léon nous ont rejoint à Chopin plus tard. Dans le courant de l'année nous avons emménagé dans un des bâtiments en « dur » terminé.

J'ai peu de photos. Une seule (dédiée par les copines et des profs) en 1960-61, j'étais en 3^{ème}. Une photo prise à Sion en 1962.

Que de souvenirs en effet...

- les blouses en alternance
- les « bloomers » pour la gym (moi je n'en avais pas...et cela me complexait...mes parents n'en avaient pas les moyens)
- les séances à la piscine de Nancy Thermal
- les pions un peu partout, une surveillante générale par étage dans les bâtiments (Mme CAMO...)
- Plus tard... L'internat ouvert, j'ai été demi-pensionnaire en terminale. Je me suis fait convoquer chez Mme la Directrice parce que j'avais balancé une pomme de terre à la cantine (à celle qui est devenue ma belle sœur). Nous étions servies à table.
- Les aumôniers (Abbé SEITZ – Abbé ANDRÉ) qui venaient dans le lycée après les cours.
- Un prof qui a marqué ma vie : Melle MONNAIS. Comme elle, j'ai voulu devenir prof de français (et je le suis).
- En terminale, grâce à Melle HIRTZ (prof d'histoire) j'ai été désignée pour partir un an aux Etats-Unis à Charlotte (North Caroline) où Melle Hirtz avait un oncle enseignant. J'ai donc à cette époque "représenté" Chopin aux USA !
- J'ai fait au nom des élèves le discours d'adieu à Madame CHEVALLEY quand elle a quitté le lycée comme directrice.
- Les conseils de ce discipline trimestriels... la honte des « avertis », le bonheur des « félicités » et « encouragés ». Nous étions tous réunis sous le préau.

- Et... les distributions des prix (salle Poirel). Tous les profs étaient sur la scène. En 5^{ème}, j'étais si indisciplinée que le conseil de classe m'avait retiré le prix d'excellence. Je me suis rattrapée ensuite.

- En 1^{ère}... Melle MONNAIS nous ayant parlé de cahiers de doléances, nous en avons rédigé un et j'avais été chargée de le présenter en conseil de classe... ce type de « participation » était très novateur (nous étions en 1963...). Cette démarche très responsabilisante m'a marquée à vie.

... Et tant d'autres choses...

Je viens de prendre ma retraite. Je suis prof de français... (agrégée, docteur d'état spécialiste du 17^{ème} s), et tellement redevable de ces 7 années passées à Chopin (de la 6^{ème} et ses préfabriqués jusqu'en maths élem où les profs m'avaient inscrite alors que j'avais demandé sciences ex... les sections S avaient déjà leur réputation...).



Témoignage anonyme

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1958 à 1959.

Je garde un bien mauvais souvenir du lycée Chopin !

En sixième, j'étais au collège moderne de la rue St Léon, en attendant que la construction de Chopin se termine. Ma sœur, d'un an mon aînée, suivait ses cours dans les classes préfabriquées installées à côté du chantier, probablement là où se trouve la piscine découverte. Un jour une grue du chantier s'est écrasée sur sa classe, elle est rentrée terrorisée et en a parlé très souvent.

J'ai rejoint Chopin en classe de cinquième, c'est-à-dire pour l'année scolaire 1958/1959. Ma classe se trouvait à proximité de la statue qui se trouve au dessus de l'entrée de l'établissement. Cette statue a été réalisée pendant les cours à l'aide de graveuse électrique, c'était insupportable.

Heureusement (j'ose le dire), j'ai redoublé ma cinquième et mes parents ont voulu que je change d'établissement scolaire.



Témoignage de Nicole EMOND

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1958 à 1961.

Année scolaire 1958-1959.

Venant du collège de la Rue Saint-Léon, je fais la rentrée dans notre nouveau lycée tout neuf. « Ah ! Les belles toilettes ! Des salles de sciences physique-chimie, de sciences naturelles ! Des labos clairs, blancs, avec l'eau courante ... Par contre il y a des malfaçons. Le vent froid souffle sous les fenêtres et on se gèle !

Côté encadrement nous avons toujours la même directrice, Melle CHEVALLEY qui fait régner une discipline sévère et juste. J'ai pu apprécier Melle Chevalley comme prof de math en 4^{ème} au collège. J'en ai un très bon souvenir.

Le lycée n'était ouvert qu'aux filles. Le règlement est assez strict : Pas de maquillage. Pas de jupon gonflant. Le port d'un pantalon fuseau n'est autorisé que s'il fait très froid. Le port de blouse est obligatoire, avec alternance chaque semaine des blouses bleues et roses.

Pour veiller au bon respect du règlement, notre Directrice et notre Surveillante Générale (on l'appelle maintenant Conseillère d'Education Principale, je crois) sont à la porte d'entrée du lycée. Si la tenue n'est pas correcte, on est invité à passer aux lavabos la 1^{ère} fois. La seconde fois on est collée. Les garçons ne sont pas admis au lycée. Ils doivent stationner à quelques bons mètres de l'entrée.

Une nouveauté ! Selon les heures, les escaliers sont à sens unique :

8h $\frac{1}{4}$: on monte- 10h : on descend – 10h10 : on monte- midi $\frac{1}{4}$: on descend ; etc. Et pas question de se tromper ou d'aller chercher, pour le prof de géographie, une carte à l'étage inférieur alors qu'il est l'heure de monter : je récolte ainsi la seule heure de colle de toute ma vie scolaire. Melle Chevalley est là à veiller, en haut du palier et je me souviens de sa phrase : « Même vous, Melle Emond ». Il faut dire qu'elle connaît le nom de presque toutes les élèves, pour ne pas dire toutes.

De mes enseignantes, je n'ai que de bons souvenirs. En général, elles nous avaient suivies du collège au lycée.

En Français, Mme BLONDA-ETIENNE qui m'a fait découvrir tant d'auteurs modernes et étrangers, en plus de tous les classiques étudiés. Elle a su nous enseigner à rédiger le « commentaire de texte », ce que j'ai pu transmettre à mes enfants alors qu'on ne leur enseignait plus !

En Histoire-Géographie, Melle GATINOT nous permettait d'avoir le livre d'histoire ouvert lorsqu'elle nous donnait un devoir surveillé.

En Sciences Naturelles, le prof nous emmenait « herboriser » au plateau de Malzéville (quelle joie de prendre le tramway en groupe !).

En Physique-Chimie, la prof excellente pourtant, était désordonnée, cherchant ses affaires dans un sac débordant de tout côté ; sa robe était maculée de taches.


En Philo, la prof était si étourdie qu'elle avait -une fois- mis une chaussure différente à chaque pied ! Elle oubliait sans arrêt nos copies et allait les rechercher chez elle en laissant la classe seule. Quelques élèves en profitaient pour fumer au fond de la classe !



Terminale Philo, année scolaire 1960-61

Comme j'aimais toutes ces profs ! Je leur suis à toutes reconnaissante d'avoir contribué par leur savoir, leur dévouement à m'ouvrir de vastes horizons, à avoir su éveiller ma curiosité, mon envie de « connaître », et me donner le goût de la rigueur.

Et pourtant, nous ne chômons pas ! Nous avons cours tous les jours de la semaine. Joie : le samedi, nous sortions à 16h au lieu de 17h, après 2h d'éducation physique. Le jeudi après midi était libre...

 *Témoignage de Yvette MORO*

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1958 à 1961.

Nous avons intégré le Lycée Chopin en Septembre 1958, j'entrais en classe de lère. Ayant redoublé mon 2^{ème} bac (puisque'il y avait à l'époque Bac lère partie en lère et Bac 2^{ème} partie (Philo, S. Exp. et Math. Elémentaires) série Sciences Expérimentales, j'ai donc passé trois années à Chopin. J'en suis sortie en juin 1961.

Que de bons et de mauvais souvenirs sur cette époque. Tout n'était pas terminé lorsque nous avons emménagé. Tout autour du bâtiment, on avait coulé un "trottoir" en goudron d'une dizaine de mètres pour que les élèves aient les pieds au sec, le reste étant un vaste chantier d'agglos et de gravats (j'en ai un souvenir douloureux pour avoir chuté et m'être ouverte le genou). Cela a bien duré deux ans et c'est ce qui nous fait dire qu'il a été construit de 58 à 60. Il n'y avait pas de clôture sauf côté Sergent Blandan.

La Salle de sports n'était pas terminée et les cours étaient "épiques". Melle DUMOULIN, notre professeur bien emmitouflée (pas loin de la retraite) nous conduisait à la porte du Parc Sainte Marie et nous incitait à faire le tour du parc à petites foulées. Et elle attendait une demi-heure que toutes les élèves reviennent à elle. Comme il y avait la caserne de l'autre côté du parc, les soldats faisaient aussi leur sport, si bien que certains et certaines se donnaient rendez-vous dans les buissons, et nous les reprenions au retour, le professeur ne s'étant aperçu de rien : c'était ça, le sport collectif Lycée de jeunes filles et casernes ! Elle nous faisait d'autant plus confiance que nous avions sa nièce dans la classe. D'autres fois, on avait droit à un match de handball sur le terrain vague situé face au lycée (actuellement piscine en plein air).

A l'intérieur de l'établissement, le règlement était très sévère et la discipline était maintenue de main de maître par Mme Le Censeur et les surveillants. La Directrice s'appelait Mlle CHEVALLEY. Lors des déplacements dans les couloirs il y avait les escaliers pour monter et ceux pour descendre : si on était pris en sens interdit, c'était la convocation immédiate chez la surveillante générale. La note de conduite baissait et après plusieurs fautes c'était la colle.

J'étais demi-pensionnaire et à 12h10 nous traversions la rue Blandan, la surveillante faisant office de policier. Nous allions manger à l'internat un bien maigre repas. Quand je vois les enfants se plaindre à présent, j'en suis outrée. Pratiquement, tous les jours, la même chose : deux rondelles de tomate, jardinière de légumes dans de l'eau, tranche de boeuf (extra plate et dure), orange ou pomme. En hiver, soupe (eau chaude). Parfois une gaufrette au chocolat était un régal. Quand nous sortions de table nous avions faim. Ensuite nous repassions au lycée pour être entassées (une centaine) dans une immense salle de permanence où on entendait une mouche voler.

Nous avons obligatoirement une blouse, 15 jours bleue, 15 jours rose. « Colle » si 48 h après le changement on avait encore la couleur précédente et à manches longues (même en été).

Je dois vous dire que nous avons un grand respect pour nos professeurs qui ne ménageaient pas leur temps.

Lorsque j'ai redoublé ma Science Expérimentale, nous étions 51 dans la classe et la classe de Philo était à 50 et celle de Math Elem à 25. C'était le même professeur de philo pour les 3 classes : Melle PY (plus toute jeune, qui repartait à Aillevillers en Haute Saône

chaque week-end). Cette prof faisait notre admiration (je n'étais pas un as en Philo) ; elle lisait ses cours sans changer un mot, et appréciait que les redoublantes la remettent dans le droit chemin lorsqu'elle perdait le fil dans sa conversation. Elle nous donnait une dissertation tous les 15 jours et avait donc 126 devoirs à corriger. Ils étaient toujours rendus 10 jours après.

Nous avons en Physique Melle LAMBERT, la terreur du lycée. Tous les élèves ont un jour ou l'autre copié 100 fois le principe d'Archimède, la loi de Newton ou autre théorie de chimie ou de physique. Lorsque je retrouve des amies nous nous en souvenant en riant. Malgré sa force de caractère, elle savait être charmante et chaque année elle organisait une excursion en Allemagne (pourquoi ?). Nous avons ainsi visité Beinhastel, Trèves et alors ce n'était plus un prof mais une amie : ces jours-là, elle était adorable, drôle et toute gaie.

Mme HINZELIN était professeur de géographie (sa fille était en classe avec nous), Melle MANJEREN professeur d'histoire (elle habitait Fléville).
Mme BERNANOSE professeur de sciences naturelles.

Les cours d'instruction religieuse avaient lieu dans le lycée et les aumôniers étaient l'Abbé SEITZ, Abbé MEY et Abbé ANDRÉ. Ils avaient une salle réservée. Les jeunes de 5^e faisaient leur profession de foi ensemble à l'église Saint Epvre.

Le nom de Chopin a été suggéré par Melle JEANPIERRE et Melle WARNET professeurs de français parce que la famille de Chopin est originaire de Diaville près de Sion. Il était en concurrence avec Callot et au vote Chopin l'a emporté. Je n'ai pas de souvenance qu'il y ait eu inauguration.

Les photos de classe il y en a eu mais très peu d'élèves les achetaient (les parents n'avaient pas les moyens). Les remises de prix ? Je n'en ai pas de souvenance. Par contre au collège moderne la remise des prix avaient lieu au cinéma Pathé.

C'était une période d'amitié que l'on ne retrouve pas chez les enfants et petits enfants. J'ai été institutrice et je n'ai pas retrouvé cette ambiance parmi les jeunes.



Témoignage de Christine PROT (née BALIN)

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1958 à 1961.

Les promenades surveillées du Jeudi après-midi

Je me souviens des jeudis. Jeune interne originaire des Vosges, j'avais découvert avec consternation l'activité obligatoire qui occupait le temps libre jeu jeudi après-midi : promenade en rangs par deux dans les rues de Nancy, accompagnées de surveillantes. « Serrez les rangs s'il vous plaît ! ».

C'était fini, les balades à bicyclette avec les copines où on musardait en toute liberté sur les petites routes de campagne.

Alors, quand notre professeur de sport nous a parlé de l'ASSU et du basket le jeudi après-midi, j'ai tout de suite accepté.. la découverte d'un sport collectif, les entraînements, les déplacements (en train) pour jouer les matchs à l'extérieur ; la camaraderie qui se crée quand on joue en équipe, c'était autre chose ! Quels souvenirs ! Et on a même gagné le championnat Minimes de notre poule (en 1960 ou en 1961 ?)

Le retour des internes le dimanche soir

Je me souviens des dimanches quand il fallait revenir le soir à l'internat pour une semaine. Pas drôle de quitter déjà sa famille !

Particulièrement l'hiver, quand on partait des Vosges alors qu'il faisait déjà nuit, il y avait toujours une incertitude sur l'état des routes et le temps que cela prendrait (il n'y avait pas encore de voie express en 1959). Allait-on arriver à l'heure ? A chaque fois, dès le départ, la même sensation de ventre serré. La grand-mère qui comprenait bien, avait glissé comme à l'habitude à chaque « collégien » un petit sac de friandises pour adoucir le voyage.

Arrivés à Nancy, mes parents déposaient en premier les garçons à l'ENP (appelée maintenant Loritz) car là, sévissait un surveillant général intraitable. Dès la première minute de retard, la sanction tombait : privation de sortie le dimanche suivant. Le ventre toujours serré, j'étais déposée à mon tour au lycée Chopin. Je remontais l'allée obscure qui menait à l'internat et surtout au guichet où on devait monter patte blanche à une surveillante (plus tolérante). Dès que je passais la porte de ma salle d'études, je retrouvais les camarades de mon dortoir qui venaient d'arriver. Il régnait une animation plutôt joyeuse : on s'affairait devant son casier, à son bureau. On bavardait par petits groupes, on avait beaucoup de choses à se raconter. On avait retrouvé ses habitudes et ses camarades. L'appréhension du retour et de la nouvelle semaine à venir avait complètement disparu.

La chorale du lycée en concert

Je me souviens des chœurs de la 9^{ème} symphonie de Beethoven en 1960 – ou 1961 ? - . Mme DAUTREMER, professeur de musique, qui s'occupait également de la chorale du lycée Chopin, nous avait fait travailler les chœurs de la 9^{ème} symphonie et répéter avec plusieurs autres chorales lycéennes.

Le soir du concert, nous avons réussi à grand peine à trouver place sur scène car les nombreux choristes que nous étions venaient s'ajouter aux musiciens de l'orchestre. Je me souviens très bien des émotions ressenties ce soir là.

Chanter en harmonie avec quelques centaines d'autres élèves, voir et entendre les musiciens juste à côté de nous jouer leur partie, musiciens beaucoup plus âgés, mais aussi attentifs que nous aux gestes du chef d'orchestre. Avoir le sentiment que l'on participait, à notre modeste échelle, à cette œuvre belle et puissante, cela ne s'oublie pas. On découvrait la ferveur et la fierté que l'on peut éprouver à participer à quelque chose de grand et de beau. On vibrait avec les paroles universelles de « l'Hymne à la joie » et son idéal de fraternité.

J'avais 14 ou 15 ans et n'était allée qu'une seule fois auparavant assister à un concert. 48 ans plus tard, je remercie encore Mme Dautremer de nous avoir fait découvrir le bonheur partagé de la musique.

26 ans plus tard

Ayant quitté le lycée Chopin à 15 ans comme élève de troisième logée à l'internat, je l'ai retrouvé 26 ans plus tard, comme professeur domiciliée à l'externat. En effet, le hasard a voulu que mon mari obtienne le poste d'intendant au lycée et donc réside dans un logement de fonction, côté externat, rue Hippolyte Maringer.

Sentiment étrange que celui de se trouver concrètement « de l'autre côté de la barrière », d'enseigner là où on a été soi-même élève, d'habiter dans le lycée même où on a été interne, de voir ses propres enfants fréquenter les mêmes salles de classe que soi. Autre temps, autres rôles.

J'ai retrouvé avec grand plaisir deux de mes anciens professeurs, Madame MATHIS, professeur de dessin et Mme GUERVIN, professeur de sport. Elles étaient encore en activité en 1987 et, au début, cela me semblait étrange de les côtoyer en tant que collègue alors que j'avais été leur élève. Quel a été leur sentiment lorsque je leur ait rappelé que j'avais été leur élève 26 ans plus tôt ?



Témoignage de Évelyne HERBEUVAL (née LAVIGNE)

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1958 à 1965.

Née en décembre 1947 au 75 de la rue du sergent Blandan, j'ai pu, lors de mes promenades d'enfant au parc Sainte-Marie, assister à la naissance de cet édifice innovateur, pour l'époque, qui allait marquer sept années de ma vie.

1. Historique

Le lycée Chopin est issu du collège Saint-Léon, situé dans la rue du même nom ; devenu trop petit dans les années 50, et les élèves (en nombre fortement croissant) ne pouvant toutes fréquenter le lycée Jeanne d'Arc déjà fort démultiplié, la construction d'un nouveau lycée excentré s'est imposée.

Qu'y avait-il à cet emplacement ? Un terrain vague sur lequel prenaient place les manèges de la foire d'automne tous les ans au mois d'octobre. A l'emplacement de l'actuelle résidence de fonction, se trouvait un manège de poneys. A l'autre bout, côté parc, c'était les petites chaises volantes. Entre les deux un stand de tir, des confiseries.

Vers le milieu des années 50, le collège Saint-Léon a fait installer sur cette surface une annexe, composée de quelques bâtiments préfabriqués. Je n'ai pas souvenir du nombre exact d'années de présence de ces préfabriqués, mais cela me sembla très long, car à l'époque je ne me sentais pas du tout concernée par cet établissement il faut dire que les techniques de constructions étaient moins rapides à l'époque et ces gros chantiers pouvaient durer plusieurs années. Dans tous les cas toutes les élèves nées jusqu'en 1946 ont commencé leur scolarité dans ces préfabriqués.

2. L'ouverture du lycée au printemps 1958

En avril 1958, pour la rentrée du 3^{ème} trimestre, le premier bâtiment est ouvert aux élèves. C'est le bâtiment D, le plus proche du parc. Je commence à envier les copines et à me réjouir de quitter l'école Gebhart pour ce bel établissement (d'autant plus que je vais diviser par deux mon temps de trajet !).

Octobre 1958: Vêtue de ma blouse rose (que je trouve affreuse), je me noie dans la foule des petites nouvelles. Nous sommes 12 classes de 6^{ème} pour notre promo. 47. L'année suivante il y en aura 14, puis 15 ! Notre salle de classe (6^{ème} 7) est en D01, car nous ne sommes pas classe volante. Trois bâtiments seulement sont ouverts (B, C, D) et B est encore brut de coffrage. (Le bâtiment A sera ouvert à la rentrée de 1959). Les peintures, cela sera pour l'année prochaine. La cour est un immense terrain vague, bourbier les jours de pluie. Nous ne disposons aux récréations que d'un mince trottoir qui longe les bâtiments, de l'entrée jusqu'au préau. A ces heures de récréation, la vue de cette foule alternativement rose ou bleue (par quinzaine, imaginez la couleur des blouses au bout de 15 jours !) est assez saisissante. La cour sera terminée, selon mes souvenirs, pendant les vacances de Noël 58.

On s'installe dans la vie de lycéenne, et finalement on s'y adapte bien. Les classes ne sont pas trop surchargées (30 à 35 élèves). On nous range par ordre alphabétique, et il ne sera jamais question de changer l'ordre pendant toute l'année scolaire. Mais comme mai 68 n'est pas encore passé (on se rattrapera en fac ;) nous sommes très disciplinées. Il faut dire que la surgé (Mme Caron) et quelques pionnes nous impressionnent fort.

Pas un homme dans le lycée, même pas de prof. Incroyable aujourd'hui.

Les années suivantes nous verrons quand même deux ou trois hommes exceptionnels : l'abbé SEITZ aumônier du lycée et ses deux aumôniers adjoints. Le catéchisme sera alors enseigné facultativement le soir après les cours, pour toutes les classes.

3. Les premières années : les promotions du baby-boom

Nous sommes donc 12 classes de 6^{èl}, 4 classiques, 8 modernes dont une dite 'pilote'. Nous alternons entre allemand et anglais 1^{ère} langue, cette dernière étant minoritaire. Nous sommes soumises au régime du carnet de note mensuel et de l'inscription au tableau d'honneur (mensuelle en 6^{ème}, trimestrielle ensuite). C'est le censeur, Madame LAFON-SOULLAC qui passe dans chaque classe pour lire les récompenses. Et c'est très impressionnant.

A la fin de chaque trimestre siège le conseil de discipline. On y appelle les élèves félicitées (les super-bonnes, genre très douées ou petites polardes), puis les encouragées (je n'ai jamais dépassé ce cap, mais c'était déjà bien et j'en étais fière). Et puis la directrice M^{elle} Chevalley, ou le censeur faisaient les gros yeux pour les blâmes et avertissements de blâme. C'était vraiment une cérémonie.

En juin 1958, ce fut la remise du palmarès au grand théâtre. Je m'y revois encore. Ce fut superbe, cela dura toute une matinée ; Les professeurs se relayent pour lire les récompenses qui commençaient par les classes terminales.

On y lisait tout, les prix d'excellence, d'honneur et prix spéciaux, les encouragements, félicitations (par nombre de trimestre), les tableaux d'honneur, puis les prix et accessits par matière. Il y avait deux prix et je crois 5 ou 6 accessits par matière. Les 'nominées' étaient très fières, même si les livres étaient très médiocres ; cette petite cérémonie se reproduisit tous les ans, mais dans la salle de sport les années suivantes.

C'est seulement en 1964 que nous avons eu l'opportunité de faire le palmarès à la salle Poirel.

La communion solennelle

Le 7 mai 1959, jour de l'Ascension, 200 communiantes toutes élèves du lycée, rangées par taille croissante, partaient en procession de l'école St Jean-Baptiste de la Salle, au coeur de la vieille ville, vers l'église Saint-Epvre.

Après trois journées pleines de retraite, passées en préparations diverses et répétitions dans l'église, nous étions fort émues ; Ce fut une superbe cérémonie qui dura deux heures, et suivie d'une messe de lendemain à Notre-Dame de Lourdes, paroisse de l'abbé Seitz. Nos aumôniers étaient excellents. Ils avaient su éveiller ou exalter en nous une foi peut-être un peu primaire, mais nous nous investissions à part entière. Je ne peux passer aujourd'hui devant Saint-Epvre sans évoquer ce superbe souvenir.

Les années suivantes je suivis la suite du cursus, avec renouvellement à Saint-Léon, précède de trois jours de retraite à Sion ; En 1^{ère}, l'enseignement religieux, toujours pratiqué par l'abbé Seitz avait atteint un haut niveau qui motivait encore largement les élèves.

L'internat

Il n'ouvrit qu'en 1960, et il était temps, car la demande était forte. Beaucoup d'élèves venaient du nord du département et passaient la semaine complète voir deux semaines successives au lycée.

Le nombre d'élève très élevé obligeait à utiliser les classes de permanence de l'internat comme salles de cours. Je me souviens notamment des deux heures de cours de maths du vendredi, en seconde, avec Madame ANTOINE. J'aimais bien longer ce joli jardin plein de charme qui n'était pas encore le musée de l'école de Nancy, loin de me douter de l'intérêt artistique que ces lieux soulèveraient bien plus tard pour moi. Les actuels élèves n'apprécient peut-être pas la chance d'être si près de cette superbe et si célèbre maison. J'espère qu'une bonne visite commentée du musée a été prévue dans leur scolarité.

4. Quelques anecdotes

Le règlement intérieur du lycée était imprimé en tête du carnet de notes. Les parents devaient le lire et le signer. Ce fut le même pendant 7 ans. Je n'en ai retenu qu'une phrase qui figurait à la fin et que je sais toujours par coeur : *'étant donné l'âge des jeunes filles et leur condition d'élève, tout maquillage est jugé inutile donc strictement interdit'*. Qu'est-ce devenu trois ans plus tard en 68 ?

Les séances de 'décrêpage' de Mme CAMO

C'était la surveillante générale du lycée et épouse d'un inspecteur d'académie. Dans les années 60 la mode était au crêpage des cheveux qui donnait un volume énorme avec une coiffure en boule. Voyez les coiffures de Sheila ou Sylvie Vartan vers cette époque. C'était très apprêté mais c'était la mode. Madame Caron haïssait ces coiffures. Elle avait une grosse brosse démêlante dans son bureau et de temps à autre elle se prenait une victime parmi les élèves, l'emmenait dans son bureau et l'obligeait à se démêler totalement jusqu'à obtention d'une coiffure plate. L'humiliation totale ! Quelquefois elle allait jusqu'à obliger les élèves à se démaquiller (cf règlement ci-dessus). Une discipline à la limite du sadisme...

L'ouverture de la classe de propédeutique musicale en 1960

Cette création universitaire nouvelle destinée aux futurs professeurs de musique fut une innovation. Mais c'était une classe mixte. Avec, en plus, des jeunes hommes de 18-20 ans ! Pas question d'avoir la moindre osmose avec les jeunes filles du lycée. La direction leur affecta donc comme unique salle de cours une salle du bâtiment B, au 4^{ème} étage, et située contre l'escalier réservé aux professeurs (celui qui est au fond à gauche quand on rentre dans le hall). Ces élèves ne passaient que par cet escalier afin de croiser le minimum de jeunes filles. Aux récréations on ne les voyait pas plus. Cette classe donnait le sentiment d'être en perpétuelle quarantaine. Le scandale c'est que malgré tout on pouvait se croiser à l'entrée ou à l'extérieur. En 1964, alors que nous étions en première, l'une de mes camarades de classe (très jolie rousse par ailleurs) se fit appeler et sermonner par le censeur (toujours LAFON-SOUILLAC) pour avoir discuté à plusieurs reprises avec un élève de propédeutique à la sortie du lycée !

De même celles, que leurs petits copains attendaient le soir à la grille, subissaient les mêmes réprimandes. Je n'ai jamais compris quelle position pouvait prendre la direction lorsque par hasard une élève se mariait pendant la terminale. Le mari avait-il le droit de l'attendre à la sortie ?

5. Les figures qui ont marqué

En premier lieu les professeurs de français, en hommage à leur pédagogie et leur art pour éveiller les jeunes filles à la littérature :

- Madame BIONDA (jolie jeune femme blonde qui obtint l'agrégation) et nous fit découvrir les souvenirs d'enfance de Marcel Pagnol, fraîchement édités.
- M^{lle} Sylvette MONNAIS qui fut notre excellent professeur de 1^{ère} et grâce à qui j'obtins une très bonne note de dissertation au l' bac (ou examen probatoire).

Les scientifiques :

Parallèlement à l'occupation de postes de profs de maths par des incompetents notoires (militaires en retraites ou professeurs franchement fumistes), nous avons la chance d'avoir une agrégée, titulaire de la chaire de maths.-élem., et dont le mari était lui-même agrégé à Poincaré : Mme ANTOINE. Extrêmement sévère, mais très bon enseignant, elle nous passait des savons terribles. Les notes volaient bas, mais après avoir eu la chance de vivre et souffrir mon année de seconde avec elle, je lui dois ma réussite ultérieure. Sans son conseil je n'aurais jamais osé tenter une math.-élem. Après ma première année réussie en propédeutique sciences, en 1966, je lui ai rendu

visite à son domicile, et sortie du contexte scolaire ce fut un plaisir de partager mon succès avec elle. Elle habitait vers le 'Bon Coin' pas très loin du lycée. Si elle est toujours à Nancy, j'aurais un immense plaisir à la retrouver à l'occasion de ces festivités d'anniversaire.

La terrible M^{elle} LAMBERT, professeur de physique-chimie, vieille fille ayant fait une bonne partie de sa carrière à Madagascar et sujette aux crises de paludisme. Elle transformait les séances de TP en demi groupe en trois heures de cours consécutives. Dure, maniaque, intransigeante, elle n'a eu que le seul mérite de bien nous préparer au bac et aux études de sciences ; ma réussite directe en MPC a semblé plutôt la contrarier. Elle promettait le redoublement à toutes celles qui partaient en fac. de sciences.

Une élève : Éliane Poirot. Tête de classe en maths élem. , major au bac avec mention bien, les professeurs de taupe s'étonnèrent de ne pas la voir entrer à Poincaré en maths sup. Cette grande fille rêveuse était devenue soeur Eliane, novice au carmel. Deux ans plus tard je lui ai rendu visite avec une autre camarade de terminale. Elle était épanouie.

Je me souviens encore de bien d'autres professeurs, dont certains de très bon niveau, mais malheureusement de quelques médiocres que la pénurie de l'époque nous imposa.

Cependant le bilan n'est pas si mauvais. Les sept années ont passé très vite, et j'en garde un bon souvenir. Les 7, 8 et 9 juin 1965, se déroulaient les épreuves de math. élem. au lycée. Cela y fut mon dernier passage sérieux. Je n'y suis revenue depuis qu'en touriste et ayant quitté Nancy en 1975, je n'ai pas eu le plaisir d'y envoyer mes enfants. Mais elles aussi ont connu l'ouverture d'un nouveau lycée et la période bien sympathique d'essuyage de plâtre des premières promotions.



Témoignage de Marie-Josée GUILLAUME (née BONIN)

Elève au lycée Frédéric Chopin de septembre 1959 à juin 1964.

Lors de ma première rentrée au lycée Frédéric Chopin en 1959, j'arrivais donc en 6ème et j'étais très impressionnée par le nombre d'élèves qui entraient par la porte de la rue du Sergent Blandan.

On nous a séparé par année scolaire puis une surveillante, il me semble, surveillante générale Madame COLLART commença l'appel :

Anselme, Barbier, Bardin, Barthou, Bastien, Bastien, Bastien (oui il y avait 3 Bastien dans cette classe et pas parentes entre-elles) et cela continue jusque Bonin qui était mon nom de jeune fille. Je me suis donc retrouvée cette année là en 6ème I car les classes étaient faites par ordre alphabétique. Il y avait juste une Perret qui était redoublante et qui faisait bien plus grande et dégourdie que nous !!

Puis, on nous expliqua les utilités des différents bâtiments :

- Bâtiment A réservé aux arts plastiques, à la musique,
- Bâtiments B et C réservés aux matières générales,
- Bâtiment D réservé aux sciences.

Ensuite on nous expliqua également comment nous repérer avec les différentes salles inscrites sur notre emploi du temps.

B13, signifiait bâtiment B, premier étage, troisième porte etc...

Pendant toute ma scolarité jusqu'en troisième nous mettions des blouses mais pour la couleur c'était à notre choix.

De ma sixième je garde surtout un souvenir formidable de mon professeur de sciences naturelles, Madame LOGEROT qui m'a fait découvrir plein de fleurs différentes et surtout à

les reconnaître grâce à un livre que je garde précieusement. Elle faisait aussi des tas d'expériences par toujours avec succès, mais cela nous plaisait beaucoup.

Il y avait aussi un professeur de français, elle n'était pas toute jeune, tout au moins pour nous, elle venait travailler à bicyclette et lorsqu'on avait 2 heures de français de suite, à l'inter classe elle nous faisait faire quelques exercices de gymnastique pour nous délier les bras et les jambes. Ce professeur a eu aussi la gentillesse d'organiser un roulement pour que je reçoive la visite de certaines de mes camarades chaque jour lors de mon hospitalisation pour une ablation de l'appendicite, et m'apporter les devoirs.

C'est également l'année (1960) de ma communion solennelle, profession de foi comme on dit maintenant. Presque toutes les filles la faisaient et nous allions le jeudi matin, jour de congés, à l'église Saint Joseph au catéchisme et une semaine d'école nous sommes allées à Notre Dame de Sion en retraite pour bien tout préparer. Cette semaine là, les classes des futures communiantes étaient vides. Enfin, tout était prêt pour le grand jour à l'église Saint Epvre le 15 mai 1960. C'est cette église dont dépendait le lycée. On ne faisait pas sa communion à sa paroisse de quartier.

En cinquième les filles se crépaient les cheveux pour obtenir du volume et se les laquaient, même parfois avec de la laque fabriquée maison (sucre plus eau) et le derrière de ces coiffures n'étaient pas très beau. Notre surveillante générale, Madame CAMO, emmenait les jeunes filles aux toilettes et les décrêpait, cela faisait mal sans doute.

C'était les années 60 et les chanteurs Yé Yé fleurissaient. Si on était plutôt rock et qu'on aimait Johnny on achetait 20cm de tissu bleu marine à pois blancs chez Bouchara et ça nous servait de mode de reconnaissance et de ralliement. Si on était contre, la couleur du fond du tissu était rouge. Donc, sur certaines photos de classe de cette époque vous verrez des filles avec ces jolis foulards !!!

1960/61 – élèves de 5^{ème}7 ➤



J'ai redoublé ma cinquième et cette année a été plus facile pour moi. En quatrième (qui est dans mes souvenirs la meilleure année de ma scolarité à Chopin), nous avons eu un professeur de maths qui était un «homme», chose étrange et rare au lycée, qui était un monde féminin, je pense qu'il était même le gendre de Madame la directrice, ou de Madame le censeur. Tout s'est bien passé, tout au moins pour moi qui aimais les maths.

Ma troisième a été aussi assez bonne avec le brevet à la fin que nous allions passer dans un autre collège.

Chaque fin d'année, il y avait la distribution des prix, c'était un moment sympathique où tout le monde se retrouvait.

Pour vous expliquer un peu la différence entre cette période et maintenant, nous n'avions pas le droit de mettre des pantalons, c'était seulement lorsqu'il faisait très froid, et, l'autorisation était affichée dans l'entrée du lycée sur un panneau.

Nous pratiquions le sport toujours en short, été comme hiver.

J'ai souvent été élue chef de classe et chaque année j'organisais un voyage scolaire, une fois à Paris avec visite de l'aéroport d'Orly, et de la maison de l'ORTF, d'autres années en Allemagne puisque l'allemand était notre première langue étrangère.

Comme j'habitais rue Notre Dame des Anges, j'ai toujours été externe, mais j'avais en particulier une amie qui était interne, pour les sorties de fin de semaine un week-end c'était grande sortie, du samedi midi au lundi matin, et, le week-end après c'était petite sortie de 17h ou 18h le samedi jusqu'au lundi matin, aussi comme elle habitait Piennes, elle ne rentrait chez elle qu'aux grandes sorties et souvent elle venait à la maison aux petites sorties.



Témoignage de Bernadette HUART

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1959 à 1966.

Je me souviens...

Je me souviens d'un certain jour de rentrée en septembre 1959
Je me souviens du temps gris comme la gabardine de mon père
Je me souviens de la cour, sans fin
Je me souviens des bâtiments, immenses et blancs
Je me souviens que j'entrais en 6ème8 - anglais
Je me souviens de l'escalier interdit : réservé aux professeurs
Je me souviens de l'alternance : bleu/rose

Je me souviens de l'éternel survêtement noir de Mme M.
Je me souviens du pantalon interdit : sauf à le porter sous une jupe !
Je me souviens des mathématiques à la manière militaire
Je me souviens avoir bifurqué vers la philo
Je me souviens des activités de l'aumônerie : amitiés, partages, rencontres, camps au coeur des Alpes
Je souviens de la joie le jour des résultats du bac
Je me souviens de toutes ces années, plutôt insouciantes.

En gymnastique - classe de 3^{ème} :

Il fallait cette année-là apprendre un enchaînement, épreuve obligatoire au brevet. Un jour, alors que nous étions plutôt indisciplinées, le professeur Mme MARCHAL décida de nous interroger de façon à vérifier notre capacité à présenter cet enchaînement. Le sort me désigna...

Ma prestation fut sans doute des plus lamentables, puisque Mme Marchal mit fin à mon supplice avec un péremptoire « Cessez le massacre ! » (la formule est exactement celle-ci, je l'entends encore !).

Cependant, je dois à Mme Marchal de m'avoir non seulement appris à nager à la piscine toute proche, mais aussi de m'avoir fait découvrir le plaisir que procure la natation, sport que je pratique encore régulièrement aujourd'hui. Et je me souviens que je n'étais pas peu fière après avoir réussi l'épreuve des 50 mètres à la brasse, qui couronnait le cycle d'apprentissage. Médaille, remise de diplôme. Mme Marchal, comme à chaque leçon, suivait son élève, au bord de la piscine, au cas où..

Cours de couture :

Faut-il parler des cours de couture ? Comme je détestais cela !

Apprendre le point de tige, les jours Venise, le point de chausson... Tout cela était consciencieusement effectué sur de petits morceaux de tissu qu'il fallait ensuite amidonner et coller soigneusement dans un cahier réservé à cet usage.

La même chose se produisait avec le tricot.

En ai-je confectionné des échantillons de « point mousse, jersey, côtes... » qui finissaient eux aussi dans ce cahier.

Aujourd'hui, si je suis toujours « allergique » à la couture, je suis une fervente du tricot, mais ma passion ne vient pas de l'apprentissage scolaire !

Autre petite anecdote :

Était-ce en première ? en terminale ? Je ne sais plus. Toujours est-il qu'un jour, quelques élèves de la classe décidèrent d'organiser, à chaque récréation, la vente de friandises variées et de choco BN ; ceci sans réaliser de bénéfices, bien sûr. Notre petit commerce était plutôt florissant jusqu'au jour où il fut découvert... car il s'était fait « au nez et à la barbe » de l'Administration !

Curieusement, je ne me souviens pas des sanctions qui furent prises. Il y en eut certainement car à l'époque, on ne badinait pas avec la discipline.

Je pourrais encore ajouter, parmi mes souvenirs, le maquillage un peu voyant mais toujours soigné de la même Mlle ?, professeur de musique avec qui, chaque semaine, nous devions faire des vocalises, debout, mains derrière le dos, et ceci après avoir fait deux heures de sport et monté 4 étages...



Témoignage de Élisabeth GRISVARD (née KELLNER)

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1959 à 1966.

Année scolaire 1959 – 1960

Je me souviens de la perplexité de mes parents, conviés à une réunion d'information concernant tous les parents d'élèves de 6ème. Sur l'estrade parut un professeur de lettres (peut-être Melle HENNEQUIN). Sans formule d'accueil ou introduction, ses premiers mots furent : « Vos enfants n'arriveront jamais jusqu'au bac si... »

Années 60...

Je me souviens de Madame CAMO, surveillante générale, qui attendait les élèves au pied de l'escalier, à 8 heures, un peigne à la main pour leur « décrêper » les cheveux ; il est vrai qu'à l'époque le pantalon était à peine toléré, et le maquillage interdit. Je me souviens aussi des escaliers à sens unique, réservés soit à la montée, soit à la descente... et de l'immense salle d'étude (D 16 ?) où régnaient des surveillantes impitoyables, qui distribuaient des punitions avec une remarquable générosité.

Année scolaire 1961 – 1962 ; classe de 4^{ème} 3

Je me souviens de Mademoiselle PAULUS, professeur d'histoire, toujours impeccablement coiffée et habillée, juchée sur des talons aiguilles dont elle maîtrisait parfaitement le maniement ; c'était l'exemple même du professeur sévère, mais juste ; dans ses cours, on entendait les mouches voler, et elle terminait toujours le programme. J'en avais un peu peur. Son seul défaut était de dire « n'e-est ce pas » à peu près une fois par minute. Le plus discrètement possible, nous dessinions des barres dans la marge de nos cahiers pour pouvoir plus tard comparer nos scores.

Année scolaire 1961 – 1962 ou la suivante ; classe de 4^{ème} 3 ou 3^{ème} 3B

Je me souviens de la dernière heure de cours de mathématiques avant les vacances de Pâques, où nous avons pastiché le journal télévisé de l'époque : une speakerine, deux présentateurs se renvoyant la balle, une quantité impressionnante de

dépêches absurdes, une panne de son, et l'exposition des tableaux abstraits d'un nouveau génie méconnu... réalisés par nos soins longtemps à l'avance. Madame NOIREL nous avait laissé faire avec sa gentillesse habituelle.

Année scolaire 1963 – 1964 ; classe de 2^{nde} A'C

Je me souviens des cours de français de Madame CHEVALIER, notamment d'un concours de poésie, où après avoir étudié « Les chats » de Baudelaire, il nous fallut composer un sonnet sur un animal. La palme fut remportée par Annie Rouquié, dont le sonnet commençait par : « Je suis la douce vache aux grands yeux langoureux » et toute la classe attendait avec impatience le moment où Madame Chevalier lirait ces mots à haute voix...

Je me souviens de Madame ANTOINE, nous donnant les résultats du conseil de classe (à l'époque n'y assistaient ni délégués des parents ni les « chefs de classe ») :

« Jenthès » - encouragements ; ce n'est pas grâce aux mathématiques !

« Kelner » - encouragements ; ce n'est pas grâce aux mathématiques !

« Rouquié » - encouragements ; ce n'est pas grâce à votre bon caractère !

Année scolaire 1964 – 1965 ; classe de 1^{ère} A'C

Je me souviens... Je me souviens de l'angoisse qui m'étreignait avant les cours de Monsieur DUPIN. Ses exigences dépassaient très largement mes compétences. Avec lui, il n'était pas question de mathématiques (d'ailleurs il n'expliquait jamais rien), mais de vitesse.

« N'allez pas si vite pour votre force, ou plutôt pour votre manque de force ! Hâtez-vous lentement, mademoiselle, festina lente ! ».

Quand on piétinait lamentablement, le discours changeait : « Multipliez votre vitesse par dix et nous serons d'accord ! ».

Pour préparer un exposé en français (« Victor Hugo, poète de l'enfance »), j'avais parcouru toute l'oeuvre poétique de Hugo, et j'avais trouvé un extrait où le poète réglait ses comptes avec un critique de l'époque :

« Dieu, qui permet tout, [...] Et permet à Dupin de ressembler aux chiens, Pauvres chiens ! ».

Cet extrait a été épinglé, ainsi qu'une caricature de Monsieur Dupin, réalisée par une autre élève de la classe, sur un panneau vierge de tout autre document. Monsieur Dupin s'approcha du panneau, contempla notre oeuvre en silence, et reprit sa promenade dans l'allée.

Année scolaire 1965 - 1966 ; classe de Philo 1.

Je me souviens que nous avons assez vite découvert le talon d'Achille de Mademoiselle PY : quelle que soit la question traitée, nous lui demandions quelle était l'opinion sur la question de Gaston Bachelard. Elle enlevait alors ses lunettes en pinçant la partie centrale entre le pouce et le médius, et soupirait : « Ah ! Bachelard... » Nous savions que nous pouvions continuer tranquillement notre partie de petits carrés, lire, bayer aux corneilles....

Je me souviens de ma dernière année au lycée... On creusait alors la piscine de Nancy - Thermal, et le chantier était devenu particulièrement gênant au printemps. Fenêtres ouvertes, nous n'arrivions pas à entendre les professeurs ; fenêtres fermées, la chaleur devenait insupportable.

Je me souviens de l'antipathie (réciproque) cette année-là à l'égard de notre professeur d'histoire, Mademoiselle GATINOT. Jamais je n'avais encore entendu un enseignant déclarer dès le premier cours : « Vous trois, en bleu marine, vous serez mes têtes de Turc » et tenir parole. Jamais jusqu'alors je n'avais été fustigée par un professeur pour avoir eu raison...

Je me souviens des vacances passées en Corse au camp des éclaireurs de France à Calvi ; deux semaines en juillet 1961, nous étions accompagnées par Madame GUERVIN, professeur d'Education physique, puis de nouveau en 1962, avec Madame Guervin et Mademoiselle BEISSER. Ces séjours m'ont laissé d'excellents souvenirs, ainsi, bien sûr, que le fabuleux voyage à Moscou en septembre 1964, organisé par Madame PAVAGEAU (et accompagné également par Mme SCHWARTZ et Mlle HIRTZ, professeur d'histoire).

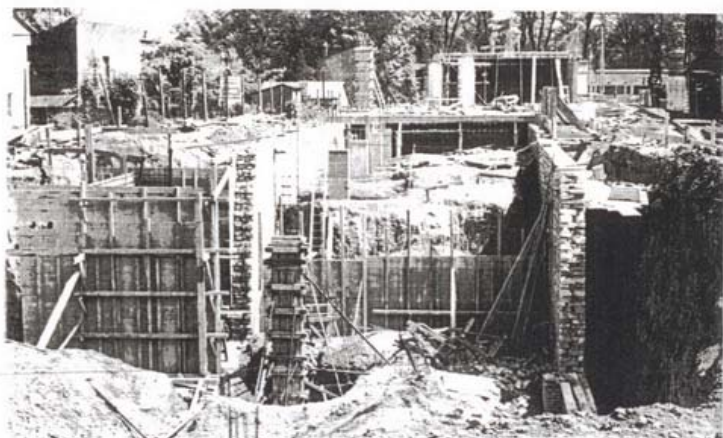
Je crois que je ne saurai pas trouver les mots exacts pour décrire ce que mes sept années au Lycée Chopin représentent pour moi. Mon année de 6^{ème} (1959 - 1960) était en fait ma troisième année de scolarisation en France. (J'étais arrivée de Pologne sans connaître le français en 1957). Je n'ai jamais eu l'occasion de remercier mes professeurs, grâce à qui la culture française - la leur - est aussi devenue la mienne.



Témoignage de Marie-Claire DUBINGER

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1959 à 1969.

Souvenirs du lycée F. Chopin : Une ancienne élève qui a mal tourné... elle est devenue professeur



Le chantier, vers 1957

Une palissade inquiétante

Un jour mon père m'a emmenée au-delà du parc Sainte-Marie, en direction de l'hôpital militaire Sédillot. Je devais avoir environ 9 ou 10 ans. Il y avait beaucoup de bruit et une très longue palissade. Tout près, - c'était bien avant la construction de la piscine découverte - il y avait les restes d'un ancien vélodrome, juste devant les galeries de Nancy Thermal.

Attirés par le bruit qui venait

de la palissade, nous nous sommes approchés. A travers une fente, j'ai vu un trou gigantesque, béant, un vrai cratère creusé dans la glaise brune.

Mon père m'a dit : « C'est là que tu iras à l'école ».

« Quoi, dans le trou ? ».

« Il y aura bientôt un lycée tout neuf, très grand, avec un internat ».

« Je préfère rester à l'école Jean Jaurès. Je ne veux pas changer d'école » ;

« Ma fille, plus tard tu étudieras le Droit, et avant tu iras au lycée ».

« C'est quoi un lycée et c'est quoi le Droit ? »

L'admission au lycée

J'ai changé d'école, mais je n'ai pas étudié le Droit. Je sais un peu mieux ce qu'est le Droit qu'à l'époque, mais pas tant que ça, en fait.

On ne rentrait pas au lycée comme ça. Il fallait montrer *patte blanche*, c'est-à-dire qu'on en avait les capacités. Les élèves qui *n'avaient pas le niveau* étaient invitées au bout d'un trimestre à retourner à l'école primaire pour passer *le certif* (certificat d'étude à 14 ans). Pour rentrer au lycée en sixième, il fallait passer un examen d'entrée. J'ai passé celui-ci le 18 juin 1959 au lycée H Poincaré à Nancy. J'ai porté pour la première fois une montre ce jour là. La chaise était trop haute, mes pieds ne touchaient pas par terre. Le 1^{er} examen d'une suite sans fin.... La maîtresse nous avait bien préparées. Il y avait du calcul et du français.

La rentrée

Première rentrée dans ce lycée gigantesque et tout neuf. Des milliers d'élèves. Un nombre de classes de sixième incroyable. *Madame le Censeur* (on dirait proviseur adjoint aujourd'hui), est venue faire l'appel dans la cour. Il y avait des jeunes filles venues de toute la Meurthe et Moselle, des Vosges et même de la Haute Saône car les lycées étaient rares et les lycées avec un internat étaient encore plus rares. Je me souviens d'une jeune fille qui venait d'un beau quartier tout neuf. Elle avait neuf frères et sœurs. Chez elle, il y avait une salle de bain et le chauffage central : c'était le haut du Lièvre. À l'internat, il devait y avoir une bonne ambiance ; j'aurais aimé être interne.... mais je n'ai jamais été qu'externe.

Le lycée était magnifique. La peinture jaune clair partout n'avait pas encore une teinte triste *éducation nationale*. Les tables neuves, vernies, avec des pieds en tube, sans encriers, c'était nouveau, moderne... Les fenêtres étaient larges et hautes, la lumière rentrait à flots, il y avait même des stores vénitiens ! Dans la salle polyvalente, le plancher verni était tout brillant. Et surtout, comble de la modernité, il y avait le chauffage central ! À l'école primaire, on n'avait encore les poêles à charbon.

Le chauffage central

On imagine mal aujourd'hui, ce que pouvait représenter le chauffage central !! Au lycée Chopin, je n'ai jamais eu froid. A l'époque, les logements étaient très mal chauffés (une pièce chauffée,... le reste, glacial, avec des fleurs aux carreaux). Je me souviens de l'hiver 1962 particulièrement glacial. J'étais contente de pouvoir retourner au lycée début janvier pour avoir chaud !

La musique

Dans la décennie 1960, jusqu'en classe de troisième, il y avait des salles spécialement aménagées pour l'enseignement de la musique. Elles étaient au quatrième étage. Il y avait aussi pour les grands élèves une classe de propédeutique musicale. C'était agréable d'entendre chanter, d'entendre le piano, surtout quand on était dans la cour du lycée, et que les fenêtres étaient ouvertes, au début de l'été.

Le règlement intérieur

Il était inscrit sur les premières pages de notre carnet de notes mensuel. Je me souviens d'une phrase qui semblerait complètement incongrue aujourd'hui : *le port du pantalon n'est autorisé qu'en saison froide* (dans mon carnet de notes de 1963).

Les billets d'entrée

À l'époque, il était beaucoup plus facile de s'absenter du lycée discrètement sans être remarquée qu'aujourd'hui. Il n'y avait ni informatique ni téléphone. La communication ne se faisait que par courrier et c'était long. Dans les premières années, une absence devait être justifiée avec un petit texte écrit sur une demi feuille de papier. Il était assez facile d'imiter les signatures des parents et de faire écrire ou signer un camarade à sa place...

La blouse

Contrairement aux autres lycées, le règlement n'exigeait pas que les élèves portent une blouse d'une forme et d'une couleur bien définie. (sauf l'année 1967-1968 où blouses roses et bleues alternées ont été imposées) ; la direction du lycée Chopin, moins stricte - à ce niveau là - que le lycée J d'Arc, avait accepté que nous portions les blouses de notre choix. Très vite, il y a eu des blouses en nylon de toutes les couleurs, même à carreaux, à pois et même de jolis modèles à volants.

Les « crimes de lèse majesté »

Bien entendu, il y a eu assez rapidement des « crimes de lèse majesté ». Les tables magnifiques ont été rayées, décorées de broderies... Plus particulièrement dans la salle d'étude, au 1^{er}, étage du bâtiment D je crois. Comme elle était immense, il était plus difficile de nous surveiller que dans une salle ordinaire. On dessinait des poupées avec des coiffures

choucroutes à la Brigitte Bardot. On portait des bas, des jarretelles et des jupons gonflants en nylon. On rêvait de maquillage. Moi, je n'avais droit qu'aux nattes !

Les escaliers de « montée » et de « descente »

Il y avait des crimes plus grands que les « broderies ». Très rapidement, il y avait tant d'élèves qui circulaient aux interclasses que la directrice du lycée eut l'idée de créer des escaliers réservés à la montée (avec flèches indicatives à chaque étage) et d'autres à la descente. Il y avait même un escalier complet réservé à *Mesdames les professeurs*. C'était celui entre le bâtiment B et le bâtiment A. La malheureuse qui était surprise dans le mauvais sens était réprimandée et celle qui *prenait l'escalier des professeurs* était collée !



D'autres « crimes »

D'autres crimes de lèse majesté étaient très risqués. Une surveillante générale avait la réputation d'être assez dure, c'était Madame CAMO. Elle faisait la *chasse* aux pendentifs avec portrait de Johnny Hallyday que certaines portaient autour du cou. Le rock and roll sentait le soufre pour certains, ou était un peu *diabolique* si vous voulez. Un *Johnny Hallyday* était immédiatement confisqué !

Mais il y avait pire. En classe de cinquième, je me souviens du traitement infligé à une malheureuse élève qui était venue avec rimmel et cheveux *choucroutés*. Nous la vîmes arriver en retard après la récréation.... en larmes. Les cheveux avaient été aplatis ; le rimmel enlevé dans le lavabo.... sans démaquillant, cela va de soi. Elle avait les yeux tout rouges, gonflés à cause du *traitement* et des larmes versées. *La mère Camo était passée par là.*

Le professeur visiblement désapprouvait mais ne pouvait rien dire – du moins devant nous les élèves !

La leçon de couture

La couture, obligatoire, mais qui n'était plus enseignée qu'une heure par semaine, devait parfaire notre éducation de jeune fille. Je haïssais cette matière car nous étions formatées, conditionnées pour tenir une maison et faire des bébés. En sixième, c'était la brassière et les chaussons, en cinquième, on coupait une chemise de bébé. En quatrième, c'était déjà mieux, on nous initiait à la machine à coudre. Nous brodions des pièces de couture, collées une à une dans un cahier de couture. Les grand-mères étaient mises à contribution pour achever les pièces de couture commencées en classe. Et celles qui n'avaient pas de *grand'mère* ? Elles se débrouillaient comme elles pouvaient.

En seconde, la couture était facultative. Les *cours étaient le soir*, après les autres cours. Ce fut une chance pour moi d'apprendre à tailler une jupe, un chemisier, une robe. Les ateliers de couture étaient au rez-de-chaussée, à peu près à l'emplacement du nouveau bureau des surveillants.

Je me souviens d'un incident qui nous avait *émues*.....en fait, je devrais dire *émoustillées*. Nous étions en *combinaison* pour essayer les robes neuves. Le lycée était à côté des casernes. Les soldats, quand ils le pouvaient, nous regardaient au sport dans la cour ou ailleurs. Il y avait de la lumière. Il nous ont vues, ils ont franchi les barrières de la cour, on couru vers nous et nous nous sommes réfugiées dans la petite salle des machines à coudre. Mais, en fait, on rigolait bien !

La distribution des prix

C'était un moment solennel, cela se passait à la salle Poirel. Les meilleurs élèves avaient le prix d'excellence, puis le prix d'honneur. Il y avait un 1^{er} et un 2^{ème} prix dans chaque matière et aussi des accessits. Il y avait également un prix d'accessit. On éditait chaque année pour tout le lycée un catalogue des félicités par classe. C'est à ce moment là, qu'on prenait de bonnes résolutions quand on voyait certaines élèves passer avec des piles impressionnantes ; on avait alors aussi envie l'année suivante de crouler sous la pile de

livres...Mais les résolutions s'oublient un peu vite parfois, c'est bien connu !

La remise des récompenses

À ne pas confondre avec la distribution des prix ! Il y eut à Chopin deux rites successifs. Le premier était assez terrifiant et ne dura, fort heureusement, que peu de temps. Quand j'étais en 5^{ème}, cela existait encore, après je n'en ai plus le souvenir.

A la fin de chaque trimestre, toutes les classes d'un niveau étaient réunies sous le préau. La directrice accompagnée de Madame le Censeur juchées sur une estrade présidaient une cérémonie assez semblable au jugement dernier que l'on voit sur le tympan des cathédrales. Les élèves félicitées étaient appelées dans chaque classe, elles avaient droit à des sourires et des encouragements chaleureux. Puis, c'était le tour des élèves averties ou, pire, blâmées. Le blâme était tout aussi public que les félicitations. Les sourires faisaient alors place à des réprimandes sévères. Le ton changeait et le visage de la directrice s'allongeait. Personne ne bronchait. Cette époque là dura peu ; elle fut remplacée par une deuxième époque où Madame le Censeur passait dans les classes, annonçait les récompenses et les avertissements que nous écoutions debout au garde-à-vous. C'était déjà beaucoup moins traumatisant que la première formule.



1964-65, classe de Seconde.

La photo de classe

Certaines années, on y avait droit, mais pas toutes les années. Nous étions déjà (comme aujourd'hui) photographiées dans la cour, en rangs d'oignons. Pas question de plaisanter ! Je me souviens d'une séance mémorable où nous sortions tout juste de la piscine. Rien pour nous sécher les cheveux ! Des têtes d'épouvantail. Nous étions consternées. Avec le recul des années, je me dis que le résultat n'a pas été si désastreux que ça !

Madame la Directrice

Elle s'appelait madame CHEVALLEY ; les élèves l'apercevaient de loin, mais elle ne nous parlait jamais (sauf à la remise des blâmes ou récompenses), elle passait de temps en temps, olympienne, dans les couloirs. C'était un personnage lointain, pour nous élèves, énigmatique ; je me souviens d'une dame très digne, aux cheveux grisonnants, noués en chignon. Elle s'enveloppait toujours dans de grands châles de laine qui lui donnaient l'air d'une papesse en procession.

Je me souviens aussi de son bureau dans lequel je fus convoquée une fois, ce qui me laissa

un souvenir cuisant ! Il y avait un grand tapis et des meubles sombres, rustiques, beaucoup moins fonctionnels que ceux des bureaux administratifs d'aujourd'hui.

Le ciné-club

De temps en temps, le mercredi, il y avait ciné club à l'internat, dans l'actuelle salle polyvalente. Il y avait aussi des conférences. L'ambiance y était beaucoup plus décontractée qu'en cours. C'était une activité qu'on appréciait beaucoup. Curieusement, j'ai oublié le contenu de ces séances du mercredi après-midi – qui étaient peut-être les jeudis après midi d'ailleurs, les premières années, par contre j'ai le souvenir d'un manteau neigeux très épais un certain mois de janvier. Le soir, en rentrant du ciné club, j'ai encore en mémoire les frondaisons des grands arbres de l'allée qui longe le Musée et qui conduit à l'internat. Les arbres, tels de gigantesques choux fleurs ployaient sous la neige et brillaient sous les lampadaires. Il n'y avait pas de bruit. C'était beau.

La foire

Qui d'entre vous vous peut s'imaginer qu'au début des années 1960, à la place de l'actuelle piscine découverte, sur l'emplacement de l'ancien vélodrome, il y avait pendant quelques semaines la FOIRE d'automne. Un bonheur pour les élèves et un cauchemar pour les professeurs. Quand on avait cours dans les salles du rez-de-chaussée, on était aux premières loges pour voir les manèges, en particulier les autos *tamponnantes* qui commençaient à briller et clignoter dès 4 heures de l'après-midi. Il était bien difficile d'empêcher les têtes de se tourner vers les lumières magiques ! Mais cette époque bénie de la foire devant le lycée n'a pas duré longtemps.

Le Musée de l'Ecole de Nancy

Quand j'étais en classe de seconde, vers 1964- 1965, notre professeur d'histoire et géographie décida de nous faire visiter la villa Corbin, totalement inconnue à l'époque. Elle venait tout juste d'être transformée en Musée grâce à la persévérance de Marie Thérèse Charpentier. L'art nouveau n'était pas encore sorti du long sommeil de l'oubli. Nous sommes rentrés dans une maison sombre et étrange qui n'avait rien en commun avec l'attrait que peut exercer l'actuel Musée. La salle à manger Masson du rez-de-chaussée m'avait particulièrement impressionnée par ... sa laideur, son étrangeté. Je trouvais tout très sombre, inquiétant pour ne pas dire cauchemardesque..... J'ai changé d'avis depuis !!

L'aumônerie

Au lycée Chopin, il y avait une aumônerie. Trois prêtres catholiques, (les abbés ANDRÉ, SEITZ et COLAS), un pasteur et un rabbin assuraient un enseignement religieux, facultatif bien entendu. Il n'y avait pas d'Iman puisqu'à l'époque, il n'y avait pas encore de regroupement familial pour les travailleurs maghrébins.

Le sport

A la fin de ma scolarité, vers la fin de la décennie soixante, on a eu une belle salle toute neuve, à la place de l'actuel collège Chopin, au bout du préau, avec un plancher vitrifié, des grandes cordes suspendues qui étaient un bonheur et un cheval d'arçon qui ne servait jamais. Avant cela, on allait souvent dans des salles des galeries Thermal. Pour y aller, on passait devant la source d'eau chaude, tout au bout, à côté du parc. Elle fumait en hiver.

Quand on *faisait sport* dans la cour, on se déshabillait dans les sous-sols du lycée.... qui n'étaient pas trop aérés, il faut bien le dire. Nos professeurs – avec raison – luttèrent contre les gaines qui retenaient nos bas et amollissaient les ventres. Elles nous disaient qu'il nous fallait *une gaine de muscles*. Le sport a été une grande libération pour les jeunes filles, du moins pour celles qui jouaient le jeu. Mais certaines avaient du mal à renoncer à leur esclavage vestimentaire. A la fin de la décennie 1960, sont apparus les collants. Finies les jarretelles ! Quelle libération. Les premiers étaient très chers. Je me souviens de l'effarement du professeur de port de l'époque quand elle a vu une élève arriver avec son short passé au dessus de son collant fin et fragile pour *faire de la gymnastique* !!

Il y avait la piscine. Nager était un bonheur, mais sortir de l'eau en catastrophe pour le cours suivant, une calamité.

Je me souviens de Colette Girard qui était mon professeur en classe de première. Consternée, elle nous voyait arriver excitées au cours d'histoire de 4 h à 5 h. On étudiait le second Empire. Il y avait les filles toujours à l'heure qui n'avaient pas mouillé leurs cheveux laqués et étaient restées debout dans l'eau toute la séance et il y avait les trempées toujours en retard. Devenez à quelle catégorie j'appartenais ?

L'année 1968 vue par une élève

Mon année de classe terminale a filé comme l'éclair. La découverte de la philosophie m'a bouleversée et a changé mon regard sur le monde. J'aimais tout ce qu'on nous enseignait. J'ai gardé plus particulièrement le souvenir de trois professeurs : Mademoiselle REBIERE, jeune professeur de philosophie, Madame BIONDA, professeur de français et Jeanne GATINOT, professeur d'histoire et géographie. Paradoxalement, cette année de libération qui allait marquer un tournant dans la vie sociale française a été aussi la seule où nous avons été contraintes de porter des blouses de couleur rose et bleue alternées. Sur la poche de la blouse, il fallait broder son nom et sa classe. Une semaine rose, une semaine bleue. Inutile de vous dire que si on se trompait de blouse, dans la cour de récréation, ça faisait tache !

Une seule élève, plus émancipée que les autres, (elle fumait !) et qui n'avait qu'un seul bras, s'obstina toute l'année à n'avoir qu'une blouse blanche. Son handicap expliqua peut-être la permissivité exceptionnelle dont elle bénéficia. Les événements de Mai 1968 sont arrivés comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Personne ne s'attendait à ce que le mouvement du 22 mars lancé par Cohn Bendit prenne une telle ampleur.

Notre classe était à l'image de la France, coupée en deux. Il y avait les timides, celles qui craignaient – sans doute remontées par leurs parents – que notre pays *s'enfonce dans la guerre civile* et il y avait celles qui étaient exaltées pour ce mouvement nouveau, qui enflait comme une vague, qui faisait un peu bouger ce monde amorphe où les libertés étaient rares. Jeanne Gatino, d'un naturel plutôt pessimiste – elle employait souvent l'expression *pauvre France* quand elle nous rendait nos copies – était agréablement surprise de voir qu'il se passait des choses et que la jeunesse bougeait. Madame Bionda nous invita à élire deux déléguées lycéennes dans notre classe. (A ne pas confondre avec les autres déléguées de classe élues en début d'année, qui existaient déjà, mais qui n'assistaient jamais au conseil de classe).

J'avais déjà une conscience politique. Des espoirs, et comme tout le monde des inquiétudes concernant le baccalauréat. Je fus élue déléguée. On m'invita à me rendre à la salle Poirel, ouverte à des réunions ouvertes où des étudiants prenaient la parole. J'y suis allée. Il s'y disait tout et n'importe quoi. Je me suis sentie à ce moment plutôt déboussolée. Je ne savais plus trop quoi penser. La province n'était qu'un pâle reflet de Paris.

Au lycée, couraient des rumeurs : les élèves racontaient des histoires invraisemblables : que des professeurs s'étaient *battues à coup de parapluie* pour défendre l'une, l'ordre établi, l'autre, le mouvement. Mais qui ? On ne savait pas trop !

Puis, les cours se sont arrêtés. Pas un seul instant je n'ai douté que je passerais le baccalauréat. J'écoutais la radio à la maison – la télévision ne montrait rien (ou presque) et je travaillais beaucoup. Je révisais avec acharnement, histoire de garder un lien avec la réalité. Puis, on nous annonça que nous passerions le bac au lycée Jacques Callot de Vandoeuvre. Le jour des résultats, Jeanne Gatino est venue avec sa *Deux Chevaux* Citroën pour nous féliciter. Pour moi, une page se tournait et pour notre lycée, une page neuve commençait. Ce n'est que plus tard que j'ai vraiment compris la portée des *événements*.

Hommage à Jeanne GATINOT

Je voudrais terminer ces quelques lignes par un vibrant hommage à mon professeur d'histoire et géographie de 6^{ème}, seconde et classe terminale. Je ne travaillais guère en 6^{ème}, davantage en seconde et beaucoup en terminale. Je détestais Mme Gatino en 6^{ème}, l'appréciais davantage en seconde et l'aimais beaucoup en classe terminale. Elle avait son

franc parler, se fâchait quand nous n'apprenions pas nos leçons et défendait ce qu'elle pensait être juste avec beaucoup de conviction ; je pourrais même dire qu'elle martelait ce à quoi elle croyait sans relâche, avec acharnement. C'était quelqu'un qui n'avait pas peur de *mouiller sa chemise* : la preuve, elle est morte assassinée il y a plus de vingt ans maintenant, par le petit fils de sa locataire qu'elle était venue secourir, rue Giorne Viard, dans sa propre maison. Elle avait encore un paquet de copies de classe terminale à corriger sur son bureau !



Témoignage de Françoise PÉNIGNAUD (née CHATELAIN)

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1963 à 1970.

J'ai commencé ma scolarité au lycée Chopin en septembre 1963, et l'ai terminée en juin 1970. Quelques épisodes me reviennent en mémoire :

– La distribution des prix, à la fin de ma classe de 6ème, la dernière, je crois, dans ce lycée. Elle a eu lieu, je pense, à la salle Poirel. On célébrait aussi le départ de la directrice de l'époque, Melle CHEVALLEY.

– Pendant ces années (6ème/5ème), l'annonce très officielle, chaque trimestre des félicitations, encouragements et ... blâmes (!) attribués par le conseil de classe. Je me souviens de cette annonce faite dans le gymnase adossé au parc Ste Marie.

– Le décès accidentel d'une surveillante générale (Mme FRONT) et ses obsèques en l'église Saint-Joseph..

– La personnalité très marquée -et fort sympathique au demeurant- d'une autre surveillante générale, devenue plus tard censeur (Mme FRANCOIS). Et ses contrôles de serviette de table à la demi-pension... L'un d'eux m'a d'ailleurs fait découvrir ce qu'était une "colle".

– Le port des blouses rose et bleue par alternance.

– En classe de seconde, j'ai opté pour la section "B", toute nouvelle. Nous étions sept. A la rentrée, la nomination d'un professeur de Sciences Économiques n'a pas été immédiate. C'est finalement un professeur du Lycée Cyfflé qui a assuré les cours. Et, fait rarissime à Chopin (et, je crois, unique à l'époque), ce professeur était un homme ! (M. MIGOT). Les sept élèves étaient "subjuguées".... à tel point qu'à la rentrée suivante, le professeur de Sc. Éco tardant à arriver, nous avons écrit à notre professeur de seconde pour lui demander de nous faire cours !

– En Terminale, nous avons travaillé les Sciences Éco. - toujours elles ! - avec un professeur, homme, noir, venant du Mali, qui préparait alors son doctorat, je crois, à la Faculté de Droit de Nancy (M. SOUMARÉ).

– La mixité est arrivée dans le Lycée alors que j'étais en Première, et il me semble que la première classe qui ait accueilli des garçons a été la classe de Seconde, section B, en 1968-69.

– Je pourrais aussi citer des professeurs qu'on n'oublie pas : Mme BEAUDOUIN, Mme WEIL, Mlle GATINOT, Mlle DUVERNOY devenue Mme Orel, Mme DELAGE, l'inénarrable Mlle PYOT, Mlle PAULUS qu'on a tant chahutée...

– La vie à l'Aumônerie du Lycée reste aussi bien ancrée dans ma mémoire, et notamment les camps d'été organisés à Servoz, dans les Alpes, par un des aumôniers - le Père ANDRÉ - et qu'animaient des anciennes du Lycée.

– Une dernière anecdote : j'ai commencé ma scolarité en classe de 6ème2. Une seule fille de cette 6ème2 s'est retrouvée avec moi, chaque année dans la même classe jusqu'en Terminale. Hasard ?... J'ai épousé son frère en 1972.



Témoignage de Odile IZRAR (née BLIN)

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1965 à 1972.

Souvenirs, souvenirs...

1965. 6^{ème}. Blouse rose ou bleue, pantalon interdit, attention à ne pas se tromper d'escalier pour monter les 4 étages, une surveillante vous attendait en haut pour vous faire redescendre en cas d'erreur.

La gym au son du tambourin de Melle DUMOULIN, les travaux manuels chez Mme KLEIN : la bouttonnière passepoilée, le petit bonnet tricoté pour garder un œuf au chaud...

Ma première note en allemand : un 4/20 qui m'a valu la place au fond près du radiateur (les meilleurs étaient devant et les plus nuls au fond).

La distribution des prix : un accessit en récitation...Pas terrible !

1968. Une 4^{ème} spéciale. Rien que des cracks, 22 élèves qui avaient un ou deux ans d'avance. On faisait latin, grec et deux langues vivantes. Beaucoup sont devenues médecins ou profs. Beaucoup de choses nous amusaient chez Mme PONCHET.

Après mai 68, on a vu fleurir les études en autodiscipline, les travaux de groupe dans beaucoup de cours.

1970. Seconde C. On faisait des maths modernes. On trouvait ça facile et cela nous laissait plus de temps pour le français. Cours denses et animés sous la férule de Mme DELAGE. Éveil de l'esprit critique.

Premier voyage à Wilhelmshaven avec la famille WEIL. De cette période date ma passion pour l'Allemagne.

1971. 1^{ère} C. Aïe, aïe, aïe les maths et la physique. On commençait à contester fort et on boycottait les blouses. Grèves d'une heure dans la cour. Isabelle Hertzberg, porte-parole de élèves.

1972. Terminale A. Décidemment les lettres m'intéressaient plus. Dommage que la prof de philo Melle PY n'ait presque jamais été là ; ses cours sur Descartes à Notre-Dame-de-Lorette, sur des feuillets jaunis par le temps. Un premier remplaçant à l'accent espagnol : "Bachelard, c'est la base", un autre, une autre...

Un garçon dans la classe... grande nouveauté.

Découverte du sport : il était temps d'en voir l'intérêt.

En septembre 1972 je suis rentrée en fac de lettres-allemand et exerce depuis 1978 le noble métier de... prof d'allemand.



Témoignage de Simone FRANÇOIS-GARRIC

Personnel de Direction au lycée Frédéric Chopin de 1965 à 1973.

Huit ans de vie à Chopin dans l'équipe de direction

Après avoir fait un parcours « initiatique » d'étudiante voulant gagner sa vie, après donc avoir connu les joies de la Maîtrise d'internat à Verdun pendant deux ans, puis d'Adjointe d'enseignement à Epinal pendant deux ans, je fus nommée Surveillante Générale d'internat de nouveau à Verdun. J'y restai quelques années et en 1965, je fus nommée au Lycée Chopin à Nancy comme Surveillante Générale.

Mes trois enfants ont du reste suivi le parcours puisque Jean-Luc, l'aîné, est né à Epinal, la cadette, Dominique, est née à Verdun, et le « petit dernier », Nicolas est arrivé à Nancy. Ce temps-là me semble lointain car ils ont respectivement 51, 48 et 42 ans !!! et m'ont fait

devenir trois fois grand-mère.

Et voilà en 1967, je suis nommée (trois semaines avant la rentrée....), Censeur au Lycée, logée sur place (ce qui n'est jamais un cadeau pour de multiples raisons, la nature humaine n'étant jamais très compréhensive en pareil cas)... Mais il faut dire que ce fût une des périodes les plus enrichissantes de ma carrière. N'ayant pas fait de stage de formation administrative, j'ai tout appris sur le terrain. J'avais le privilège de connaître les élèves des grandes classes et un climat de confiance s'établit rapidement. Naïvement, j'ignorais totalement ce que nous réservait le printemps 1968 !!!

Entourée d'une dame proviseur disons : « timorée », d'une secrétaire performante et dévouée, d'une intendante pétulante et très opérationnelle et d'une secrétaire générale admirable, j'ai fait mes « classes » comme j'ai pu et très vite, j'ai compris ce principe éviter à tout prix la démagogie et l'autoritarisme. Mai 68 nous a fait vivre des instants souvent inquiétants. N'oublions pas que Chopin était un lycée de filles et il fallait à tout prix que celles-ci ne quittent pas les lieux sans autorisation valable.

Nous avons connu des instants difficiles, non seulement avec des élèves, mais aussi avec quelques professeurs qui n'ont pas hésité un jour à brandir leur parapluie dans ma direction afin que je quitte la table où j'étais installée dans le hall, avec pour ma mission : pointer les entrées et les sorties des professeurs et des élèves, afin que les cours puissent avoir lieu.

L'anecdote, quelque peu exagérée par la suite, a fait le tour du lycée (et j'ai cru comprendre que l'on en parlait encore !).

Le baccalauréat n'était pas loin et grâce aux bons contacts que nous avons avec les élèves, il n'y a pas eu de réels problèmes.

Cinq années s'écoulèrent ensuite, années pendant lesquelles j'ai beaucoup appris sur notre métier en utilisant surtout le bon sens, l'humour et la confiance.

Les huit années passées à Chopin furent globalement enrichissantes. Cette génération d'élèves a eu la chance d'avoir une majorité d'enseignants consciencieux et compétents.

Les élèves étaient (pour la plupart), correctes voire polies et je ne me souviens pas ou peu avoir connu de conseils de discipline ou de mise à pied définitive. Les résultats du Baccalauréat étaient fort honorables. Bien sûr, la drogue sous toutes ses formes n'avait pas encore une grosse clientèle.

Je crois, sans forfanterie que nous avons vécu tous ensemble des jours heureux au Lycée Chopin, lycée que j'ai quitté avec un énorme chagrin en septembre 1973 pour devenir Principal du Collège qui se construisait à Villers-les-Nancy. Nous l'avons baptisé Collège George Chepfer.

Voilà, le lycée Chopin est un très bel établissement que j'associe dans mon coeur avec mon Collège.

Merci de m'avoir offert la joie d'y revenir !



Témoignage anonyme

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1966 à 1969.

Un grand saut vers la « culture » et un passage très difficile du collège rural au lycée de la grande ville...

Une expérience de vie très différente entre une famille rurale et agricole, et un internat plein de filles du Pays Haut meurthe-et-mosellan, à la culture ouvrière et minière. Découvertes et amitiés durables.

Trois ans qui ont marqué profondément mon orientation dans la vie. Réussite (scolaire) au prix de beaucoup de travail, professeurs qui ne baissaient pas les bras devant les élèves à tout petit niveau, en langues notamment (merci à Mme WEIL, Mme MERKLING,

Mme SCHWAYER...) et qui poussaient au travail et à la réussite. Et puis la découverte de la philosophie et du raisonnement cartésien avec Melle PY.
Merci lycée Chopin !



Témoignage de Anne-Marie WALDSCHMIDT (née MERCKX)

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1966 à 1969.

Ah les années lycée!!! Nous devions porter une blouse, une semaine la blouse rose et la semaine suivante la blouse bleue! On nous disait que c'était pour qu'on ne voie pas les différences de vêtements dessous et donc différencier les classes sociales...

Je me souviens de mes premières sorties autorisées le jeudi après midi, moi qui venait de la campagne... Nancy me semblait immense et j'essayais de découvrir petit à petit les différents quartiers de Nancy. Je me faisais mes plans à moi pour être sûre de ne pas me perdre, c'est comme ça qu'un jour, partant de la gare, je suis descendue jusqu'à la place Stanislas en empruntant la rue Saint Jean, rue des Doms et je suis remontée place Carnot en remontant la rue Stanislas...j'allais voir mes premiers films au cinéma, toute seule!... "Z" est je crois, celui qui m'a le plus marqué...

Je me souviens de mai 68. J'étais à l'internat et j'avais plusieurs copines qui avaient fait le mur pour suivre les manifestations. Moi, je n'avais pas osé et je m'inquiétais pour elles. En classe, les profs quittaient leur estrade pour s'asseoir sur une table d'élève et discuter de la situation avec nous...

Je me souviens aussi de Melle REBIERE, notre jeune prof de philo, à l'époque la plus jeune agrégée de France en philo, j'ai beaucoup apprécié ses cours qui sortaient des classiques cours de philo, elle nous apprenait à réfléchir et à nous concentrer à partir des thèmes que nous avions envie d'aborder, tout en donnant une suite logique.

Je me souviens de Mme BIONDA-ETIENNE, prof de français qui avait su me faire aimer Montaigne, il faut le faire!!! Elle semblait en parler avec une certaine délectation et réussissait ainsi à nous le faire apprécier.

Je me souviens encore de Melle GATINOT qui se présentait en début d'année comme étant "une très vieille chose qui porte toujours une pelure amovible...". Excellente mais sévère prof d'histoire géographie. J'ai appris il y a quelques années par le journal régional, qu'elle était décédée en voulant porter secours à une voisine. Cela m'a fait beaucoup de peine.

Je me souviens de Melle HALBEDEL qui m'a entraînée au chant classique que j'avais choisi en option facultative au Bac. "La mort et la jeune fille" de Schubert en allemand, "Mon cœur soupire" en italien... je n'imaginai pas que c'était aussi difficile d'apprendre à chanter, moi qui avait l'habitude de chanter en m'accompagnant à la guitare...

A l'internat, je me souviens aussi d'une "grande" de propédeutique musique qui jouait du piano dans une salle... Je ne sais pas s'il existe toujours ce piano? Elle jouait de nombreux morceaux mais surtout j'adorais l'écouter jouer "Le rêve d'amour" de Liszt.

Eh oui! Tout cela, c'était il y a bien longtemps... je n'ai pas besoin de vous dire mon âge, vous pouvez le deviner mais j'ai encore tous ces souvenirs dans ma tête...



Témoignage de Ghislaine DAUSCH

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1966 à 1973.

Au lycée Chopin, en 1970, nous portions encore des blouses, une rose, une bleue, une rose, une bleue...

Sept ans d'études, de la sixième à la terminale. Trente cinq ans se sont écoulés depuis ma sortie du lycée, bac en poche, en 1973.

Aujourd'hui, j'ai 53 ans; je suis devenue photographe, et ensuite, professeur de photographie. J'habite maintenant dans le Sud, à proximité de Marseille.

Voici quelques souvenirs...

Je me souviens de Mai 68; tous les élèves étaient dans la cour, d'autres groupes, venus d'ailleurs, circulaient dans les couloirs; une fille était juchée sur le muret, dehors, avec un mégaphone ; elle haranguait les autres; dans la rue, les petits commerces étaient fermés. Il y avait là toute une société en attente de changement, et le lycée en faisait partie. J'avais treize ans, je voyais tout cela avec étonnement, l'analyse des événements est venue plus tard.

Quelques temps après, au mois de Novembre 1970, De Gaulle est mort.

Nous avons eu une journée sans cours, décrétée journée de deuil national.

La vie scolaire était dense, les heures de cours nombreuses avec les options; le travail personnel à la maison prenait aussi les samedis, pour les versions de latin ou de grec. Le lycée était une sorte de monde préservé, dédié à l'étude, avec ses rituels scolaires: l'attente des professeurs devant la salle, les couloirs interminables, l'escalier à franchir dans la cohue, les notes attendues comme des récompenses, l'attente régulière des vacances.

Aussi, tout événement rompant ce rituel était marquant; l'irruption du monde extérieur dans notre univers clos et studieux était rare.

Studieux...oui...sauf en été, lorsque des baigneurs audacieux montaient sur le grand plongeur; alors, nous étions toutes aux fenêtres, classes entières de filles, professeur compris, afin d'admirer l'exploit, ou le sex appeal velu de l'homme en maillot de bain.

Un autre plaisir venait de l'amitié, des poèmes échangés en douce sous la table, des longues discussions philosophiques après les cours, des petits secrets échangés.

Je viens de retrouver, en cette année 2009, ma meilleure amie de lycée; même longueur d'onde, même connivence, nous avons toujours 17 ans quelque part... L'imaginaire, la sensibilité, cette touche très fine qui tisse un lien fort et mystérieux existe toujours, plus de trente ans après. Comme une reconnaissance totale de l'autre, rare, précieuse, un fil d'or, un fil d'Ariane.

Je dois beaucoup à la solidité des enseignements reçus au lycée Chopin; il n'est rien que j'aie appris et qui ne m'ait pas servi, y compris le latin, y compris le dessin, matières dont à priori l'utilité ne semble pas première; je me suis servie de ces connaissances tout au long de mes années de chef d'entreprise, puis d'enseignante.

Mais je dois ici exprimer un regret : la vision que nous avons du monde à l'issue de ces années d'études, à l'âge de dix-huit ans, était idyllique et naïve. Liberté, égalité, fraternité, les lycées de la République l'enseignent : c'est bien, c'est beau, c'était ce rêve humaniste du Siècle des Lumières. Mais, oyez bonnes gens, ce monde fonctionne aussi avec la violence, avec le fric, avec le mensonge ; surtout avec le fric ; ...et avec grande inégalité et injustice, selon que vous êtes puissant ou citoyen quelconque.

Je souhaite courage, force et lucidité à tous les jeunes élèves du lycée.



Témoignage de Anne GUDEFIN

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1968 à 1975.

J'ai effectué mes études à Chopin de la 6^{ème} à la terminale, de septembre 1968 à juin 1975. L'ambiance à mon époque était celui d'un lycée de filles. Nous étions plutôt sages dans l'ensemble. Les bagarres étaient rares et le langage très châtié.

La plupart des filles ne se maquillaient pas et ne fumaient pas.

Je me rappelle des blouses roses ou bleues (il ne fallait pas se tromper de semaine) que nous avons abandonnées en seconde je crois.

Dans les années qui correspondent au collège, la Directrice imposait à l'époque les cheveux attachés et l'interdiction des sandales et du maquillage.

Avec les filles nous avons beaucoup discuté et refait le monde. De seconde à terminale nous pouvions participer à un groupe de discussions sur le bien, le mal, la délation, etc., animé par l'abbé CUNEGEL aumônier du lycée, bien que ce soit un établissement public.

En terminale, nous partions en week-end à 15 ou 20 dans les Vosges.

Je me rappelle aussi d'une colle collective parce que nous avons trop ri à la cantine. Avec quelques filles nous avons aussi fait quelques excursions dans un bar près du lycée où nous nous sommes fait servir des rhums citron. Nous étions un peu trop gaies et excitées au cours suivant.



1973/74 – Première 8 C

Les premiers garçons sont arrivés quand j'étais en seconde [1972-73]. 2 ou 3 par classe les premières années. Ils étaient si peu nombreux et tellement harcelés que les surveillantes leur servaient de garde du corps. Un seul garçon dans ma classe en Terminale, mais il a survécu et

s'est bien intégré. C'est grâce à lui que j'ai présenté un dossier de prépa, car personne ne nous en parlait dans un lycée de filles.



◀ LE garçon de la classe (1974/75 – Terminale C)

En terminale, nous avions une classe principale que les ½ pensionnaires de la classe pouvaient occuper sans surveillance pendant les heures libres entre 12h00 et 14h00. Nous y faisons nos devoirs ou bien l'une expliquait aux autres un cours mal compris.

Je suivais les cours de russe où l'ambiance était très bonne. Les profs de russe étaient jeunes et dynamiques.

Surtout M. VON ROSPACH. Avec lui nous avons fait un journal, réalisés des recettes de cuisine, fabriqué de fausses icônes, appris des chants, des danses folkloriques.

C'était très vivant. Nous avions aussi un lecteur ou une lectrice Russe qui venait chaque année pour faire 1h de conversation par semaine avec les volontaires. En terminale la plupart d'entre nous étaient capables de tenir une conversation sans problème.

En Terminale, nous avons fait grève et la prof de philo est descendue avec nous pour discuter et nous faire réfléchir sur le sujet de la grève et la manipulation.

La philo sur le terrain !

La cantine était très bonne. L'intendante de l'époque était très attentive à la qualité de la nourriture.

Nous avons fait un repas d'anciennes au lycée quelques années après le bac.

Je garde un très bon souvenir de mes années de lycée.



Témoignage de Gisèle PIZZO (née CONUS)

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1968 à 1973.

J'ai été élève au « Lycée moderne Chopin » (Jeanne d'Arc était le « Lycée classique ») de la 6^{ème} à la 3^{ème}.

Je me souviendrai toujours de ma première rentrée, en septembre 1968, et de mon émotion en voyant les 2000 élèves dans la cour (il n'y avait alors pas de rentrée échelonnée) ! Petite sixième complètement perdue, j'ai fondu en larmes, quand, heureusement pour moi, une « grande » du lycée qui habitait mon immeuble m'a aperçue et m'a emmenée à l'emplacement de la cour où devaient se ranger les élèves de ma classe...

Je me rappelle que peu de temps après cette rentrée, ce devait être en octobre 68, alors que nous étions en cours de dessin dans le bâtiment A, nous avons vu tous les élèves sortir dans la cour. Nous étions un peu inquiètes, mais notre professeur a refusé que nous sortions aussi. C'est alors qu'un surveillant est arrivé pour nous dire d'évacuer immédiatement : il y avait une alerte à la bombe !!!



1968 - 6^{ème}3

Quelques souvenirs :

- le squelette et l'écorché, grandeur nature, dans la salle de Sciences Naturelles
- les cours de couture, obligatoires, où l'on apprenait à faire des reprises, des ourlets, poser du ruban biais, réaliser un tablier...
- Melle DURAND, la prof de maths, M. BECKER, le prof de dessin
- notre professeur de musique, Mme B. (devenue par la suite IPR de Musique...), qui, déplorant notre manque de talent, nous répétait : « Vous n'êtes pas des pommes de terre, mais des épiluchures de pommes de terre ! »
- les cours de sport se pratiquaient dans le gymnase [situé à l'emplacement du collège actuel] mais aussi dans la cour, pour ce qui était de l'athlétisme, et aussi dans les sous-sols du bâtiment D (très gai !!).
- l'arrivée du premier garçon dans ma classe, en 1972/73 (3^{ème}) ; il s'appelait Pierre...
- sur les lieux : la bibliothèque se trouvait au rez-de-chaussée du bâtiment B, les fenêtres étaient en bois et basculaient, il y avait des porte- manteaux dans les couloirs...

Autre souvenir : il y avait alors dans l'établissement un aumônier, qui nous donnait des cours d'instruction religieuse en vue de la préparation à la communion solennelle. En Juin 1970, nous étions plusieurs centaines d'élèves issus des lycées Chopin, Jeanne d'Arc, Poincaré et Callot à faire ensemble notre communion solennelle au Parc des Expositions de Nancy.

A l'époque on ne plaisantait pas avec la discipline, il y avait aussi plus de personnel pour nous encadrer. Pour pouvoir sortir du lycée, il fallait par exemple montrer son carnet aux surveillants qui montaient la garde à la porte, et lorsqu'un adulte entrait dans une salle de cours, tout le monde se levait.

J'ai néanmoins le souvenir d'une très bonne ambiance.



Témoignage de Monique de SALVESTRI

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1970 à ?.

Je me souviens... des récréations les soirées d'hiver où le petit bois était sombre, où les barbelés étaient abîmés à l'endroit où le mur était le plus bas entre Sédillot et l'internat. Les filles de 13-14 ans, du dortoir des « petits » (Sud 1) où j'étais, étaient mûres. Petit à petit, des relations se sont nouées. Tous les soirs, elles allaient voir et bécoter leur Roland, Fabrice,... eux en pyjamas, elles en blouses roses ou bleues.[...]

Je me souviens que les petits du Sud 1 (6^{ème}, 5^{ème}), les dernières 6^{ème} acceptées comme internes (en 1970), avaient le droit, le jeudi matin (on devait être en étude de 8h30 à 11h30 tous les jeudis), à Noël, de mettre des guirlandes en PQ partout dans l'étude, et même d'utiliser nos gouaches pour faire des Pères Noël et des sapins sur les vitres.

Avec serment solennel de nettoyer à la rentrée des vacances. Deux ans de suite, on l'a fait.

On avait un pion pour nous surveiller, il n'arrivait pas à nous refuser quelque chose, nous les petites filles, et nous le sentions. 30 gamines de 10-12 ans, ce peut être infernal, solidaire, décidé...

Je me souviens... d'Ernestine, l'aide infirmière, à l'internat. Une calamité si on était vraiment malade, un bonheur si on avait envie de ne pas aller en cours. Elle était capable de parler sans interruption 2 heures durant,... « *Je suis brûlante de foi, il faut aimer Dieu,...J'ai donné ma vie à Dieu. Une foi tiède ne peut suffire. Aimez Dieu, aimez Dieu...* » - Madame, vous pouvez me faire un billet d'entrée ?

Certaines filles avaient compris qu'il ne fallait pas allumer la mécanique pour avoir la paix, et qu'on pouvait profiter de sa naïveté (frotter un thermomètre sur les couvertures à carreaux en synthétique faisait avoir un raisonnable 38,5°C ; c'est utile certains jours).

Je me souviens... de l'internat encore. A 10 ans, une semaine / 15 jours sans voir ses parents, c'est dur. Il y avait des filles de marinières, de divorcés, de ?... Alors, une solidarité existait entre les petits. On se tenait, pour embêter les pionnes. Elles nous punissaient mais en échange, passaient de mauvaises nuits : tam-tam sur les armoires qui s'arrête sur son passage, reprend à l'autre bout du dortoir, s'arrête lorsqu'elle arrive, reprend à l'autre bout,...s'arrête. Elle retourne se coucher. ¼ d'heure plus tard, tout recommence. On hurlait comme elles : TAISEZ VOUS !!! Les pauvres !

On n'avait pas conscience qu'elles étaient étudiantes.

Elles n'avaient pas conscience qu'on était des enfants.

Je me souviens des fêtes de Noël des internes. Au fur et à mesure que les garçons sont arrivés, il y avait de plus en plus de monde à ces fêtes qui se passaient en semaine, le jeudi ou le mercredi avant les vacances de Noël. Danses, chants, droit d'aller se coucher à minuit,...

Mais... avant les garçons... Le censeur de l'époque, Mme FRANCOIS, venait dans quelques dortoirs, lumières éteintes, chanter :

« Doudou à moi, il est pa'ti,
Hélas, hélas, c'est pou' toujou'..... »

avec une jolie voix qui contrastait le temps d'une chanson, juste une, avec sa sévérité et l'autorité qui émanait d'elle.

Écoute quasi-religieuse... et nous nous endormions comme des bébés, sans faire le bruit auquel on aurait pu s'attendre après l'excitation de la fête.

Je me souviens... de mon premier concert en 1973, avec une pionne qui allait le voir et qui avait eu la gentillesse (il avait fallu être convaincantes) de nous y emmener officiellement.

Les WHO, 22 février 1973.

On s'était fait (toutes les petites) des papillottes en PQ pour ressembler au chanteur [Roger Daltrey], avoir l'air "cool".



On a pillé toutes les toilettes de l'internat ce soir là, toutes absolument toutes.
On avait emprunté aux copines externes des jeans "cool", des pulls baba,...
Quelle aventure...
(Au concert, je n'ai rien vu : trop petite, trop de monde. Rien vu !!!)

 *Témoignage d'Annie HIERNAUX*

Personnel de l'Intendance depuis 1970.

Je suis arrivée à l'intendance du Lycée Chopin en 1970. Je venais du collège de Bayon. J'ai été accueillie par l'intendante de l'époque : Mme SALEZ. Le proviseur était Mme GUILLE. J'ai été affectée sur un poste de gestion de collège, avec des extensions sur l'alimentaire, le courrier des catégories A et les frais scolaires.

L'intendance se trouvait alors au rez-de-chaussée du bâtiment A. Nous étions nombreux à occuper le bureau actuel du proviseur adjoint (jusqu'à 7 personnes), ce qui favorisait les relations tant professionnelles que privées. L'entente était très bonne et la polyvalence de chacun permettait une bonne entraide dans le service. Le proviseur, son adjoint, leurs secrétariats et toute l'intendance se serraient dans les sept petits bureaux du rez-de-chaussée.



Sur le plan matériel, nous étions équipés de machines à écrire et d'une machine électro-comptable pour effectuer les mandatements : une Olivetti P603 (photo ci-contre). Cette machine ne faisait pas encore de calcul; nous les faisons sur une grosse machine à calculer. Les calculatrices à main sont arrivées dans les années 70 et les premiers ordinateurs à double disquette au milieu des années 80.

De 70 à 75, il n'y avait que très peu d'hommes à l'administration et dans le corps professoral. Je me souviens de M. GLOC, premier professeur masculin de lettres modernes.

Je me souviens des histoires – quelquefois un peu lestes – que nous racontait Mme FRANCOIS, qui était censeur (grade de l'époque équivalent au proviseur-adjoint).

Nous n'avons que des contacts ponctuels avec les élèves ; mais j'ai vu une évolution dans le comportement de ceux-ci au fur et à mesure des années. Dans les années 70, les élèves étaient certainement plus polis. A l'internat, il y avait des élèves qui restaient pendant les vacances et qui allaient régulièrement manger, accompagnés, au restaurant « Le petit tonneau » place de la Commanderie.

Une des très rares photos du personnel administratif en 1999-2000



Dernier rang (de G à D) :

Mme Berton, Mme Jeannot, Mme Zambeaux, M. Dubois, Mme Chrétien, Mme Jacquot, Mme Discala, Mme Noel, Mme Canini.

Rang intermédiaire : Mme Oillet, Mme Rouby

Assises : Mme Hiernaux, Mme Bernard, Mme Carvalho, Mme Baumann



Absent sur la photo ci-dessus : M. Prot, intendant de 1987 à 2002, qu'on retrouve sur cette photo de la plantation de l'arbre du bicentenaire de la révolution française, en 1989.



Témoignage de Valérie POLINA

Élève au collège Frédéric Chopin de 1973 à 1977

En lisant mon témoignage, vous allez peut-être penser que je suis une « grosse gourmande », vous n'aurez pas tout à fait tort, je l'assume...



J'étais élève au collège Frédéric Chopin et on avait fait le choix de m'inscrire comme demi-pensionnaire.

La cantine à l'école primaire ne m'avait pas laissé de bons souvenirs, ambiance lourde, cuisine infecte, j'avoue être arrivée à Chopin en 6ème, avec une certaine appréhension !

Cette appréhension a très vite laissé place à un réel plaisir, car les moments entre midi et 14h00, chaque jour, avaient une toute autre dimension qu'une simple pause déjeuner.

En effet, nous quittions notre dernier cours du matin à 12h10 (je crois que ça n'a pas changé) et nous nous précipitions dans les escaliers du bâtiment B ou C, (les escaliers du D étant réservés aux lycéens, et ceux du A, réservés exclusivement aux enseignants) pour rejoindre la cour.

Le cérémonial était à peu près tous les jours le même, les sacs de classe étaient déposés à la hâte sur les rebords des fenêtres des bâtiments B et C, et ensuite ceux d'entre nous qui en avaient les moyens, sortaient leur pièce de 0,50 franc et « faisaient la queue » devant les distributeurs de boissons, situés au rez de chaussée du bâtiment B. Nous avions faim, normal à cet âge, et de plus, nous étions obligés de rester dehors jusqu'à 13h00.

La petite boisson du distributeur était donc très appréciée, il était courant de la partager avec une ou deux copines (économies, économies...)

Le premier service, celui de 12h15, était réservé aux lycéens (sauf le samedi, où il n'y avait qu'un seul service, on déjeunait tôt).

Donc, nous avions plus de 45 minutes à partager avec les copains et copines, et là, c'était pour moi, LE moment le plus agréable de la journée !

Nos petites histoires d'adolescentes allaient bon train, la complicité s'installait très vite entre nous, les conversations étaient variées et animées.

A cet âge, on se racontait tout !!! Les copines, c'était sacré !

Quelquefois, le flot des conversations ne suffisait pas à nous faire oublier la faim, on sortait donc une barre chocolatée du sac, pas très diététique je l'avoue, mais ça aidait à attendre le repas.

A 13h00 tapantes, la sonnerie nous autorisait à nous précipiter vers la passerelle, pour rejoindre les bâtiments où se trouvait la cantine. Il y avait toujours une terrible bousculade, on partait en courant....premiers arrivés, premiers servis !

On s'entassait devant les portes, sur les escaliers en béton, et je vous assure que ça bousculait fort en attendant que les « pions » nous ouvrent pour entrer. Les garçons encore plus affamés que nous, nous poussaient, et pas toujours très tendrement, pour gagner quelques places ! Il faut dire, que bien souvent ils jouaient au foot dans la cour, en attendant 13h00.

Les portes s'ouvraient, bousculade toujours pour s'installer. Nous étions huit par table, à peine assis, les chariots poussés par le personnel de cantine, entraient dans la salle dans un grand fracas, car, imaginez les chariots inox chargés de plats eux aussi en inox, contre les portes battantes de la salle, ça faisait un bruit assez impressionnant. Les braves dames déposaient au bout de chaque table, un plat qui circulait de place en place, chacun se servait.

Les quantités étaient toujours importantes, nous avions aussi la possibilité de demander du « rab », le personnel connaissait nos goûts et souvent, sans avoir à le demander, on nous apportait un deuxième (voire un troisième) plat de frites « maison » pour notre plus grand plaisir !

La quantité oui ! mais la qualité aussi, était exceptionnelle à Chopin.

J'ai des souvenirs de plats « somptueux » pour une cantine, les cuisiniers nous « chouchoutaient », la cuisine était entièrement préparée sur place avec des produits de qualité. Une de mes amies a un souvenir impérissable de l'omelette aux pommes de terre.

J'ai encore dans la tête, l'image et le goût de quelques plats : les crudités très fraîches, les énormes « vol au vent de fruits de mer », le couscous excellent, les viandes mijotées ou grillées, les gros camemberts découpés en 8 parts, les petits pots de yaourts sucrés, les desserts, eux aussi « maison » : flans vanille ou chocolat, riz au lait, gâteaux de semoule aux fruits confits, éclairs, choux, glace « plombières » en été....

Les événements et fêtes n'étaient jamais oubliés : bûche de Noël, galettes des rois, beignets, petits nids à la crème pâtissière à Pâques....

Pour le goûter, à la fin du repas, on recevait un petit pain et une barre de chocolat noir à emporter.

Bref, la cantine de Chopin, c'était un vrai bonheur !



Témoignage de Anne-Marie PLA

Professeur au lycée Frédéric Chopin de 1973 à 1998.

Le bonheur d'enseigner

Je suis arrivée au Lycée Frédéric Chopin à la rentrée 1973 en même temps qu'une nouvelle Directrice -- en ce temps là on ne disait pas Proviseur-- et qu'une nouvelle Censeur -- quid de la féminisation des titres! -- Je découvris avec stupeur que j'enseignais une "langue rare". Rare, l'espagnol, langue maternelle de plus de 400 millions de personnes dans le monde! Il fallait s'y faire. Pour le rectorat de l'Académie de Nancy-Metz l'espagnol était une " matière rare". Par contre les élèves qui le choisissaient étaient de plus en plus nombreux et il n'étaient pas encore soupçonnés d'étudier cette langue par paresse, par crainte ou incapacité d'affronter les difficultés de la langue de Goethe. Un rien d'exotisme ainsi que la lumière dorée des vacances en Espagne auréolaient cette langue.

En ce temps là, les élèves portaient en alternance blouses roses et bleues pour les filles, bleu marine et bordeaux pour les garçons. Le lycée en était encore à ses premières expériences de la mixité. Il étrennait dans tous les domaines, une nouvelle directrice, un nouveau censeur, la mise en place de la polyvalence et la mixité. Certains professeurs anciens qui n'avaient connu que des classes de filles étaient quelque peu perturbés par la présence des garçons dont ils trouvaient le maniement... délicat.

En ce temps là un professeur nommé sur le lycée pouvait également enseigner au collège. Quel bonheur d'avoir à la fois des élèves de quatrième et des élèves de terminale! Quels bienfaits pédagogiques en retiraient aussi bien les élèves que le professeur! Des échanges complémentaires concernant les élèves se faisaient ainsi de façon informelle autour de la conviviale buvette que les concierges de l'époque installaient dans la salle des professeurs. à la récréation de 10 heures.

Ah! la salle des professeurs, parlons-en! Je la vois avec sa grande table centrale et ses armoires tout autour. Les professeurs y disposaient d'étagères et de portemanteaux. On rangeait dans ces armoires très profondes du matériel didactique divers, un paquet de copies mais il arrivait qu'on y trouve aussi une boîte avec un en-cas pour une petite faim, un roman pour les trous de l'emploi du temps (celui des linguistes n'en manquait pas!). On y suspendait son manteau, une blouse, une écharpe sans s'exposer à ce qu'un mauvais génie ne les subtilise. Parfois ces armoires suscitaient des conflits de territoire, mais c'était sans gravité. Existe-t-il une communauté humaine sans frictions entre les personnes?

Une amicale réunissait les personnels du lycée et du collège pour des balades champêtres ou des agapes variées sous la houlette d'une présidente lettrée et pleine de verve et de deux vice-présidents matheux qui associaient la science des chiffres et l'art culinaire.

En ce temps là --Dieu que cela semble lointain! -- un agréable mélange de respect et de

familiarité imprégnait la conduite des élèves. Les files d'attente à la porte de la salle de classe avaient perdu l'alignement impeccable en vigueur jadis dans le lycée napoléonien, il y régnait un désordre de bon aloi mais à l'arrivée du professeur, il n'était pas rare que les élèves expriment d'un regard, d'un signe ou d'un mot leur satisfaction d'avoir cours.

Dans le temps que j'évoque, enseigner --fût-ce une discipline non principale comme la deuxième langue -- était un bonheur. Au total, les élèves étudiaient les leçons, rendaient les devoirs ponctuellement et ils participaient volontiers en levant le doigt. Même les cours de 17 à 18 heures qui avaient la réputation de mettre à dure épreuve la bonne volonté des élèves et des professeurs restaient des lieux de paix.

En règle générale et toutes disciplines confondues, le silence régnait dans les cours, nul besoin d'élever la voix ni de rappeler sans cesse à l'ordre. De 1973 à 1988 j'ai dû ne mettre qu'une seule colle. Les élèves montraient une réelle curiosité et ils faisaient mentir l'adage sur la pratique pédagogique selon lequel "l'inertie des élèves emporte le professeur". Au contraire leur appétit donnait envie au maître de se dépasser, il le motivait pour introduire de la nouveauté par quelque exercice en interdisciplinarité ou par une sortie qui venait rompre la monotonie de la suite des jours. D'ailleurs l'organisation des sorties que ce soit à Nancy pour une séance de cinéma, à Paris pour une exposition ou dans les Vosges pour skier, ne soulevait aucune difficulté de la part d'une administration somme toute attentive et bienveillante.

En ce temps là tout était plus simple!

Les conditions de travail étaient favorables à une certaine liberté. Il était possible de dégager un peu de temps et il se trouvait assez d'élèves volontaires pour qu'on puisse animer un club : club photo, club théâtre, chorales (en français, en espagnol), danses rythmiques, danses hispano- américaines, etc...

Quant aux copies, elles étaient plus vite corrigées car on n'était pas obligé de solliciter à tout bout de champ le stylo à encre rouge.

Oui, il faisait bon enseigner au Lycée Frédéric Chopin!

Cependant quelques verrous avaient commencé de sauter. Le Père Cent que certains élèves orthographiaient hasardeusement " le persan" ou "le perçant", avait fait son apparition. Frédéric Chopin, lycée ouvert à tous les vents contrairement aux lycées d'architecture Troisième République ceints de hauts murs, était facilement envahi par des hordes gesticulantes. Il était de bon ton dans la salle des professeurs d'incriminer pour ces invasions les lycées professionnels ou ceux de la périphérie mais force est de reconnaître que nos élèves se laissaient circonvenir avec facilité. Heureusement, il était possible de les convaincre d'assister au cours, déguisés, grimés, les poches garnies de confettis mais attentifs, ou à tout le moins patients, malgré leur désir de prendre la clé des champs

On va sans doute penser que je cède à la nostalgie du "bon vieux temps" ou que je suis aveuglée par le " mythe du passé béni ". Il n'en est rien car j'ai connu avant d'arriver en Lorraine bien d'autres lycées en Algérie, en Allemagne, dans les académies de Montpellier, de Paris et d'Amiens. Et partout, de Dunkerque à... Marseille (j'allais dire Tamanrasset, plagiant un slogan célèbre) régnait un climat studieux et une discipline qui allaient perdurer de nombreuses années après mai 68 malgré la disparition du tableau d'honneur, de la distribution des prix et de la rigueur règlementaire antérieure. Cet état d'équilibre avait pour corollaire une manière d'enseigner presque identique partout car on s'accordait sur les exigences fondamentales du travail et de l'effort.

C'est à partir de 1990 que s'est accentué le glissement des élèves vers des comportements d'indifférence, d'irrespect, de fronde, de vulgarité, de déni.

Dans un lycée comme Frédéric Chopin ces nouveaux comportements sont restés extrêmement localisés et j'ai pu prendre ma retraite en 1998 en souscrivant sans réserve à la déclaration de Jacqueline de Romilly : " Je ne regrette pas d'avoir enseigné toute ma vie, cela a été mon bonheur et demeure à jamais ma fierté".



Classe de 1^{ère} ou Terminale G1, 1977-78 ou 1978-79



Témoignage de Geneviève GEOFFROY

Professeur d'outils et techniques de communication
au lycée Frédéric Chopin de 1974 à 1984.



Mes merveilleuses années de prof au Lycée Chopin

J'y suis allée à reculons, c'était en 1974.

On m'avait prévenue : les sections G... mal vues à Chopin ; les enseignants du technique... mal acceptés à Chopin. Peu importe, j'habite à deux pas du lycée, je postule, on verra bien après !

Je m'en suis félicitée, car, du chef d'établissement aux élèves, en passant par les collègues et l'administration, tout était parfait. J'ai vécu dix ans de bonheur au sein de l'établissement.

Une réflexion toutefois m'est restée en mémoire ; elle émanait d'un élève de 6^{ème} -ou 5^{ème} tout au plus- qui passait avec un camarade devant la salle de dactylo dont la porte était restée ouverte ; il expliquait, en pointant un index agressif en direction de mon bureau et en faisant une grimace chargée de dédain : « Tu vois, là, ce sont les manuels. »

Eh bien, « les manuels », je les ai souvent revus après leurs études. Certains avaient totalement bifurqué vers d'autres carrières que celles du secrétariat (enseignement, métiers de la santé, etc...) mais tous avaient bien réussi leur vie professionnelle.

Le Lycée Chopin, à cette époque était une grande famille, du moins, c'est ainsi que je ressentais l'ambiance et j'en garde un souvenir plein d'émotion. Puissent, tous ceux qui l'on fréquenté, avoir les mêmes sentiments.



Témoignage de Danièle CONTAL

Documentaliste au lycée Frédéric Chopin de 1975 à 2008.

La salle de bibliothèque des élèves et la salle de documentation des professeurs du lycée FREDERIC CHOPIN de 1975 à 1997



J'ai été nommée au lycée Chopin en septembre **1975** pour m'occuper de la bibliothèque des élèves, située au rez-de-chaussée du bâtiment B de l'externat, dans les salles BO3 – BO4.

J'accueillais les élèves du collège et du lycée ainsi que les professeurs qui accompagnaient ces élèves pour des recherches de documents : 40 élèves environ.

J'assurais en début d'année la distribution des manuels scolaires aux élèves du collège et le ramassage des livres en fin d'année, avec l'aide du professeur principal.

Les romans et livres documentaires étaient inventoriés par ordre d'arrivée dans des grands registres. Ensuite, les romans étaient rangés par ordre alphabétique sur des rayons et les livres documentaires étaient rangés par matière suivant la classification décimale universelle. Pour retrouver un livre, il fallait rechercher les fiches Borgeaud en carton rangées suivant l'ordre alphabétique des auteurs dans les tiroirs de petits meubles. Pour les documents, ces mêmes fiches étaient rangées suivant la classification décimale universelle.

Le lycée et le collège étaient abonnés à des revues rangées dans des boîtes archives classées par ordre alphabétique ainsi que les documents d'orientation.

Il y avait à la bibliothèque une machine à écrire et un duplicateur à alcool pour reproduire les documents.

Dans la salle BO1, Madame ROOS, documentaliste, s'occupait de la bibliothèque et de la documentation des professeurs. Elle mettait à jour le recueil des Lois et Règlements, travail que j'ai poursuivi jusqu'à ce que l'intendance achète la version numérique.

Elle avait également à sa disposition et à celle des professeurs un duplicateur à alcool.

Il y avait un planning mural pour le prêt des diapositives et des fichiers Borgeaud pour les livres et les documents des professeurs. Ils venaient travailler et lire « Le Monde » et « L'Est Républicain » auxquels le lycée était déjà abonné.

En **1978**, un nouveau centre de documentations doit être aménagé. Il faut que les documents de BO1 et la bibliothèque de BO3 et BO4 soient dans une même salle. Or, la salle mitoyenne de BO1 est la salle des professeurs BO2 ; il faut donc abattre le mur. C'est ainsi qu'à la rentrée suivante 1979, nous emménageons dans un CDI entièrement rénové et les anciennes salles de bibliothèque BO3 BO4 deviennent la salle des professeurs.

Madame Roos part en retraite et est remplacée par Madame REYMOND.

1979. L'armoire entre BO1 et BO2 ➤

Le CDI est construit sur deux étages reliés par un escalier extérieur.

En BO1, au rez-de-chaussée, Madame Reymond s'occupe de la documentation et moi de la bibliothèque en BO2. Les casiers des professeurs sont dans le couloir.

Deux armoires métalliques séparent en partie les deux salles, nous y rangeons les cassettes vidéo et les appareils audio-visuels.



Nous avons du mobilier neuf :

des étagères blanches métalliques occupent tout l'espace et permettent de ranger tous les documents, les boîtes archives des revues et de la documentation ONISEP.

Le long des fenêtres, des meubles à dossiers suspendus nous permettent de ranger les dossiers documentaires.

Les étagères en bois des salles BO3 et BO4 ont été déménagées en BO2 et fixées contre le mur

La salle BO1 a gardé son armoire de rangement en bois.



Professeurs et élèves du collège et du lycée se côtoient : une dizaine d'élèves peuvent travailler, car il n'y a que quelques tables.

La salle de lecture B11 du premier étage est réservée aux élèves en auto-discipline et au travail autonome des professeurs. Une quarantaine d'élèves peuvent s'installer. Les petites salles attenantes de B12 à B16 sont également à disposition des professeurs. B17 devient la salle audio-visuelle.

A la rentrée de 1987, Monsieur SCHWERTZ remplace Madame Reymond. Il organisera chaque année un voyage en Roumanie à Pitesti et s'occupera de l'accueil des Roumains.

Mais le CDI devient à nouveau trop petit, nous commençons par déménager des livres dans la salle B11. Les plans d'un nouveau CDI sont réalisés.

En septembre **1997**, nous déménageons à nouveau. Le CDI sera installé au premier étage salle B11 et sera entièrement modifié et agrandi, grâce au mur du couloir qui a été abattu. A l'entrée du CDI, un espace vitré est réservé à l'informatique. Cinq ordinateurs sont à disposition des élèves, cinq autres seront installés par la suite.

Une petite salle d'archives au fond du CDI va nous permettre de stocker les anciens livres et dossiers documentaires.

Des vitrines permettent d'exposer et de protéger des livres, elles ferment à clés car il n'y a pas encore de système anti-vol.

Les tables des élèves ne peuvent plus être dégradées. Ils peuvent travailler par groupes de dix dans des petits box : le CDI peut désormais accueillir 70 élèves.

Un coin est aménagé pour les dossiers documentaires de l'orientation.

La salle audio-visuelle B17 devient la salle Colette GIRARD, ancien professeur d'histoire au lycée, décédée en 1986. Ce professeur animait le cabinet d'histoire et le club UNESCO.

Il y avait à l'époque des projecteurs de diapositives et des appareils « Super 8 » pour les films.

La télévision et la vidéo viennent remplacer les projecteurs dans cette salle.

La salle B18 devient la salle des conseillères d'orientation du lycée.

Nous avons désormais pour la banque de prêts un ordinateur. Le logiciel « Atoutdoc » nous permet de saisir les livres. Il sera remplacé en 1996 par le logiciel BCDI.

Les professeurs et les élèves du collège fréquentent de moins en moins le CDI, car ils ont leur centre de documentation animé par Madame Perrin.



Témoignage de Francis BRAYER

Élève au lycée Frédéric Chopin de 1974 à 1976.

1958

La France accouchait d'une nouvelle République, Nancy accouchait d'un nouveau lycée et ma mère accouchait de moi à Vittel.

1974 - 1976

Je quitte l'internat néocastrien pour aller préparer un bac informatique à Nancy (sinon, c'était Strasbourg). Section confidentielle d'une petite douzaine d'élèves (dont un « voisin » vosgien l'un de mes meilleurs potes, Pascal Clavier). Quelques noms d'élèves me reviennent, Guyot, Rusconi, Mangeolle, Marek, Voirin (une vosgienne aussi), Perrot, Leher, et d'enseignants aussi, Mesdames Grand (l'adorable « Mémée »), Delpuech (l'adorable « matheuse »), Kerviel (en physique), Bouanane (en économie), Lanher (en anglais), Monsieur Auger faisait ses grands débuts en éducation physique et sportive.

Tout se passe plutôt bien, on découvre la ville (l'internat était à Poincaré pour les garçons), les filles (Chopin comptait à cette époque dix filles pour un garçon), les fêtes chez les externes (le CHU s'en souvient encore !), l'ASNL de Platini, Jeanne Manson sous la « bulle RTL » place Stanislas, les parties folles de tarot, les très attendus cours de math (Annie ne s'en souvient pas pour les mêmes raisons que mon pote et moi !), les manifs avec charges des CRS, le scandale de la farine (la vraie) dans la « salle des machines », les posters de police (pas le groupe musical!) affichés dans notre salle par une amoureuse d'un « flic », notre victoire au tournoi de sixte de Chopin (foot sur le terrain de hand dans la cour) et le célèbre « PERE CENT ».

1976, l'année du bac mais surtout du « Père Cent ». Cent jours avant le bac, c'était la fête, nous allions « brûler » le « Père Cent ». Je faisais partie des organisateurs de la manif. Nous avions l'autorisation d'utiliser le foyer de l'internat des filles le soir de 18 heures à minuit. Nous avions demandé en préfecture l'autorisation d'un « gentil défilé » allant de Chopin à la place Stanislas (mais je crois que la réponse ne nous est jamais parvenue, rendant du même coup illégale notre petite sortie, ce qui aura des conséquences graves pour les organisateurs !).

Il fallait enterrer le « Père Cent », qui dit enterrement dit cercueil, et il y avait à l'époque un menuisier dans l'impasse Chopin. J'étais allé le voir et j'avais négocié un bon prix, nous n'étions que de petits lycéens sans le sou et n'ayant pas la possibilité de nous faire exploiter par les fast-foods, ça n'existait pas, il avait fallu organiser une petite quête (pas sans mal administrativement !!!). Mais le résultat dépassa nos espérances, nous avons récolté de quoi acheter le cercueil et de quoi « alimenter » notre petite fête.

Et le grand jour arriva ! Certains avaient récupéré et déguisé un mannequin qui allait « jouer » le rôle du Père Cent.

Dans la cour, « les Grands » étaient prêts à partir sous l'œil envieux des petits (de la sixième à la première !), quand une clameur se fit entendre vers notre QG (l'un des QG !), la brasserie du Placieux (il y avait aussi Le Bon Coin et Le Pasteur), les Terminales de Callot venaient à notre rencontre : « Chopin avec nous, Chopin avec nous ». Une brève discussion entre organisateurs et « roulez jeunesse ! », en route vers le centre ville. Notre cercueil garni du Père Cent précédait le cortège, sous le regard amusé des passants, accompagné de quelques bonnes chansons paillardes. On est passé par Poinca, au cas où ! Et après quelques « Poinca avec nous, Poinca avec nous », les terminales de Poincaré quittèrent leur établissement pour se joindre à notre cortège.

Chansons, farine, (bières, pas beaucoup !!) et Sit-in sur la place Stanislas. Il faisait beau, il faisait froid et sec (mais on ne le sentait plus !), et l'idée vint à certains alpinistes de grimper le cercueil sur ce bon vieux Stanislas qui n'avait pourtant rien demandé.

Vu de la mairie ou de la préfecture « ça ne devait pas l'faire » comme diraient les jeunes ! Et ça ne l'a pas fait. Rapidement, des issues de la place furent bloquées par de gentils messieurs en tenue noire de motard, mais sans moto, et avec un bâton dans la main droite et un bouclier dans la main gauche. Ce n'était pas la première fois qu'on les voyait en cette année 76 un peu agitée, mais la dernière fois, c'était contre Haby sur le pont Foch et ça ne faisait pas le même effet. Un gentil s'avança et demanda à parler aux responsables. On se retrouva devant la préfecture pour discuter (enfin ... je veux dire pour l'écouter !) :

- Vous ne devriez pas être là, vous n'avez pas le droit de monter sur la statue, on ne promène pas un cercueil dans les rues, on ne jette pas de la farine, ...

Il y eut bien quelques réponses de gens qui n'avaient pas supporté le soleil ...

- Stanislas ne vous appartient pas, on ne jette pas la farine, on la donne aux gens (bon, c'est vrai, on la donne en vrac !), on enterre le Père Cent, il lui fallait bien un cercueil

- ...

Mais la réponse fut cinglante :

- Vous avez trois minutes pour quitter la place avec votre cercueil et repartir dans le calme vers vos établissements.

Un monsieur très poli, calme, sans bâton (c'était un chef !), assez sûr de lui quand même !

- Vous êtes combien ? demanda un lycéen téméraire, sans doute un terminale C intéressé par le calcul.

- Il vous reste deux minutes et cinquante secondes.

On alerta (depuis la statue) les « sales jeunes », et il y eut quelques cris du style « CRS SS » sans doute dus à du bégaiement ou à la méconnaissance de tout l'alphabet !

Un p'tit retour vers le chef :

- Je ne suis pas sûr qu'ils veuillent partir, on est nombreux, on se sent fort.

- Une minute et vingt secondes.

Retour sur la place, re-alerte, re-cris. Coup d'œil vers le chef, il lève le pouce, c'est soit qu'il fait du stop, mais le camion à côté de lui est arrêté, soit qu'il ne nous reste qu'une minute !

Tout le monde s'assoit, et c'est dans un silence total qu'on a attendu cette dernière minute.

Mais, comme souvent, c'est le chef qui décide et après avoir fini d'admirer sa Seiko (ou sa Rolex !), il dessina en l'air des petits cercles avec sa main droite, un peu comme s'il était marionnettiste, et tous les autres « messieurs » entourèrent la place dans un bruit de pas qui nous rappela vaguement nos cours d'histoire de terminale.

Bon, on était nombreux, courageux mais quand même ! On a sans doute voulu leur épargner une défaite puisque d'un seul geste et sans ordre aucun, tous se levèrent et s'orientèrent vers la rue Stanislas. On avait du les impressionner !!! (Nous n'avons pas été très polis, nous sommes partis sans dire au revoir au chef !)

Rue Stanislas, rue Poincaré, rue Saint Lambert, place de la commanderie, rue de Villers et rue Blandan, le cortège, toujours précédé du cercueil arriva à la « maison ».

La cour de l'externat nous permit de faire entendre quelques chants de victoire aux derniers courageux du jour encore en cours. On en profita pour saluer nos copains de Callot qui retournèrent vers leur destin et ce fut le début d'une grande soirée.

Tout le monde se retrouva dans la cour de l'internat, et là où se trouve la très belle œuvre contemporaine actuelle, nous avons installé un bûcher, où nous brûlâmes notre vieux copain et son cercueil. On dansait autour du feu, on chantait, on riait, on buvait un tout ch'ti peu, un excellent moment avant les révisions !!

Puis la fête s'est poursuivie tard dans la nuit, une grande partie de rigolade, voire plus si affinités, mais ça, c'est une autre histoire ... **Bon anniversaire Chopin !**



1984/85 : Les Premières H (Informatique)



Témoignage de Eve-Marie GALLOT

Professeur d'informatique au lycée Frédéric Chopin depuis 1984.

Chopin ... souvenir

Septembre 1984.

Fraîchement diplômée et jeune mariée, je débarque au lycée Chopin pour assurer l'enseignement de l'informatique à une classe mystérieuse (jamais entendu parlé !), la première H (pourquoi H ? H comme informatique ?). La section H était une filière technologique et professionnelle dans le domaine de l'informatique et complétait les sections G au lycée Chopin (ah oui ! $G+1=H$). A l'époque la section informatique était basée à l'externat dans les salles, C13, C14 et C15. Le déménagement à l'internat a eu lieu en 1988 mais c'est une autre histoire. Le BTS informatique venait d'ouvrir à la rentrée et la section avait besoin de bras supplémentaires.

1^{er} jour : angoisse !

Inexpérimentée mais néanmoins vaillante, je me dirige vers la salle des professeurs : ambiance feutrée, tailleurs et chignons. Regards ! « Les élèves n'ont pas le droit d'être ici. ». Moins vaillante, je vais voir ma classe. Il doit y avoir une erreur : devant la salle, il y a un groupe d'élèves qui me semblent beaucoup trop âgés pour être en première. Plus du tout vaillante et un peu moins inexpérimentée après ce premier cours, je croise au hasard des couloirs, un **jeune** collègue d'EPS (merci à Gérard AUGER pour ce rayon de soleil). Espoir !

D'autres jours, plus tard : On est bien à Chopin !

L'ambiance est chaleureuse à la salle des professeurs. Pas de distributeur automatique, bien mieux : Mr et Mme FREPPEL. Ce couple de concierges organise à l'heure des récréations des petites pauses café bien sympathiques.

L'équipe informatique est orchestrée par Renée GRAND, « Mémé », surnom donné affectueusement par les élèves. Ancien professeur de mathématiques, cette femme énergique a fondé la section H, puis le BTS informatique.

Aux commandes, Mme GEREIGAT et l'omnisciente et efficace secrétaire, Mme BILLOT organisaient la bonne marche de l'établissement.

 *Témoignage de Denis GALLOT*

Professeur au Lycée Frédéric Chopin depuis 1986 ; chef de travaux depuis 1990.

Je suis arrivé au lycée en 86/87. Je devais effectuer mon stage au lycée Cassin de Strasbourg, après l'obtention du CAPET Informatique. Je venais de passer un an dans le privé, comme informaticien chez Berger-Levrault, l'imprimeur nancéien. Les circonstances ont fait que je me suis retrouvé à Chopin. A cette époque, la première année de professorat CAPET était partagée en deux : une demi-année en entreprise, une demi-année au lycée.

Mon épouse avait intégré le lycée deux ans plus tôt et elle était enceinte. Mme GRAND, le professeur qui avait ouvert le BTS Informatique en 1984, a proposé à l'inspecteur que je fasse mon stage à Chopin, sur la période du congé de maternité de mon épouse en début d'année scolaire.

Je me suis donc retrouvé en terminale H, dès septembre, à raison de 20 heures de cours par semaine dans une seule et même classe, alors que je ne devais en faire que 9 au maximum et que les stagiaires ne pouvaient pas toucher d'heures supplémentaires. Je me suis bien gardé de protester, trop content de ne pas aller à Strasbourg. Des années plus tard, je me souviens d'une stagiaire - devenue inspectrice par la suite - qui avait protesté parce qu'on lui avait donné 6h30 de cours alors qu'elle ne devait en faire que 6...

Sur la seconde partie de l'année, je suis resté à Chopin, car mon stage en entreprise a consisté à mettre en place et tester une solution de gestion de vie scolaire informatisée développée par mon ancien employeur, la société Berger-Levrault qui avait choisi Chopin comme lycée de test (le directeur du service de création de logiciels de la société était l'époux de Mme Kelner, qui enseignait à Chopin). Ce mini réseau de 3 postes était installé en salle B25 (avant sa rénovation). Je me souviens d'une équipe de CPE sympathique qui occupait ce bureau : M. FERRY, Mme DALAVALLE et Melle THYRION.

J'ai été nommé définitivement à Chopin l'année suivante. Des postes se créaient alors suite à l'ouverture du BTS Informatique. Mme GEREIGAT était le proviseur de l'époque. Sa prestance m'impressionnait beaucoup.

Ce BTS était installé en C12, C13, C14 et C15, en compagnie des classes de première et de terminale H. L'option informatique occupait la salle C11. Le lycée Chopin était un des 50 lycées français à proposer cette option informatique dans laquelle on retrouvait des élèves scientifiques avec lesquels des professeurs de maths ou d'informatique faisaient de la programmation.

Dans ces espaces, il y avait un mini ordinateur de la société Bull : un « mini 6 » qui venait d'arriver pour la création du BTS. Des écrans y étaient connectés en salle C15 et C14. L'option informatique utilisait des ordinateurs Logabax, puis un « nano réseau Thomson », avec lequel les élèves faisaient notamment du langage « Logo ».

Les premiers PC sont arrivés progressivement. Relativement, ils coûtaient presque 10 fois plus chers que maintenant. Mme Grand était sans arrêt en train de négocier avec l'intendante Mme Salez, pour en obtenir un de plus. Même chose avec la société qui nous fournissait : RMI, qui existe toujours. Chaque fois qu'on leur achetait un PC (à l'époque des « Victor » double disquette), RMI nous en déposait un autre en prêt, jusqu'à ce qu'on l'achète et ainsi de suite.

A l'époque, on ne savait pas si le marché allait s'orienter « PC » ou « Mac ». J'étais personnellement plutôt « Mac » et nous en avons un à la maison dès 1986.

Par la suite, le lycée a compté jusqu'à 50 macintosh. Apple nous avait même récompensé en nous en attribuant trois sur la taxe d'apprentissage. Le proviseur, Melle DUVAL, en avait acheté un sur ses propres deniers pour équiper son bureau. Par la suite, les « Mac » ont disparu laissant la place à des « PC » qui n'en ont adopté la convivialité que bien des années plus tard.

A la fin des années 80, alors que Melle Duval venait d'arriver comme proviseur, profitant de la création du BTS Action Commerciale à l'internat, le BTS Informatique a déménagé à l'internat, dans les salles M21, M22 et M23. Les sections G ont également rejoint l'internat par la suite.

La section G1 et les BTS secrétariat disposaient de salles de machines à écrire impressionnantes. Par exemple, en salle N12, il y avait presque 40 machines à écrire posées sur de petits bureaux métalliques gris. Une forêt de câbles d'alimentation tombait du plafond. La section disposait également d'une machine à dupliquer à encre (une « Gestetner ») qu'on alimentait avec des stencils stockés verticalement dans une armoire spéciale.

Le BTS Économie Sociale et Familiale occupait deux paliers entiers à l'internat : S1 et M1. Il y avait une salle de repassage, une salle de coupe et une salle de couture (M11, M12, S13). Les conseillers en économie sociale et familiale occupaient la salle M13. Ils ont déménagé ensuite en S40, quand on a créé une salle des professeurs dans cette salle.

La cantine n'était pas rénovée. Nous mangions dans une petite salle à manger, toujours servis à table par la même personne à qui nous remettions une enveloppe d'étrennes en fin d'année. Il ne fallait pas arriver trop tard, car on se faisait refouler par la redoutable Mme JEAMBAIRE.

Je me souviens enfin, lors de ma première année d'enseignement, d'être aller à l'infirmerie pour demander un aspirine, suite à un mal de tête. L'infirmière de l'époque, Mme LÉGER, me prenant pour un élève voulant sécher un cours, m'y a accueilli comme un chien dans un jeu de quilles. Elle s'est adoucie quand je lui ai précisé que j'étais professeur ...

Plusieurs professeurs utilisaient encore les stencils à alcool et sortaient leurs tirages sur des « ronéos » à manivelle. Ces machines ont perduré assez longtemps, car cela coûtait moins cher que les tirages sur la photocopieuse.

L'ambiance au lycée était plutôt feutrée, avec beaucoup de dames respectables. Le couple FREPPEL tenait la loge. Mme Freppel servait le café et les petits gâteaux aux récréations de 10h et 16h. A intervalles réguliers, le hall d'entrée du lycée était « envahi » de cartons de fromage, de vin, de champagne commandés dans le cadre de l'amicale.

Conception & réalisation :

Denis GALLOT
Chef de Travaux

Valérie BROCHARD
Assistante informatique



Un grand MERCI
à toutes les personnes qui, par le temps qu'elles ont bien voulu consacrer
à une interview, à la rédaction d'un témoignage ou à la recherche et au prêt
de documents, ont rendu possible la réalisation de ce livret.